N° 922 47e Année T. CCLXXII 15 Novembre 1936

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr.— Étranger: 1/2 tarif postal, ***6 fr. 75;*** plein tarif, ***7 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

ELVIRE PÉLISSIER

Jeux de Vilains

— *ROMAN* —

Un volume in-16 double couronne. — Prix. 15
Il a été tiré 15 exemplaires sur alfa . . . . H.

CHARLES-HENRY HIRSCH

L'Apôtre Judas

— *ROMAN* —

suivi de

La Puissance du Souveni

et de

L'Homme au Bouddha

Un volume in-16 double couronne. — Prix 12
Il a été tiré 7 ex. sur vergé de Hollande Van Gelder . . . . H.

FERNAND FLEURET

Serpent de Mer et C

La Lecture de Prêtre-Jean, pseudo-roi d'Abyssinie. — Le petit Jehan de Saintré.
L'Enigme des Quinze Joies de mariage. — L'Argot du XVIe. — De la Bestialité.
Le Nécrocosme de Maurice Scève. — L'Abbé de Choisy habillé en femme. —
Rétif de la Bretonne. — Henry Monnier. — Stendhal, etc.

Un volume in-16 double couronne. — Prix. 15
Il a été tiré 11 ex. sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 11, à . . . 40

LBERT MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, quai St-Michel, PARIS (V^e)

ÉDOUARD ROMILLY

Mon Cœur Français

(Nouvelles Chansons)

n volume in-12 sur Alfa luxe bouffant .... **9 fr.**

Romilly, tout jeune, débuta par des vers, lors de la dernière année d'Émile
ıguet qui célébra en lui " une précieuse recrue dans l'armée des bonnes
:tres ". Il les réédita sous le parrainage de Raymond Poincaré ; et, après
ı long silence, n'écrivit plus que des romans, *Le Fils de l'Étranger*, *Marie-*
adeleine, *La Guerre contre Dieu (antibolcheviste)*, etc... Les vers que nous
ıblions aujourd'hui dans tous les rythmes, sont essentiellement, en l'angoisse
: l'heure présente, *un appel patriotique.*

VICTOR COLIN

Prix Artigue — Académie Française

PLUS TARD

Poésies

volume in-16 Jésus .... 12 fr.

NAUSICA BELLOS

GLANES

volume in-16 Jésus .... 9 fr.

GASTON MAUDET

MOMENTS POÉTIQUES

volume in-12.. 12 fr.

JACQUES VERD

DEUX LAPINS SAUVAGES

Psychologie Animale

(Mieux connaître les animaux, c'est mieux les traiter)

volume in-12.. 12 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIR

CHOIX DES « PLUS BELLES PAGES » DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano Bergerac. — Diderot. — Frédéric II. Henri Heine. — Helvetius. — Prince Ligne. — Alfred de Musset. — Géra de Nerval. — Rétif de La Bretonne. Cardinal de Retz. — Rivarol. — Sain Evremond. — Saint-Simon. — Stendh — Tallemant des Réaux. — Alfred Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. 15

Maurice de Guérin. — Saint-Ama — Théophile. — Tristan L'Hermi Format petit in-18 carré.

Chaque volume 10

ÉDITIONS

GRASSET

MONTHERLANT



PITIÉ
OUR LES FEMMES

roman

La suite tant attendue de

LES JEUNES FILLES

(80e mille)

Chaque volume **15 fr.** *Bibliothèque Grasset* **35 fr.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

AD. VAN BEVER et PAUL LÉAUTAUD

Poètes d'Aujourd'hui

Morceaux choisis

Accompagnés de Notices biographiques et bibliographiques
avec un Appendice documentaire.

Nouvelle édition refondue et augmentée

I

GUILLAUME APOLLINAIRE. — HENRI BARBUSSE. — HENRY BATAILLE.
ANDRÉ CASTAGNOU. — JEAN COCTEAU. — TRISTAN CORBIÈRE.
GUY-CHARLES CROS. — LUCIE DELARUE-MARDRUS. — TRISTAN DERÈME.
CHARLES DERENNES. — ÉMILE DESPAX. — LÉON DEUBEL. — ALFRED DROIN.
GEORGES DUHAMEL. — ÉDOUARD DUJARDIN. — MAX ELSKAMP.
FAGUS. — ANDRÉ FONTAINAS. — PAUL FORT.
RENÉ GHIL. — REMY DE GOURMONT. — FERNAND GREGH. — CHARLES GUÉRIN

Un volume in-16 de 303 pages. Prix. . . . 15

II

A. FERDINAND HEROLD. — GÉRARD D'HOUVILLE.
FRANCIS JAMMES. — GUSTAVE KAHN. — TRISTAN KLINGSOR. — JULES LAFORGUE
LÉO LARGUIER. — RAYMOND DE LA TAILHÈDE. — PHILÉAS LEBESGUE.
LOUIS LE CARDONNEL. — SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE. — GRÉGOIRE LE ROY.
JEAN LORRAIN. — PIERRE LOUYS. — MAURICE MAETERLINCK. — MAURICE MAGR
STÉPHANE MALLARMÉ. — LOUIS MANDIN. — CAMILLE MAUCLAIR. — STUART MER
EPHRAIM MIKHAEL. — ALBERT MOCKEL. — ROBERT DE MONTESQUIOU.
JEAN MORÉAS. — COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.

Un volume in-16 de 344 pages. Prix. . . . 15

III

FRANÇOIS PORCHÉ. — PIERRE QUILLARD.
ERNEST RAYNAUD. — HENRI DE RÉGNIER. — ADOLPHE RETTÉ. — ARTHUR RIMBAU
GEORGES RODENBACH. — P. N. ROINARD. — JULES ROMAINS. — SAINT-POL ROU
ANDRÉ SALMON. — ALBERT SAMAIN. — CÉCILE SAUVAGE. — FERNAND SÉVERIN
EMMANUEL SIGNORET. — PAUL SOUCHON. — HENRY SPIESS. — ANDRÉ SPIRE.
LAURENT TAILHADE. — TOUNY-LÉRYS. — PAUL VALÉRY. — CHARLES VAN LERBERG
ÉMILE VERHAEREN. — PAUL VERLAINE. — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Un volume in-16 de 424 pages. Prix. . . . 15

Le tome III de cette édition n'est pas une « suite » aux deux volume l'édition précédente, les textes nouveaux se répartissant sur l'ouv complet.

ÉDITIONS **R.-A. CORRÊA**

-: 8, rue Sainte-Beuve — Paris (6e) Lit. 50.19 :-

Viennent de paraître :

Isabelle RIVIÈRE

LA GUÉRISON **15 fr.**

Le nouveau roman de l'auteur du « Bouquet de Roses rouges »

Charles PLISNIER

MARIAGES **24 fr.**

« Nous pesons les termes quand nous disons que depuis deux ans aucun romancier nouveau ne nous avait donné pareille impression de fécondité et de grandeur ».

J. P. MAXENCE (Gringoire).

ROBERT BORY

LISZT ET SES ENFANTS **15 fr.**

d'après une correspondance inédite avec la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein. Cet ouvrage original n'est ni une correspondance réservée aux seuls érudits, ni une biographie romancée, mais un « roman vrai », un roman, triste et gai tour à tour, simplement et profondément vécu.

MAURICE VLAMINCK

DÉSOBÉIR **12 fr.**

Regards du grand peintre sur les êtres, les choses et la vie. L'expression d'un tempérament unique.

ROBERT BRASILLACH

ANIMATEURS DE THÉATRE **12 fr.**

Un remarquable essai sur Copeau, Dullin, Jouvet, Baty et le Pitoeff: leur art, leurs théories, leurs réalisations, leurs caractères

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Œuvres Posthumes

TEXTES TRADUITS AVEC INTRODUCTION ET NOTES PAR
HENRI JEAN BOLLE

Volume in-8 carré. . . . . 24 f

Dr RENÉ MARTIAL
CHARGÉ DU COURS D'IMMIGRATION A L'INSTITUT D'HYGIÈNE DE LA FACULTÉ DE MÉDECI
DE PARIS. CONFÉRENCIER DE L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

La Race Française

LE SOL. LES RACINES. LA SOUCHE
LA CROISSANCE ET LES GREFFONS. LA GREFFE INTER-RACIALE
LE NOUVEAU REJET
OU TRANSFUSION SANGUINE ETHNIQUE

Volume in-8 carré

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

KENNETH GRAHAME

Au royaume des Enfants

L'Age d'Or

Traduit de l'anglais par LÉO LACK

volume in-16 double couronne, prix. . . . . 12 fr.

Une opinion du journal VENDÉMIAIRE (20 décembre 1935) :

i eu mon « petit Noël » avant la let- je l'ai eu par hasard; mais c'est tou- celui que vous n'attendez pas qui plaît le mieux. Je le dois — et cela est assez inattendu — à un secrétaire ·al de la Banque d'Angleterre, mort eurs depuis quelques années.

ne suis pas près d'oublier le cadeau m'a fait. Ne croyez pas que le titre onateur implique qu'il s'agisse d'un lot s valeurs à ce point convoitées que les nes s'entre-tuent pour les conquérir, c'est beaucoup plus précieux, à mon si précieux que certains de ceux qui nnent la richesse du monde la sacrifie- t peut-être s'ils étaient sûrs de retrou- lans leur soulier, au matin du 25 dé- re, leurs années d'enfance. Car c'est la qu'il s'agit et je ne veux pas vous guer plus longtemps puisque j'ai l'in- on de vous faire partager ma bonne ne.

lisant *l'Age d'Or* de Kenneth Grahame, éprouvé la vraie bénédiction de me tout à coup « l'éternel petit gar- pour qui l'univers est une source de la vie quotidienne une réalité que ignore à force de rêves, de chimères, sions. Cette œuvre, qui est classique utre côté de la Manche depuis de lon- années, vient seulement d'être traduite ançais. Ce sera un régal pour beaucoup re vous. Nous sommes sevrés, en Fran- e ce genre d'ouvrages bien nécessaires ant au réconfort des âmes, dans les s chaotiques que nous vivons.

faut un don magnifique, un don rare btil pour évoquer son enfance sans la r. Je crois qu'il faut n'avoir jamais é définitivement l'univers des hommes ut en s'en cachant par la ruse d'une en apparence semblable à celle des s — et se réfugier pour y poursui- sa véritable existence, au féerique me des enfants d'où l'on ne s'était is évadé!

it secrétaire général de la Banque d'Angleterre qu'il fût, Kenneth Grahame dut demeurer toute sa vie un inadapté, un poète, chez qui les opérations de bourse n'affaiblirent jamais la réalité du rêve et de l'illusion. *L'Age d'Or* est une suite de souvenirs de petits enfants anglais, cinq frères et sœurs orphelins, élevés par des oncles et tantes, bons et dévoués, mais qui ne savaient point se pencher sur ces âmes enfantines qui, d'être plus incom- prises devinrent plus vagabondes. Récit au- tobiographique plein de scènes d'intimité d'un charme subtil; on y sent le besoin éperdu et nostalgique de recréer, proche et vivant, le seul univers dont l'auteur aime les limites. Tous les chapitres sont d'une fraîcheur exquise, c'est une ondée bienfai- sante pour les pauvres types que nous sommes devenus. Les cinq, six, huit ans d'âge de ces petits Anglais, amoureux de l'herbe, des beaux cochons roses, des livres d'aventures et des rêves fous bousculent nos cinquantaines et les entraînent vers le paradis retrouvé. Sensation si bienfai- sante, si totale qu'elle fait mesurer l'inu- tilité de ce qui a remplacé en nous le divin privilège de l'enfance : celui de pou- voir se créer un monde à soi, où l'on est seul avec ce que l'on aime.

Pendant trois heures, Kenneth Grahame m'a permis d'oublier que la misère, la sot- tise, la vanité, la cruauté régnaient en maî- tresses sur l'univers des hommes. Ma fin d'année en sera sans doute éclaircie et je saurai mieux apprécier la joie pure des en- fants en ce temps de Noël qui est le leur, après avoir ainsi repris avec eux un intime et délicieux contact.

L'Age d'Or est une œuvre belle et bonne qui apporte de la poésie aux âmes. Les en- fants n'en ont point besoin, puisqu'elle les comble encore, mais croyez-moi, c'est pour les adultes le plus opportun des cadeaux; il les reposera en les consolant de la mé- diocrité de leurs semblables.

LA PIE BORGNE

VIENT DE PARAITRE

PIERRE BENOIT

de l'Académie Française

SAINT JEAN D'ACRE

Un vol. in-16 broché, sur vélin supérieur . . . . 15 fr.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, Rue Huyghens, 22. **PARIS**

VEILLE DE MOBILISATION

—

Le Mercure de France *ne publie que très rarement des écrits présentant le caractère de fragments. Nous dérogeons à cette règle en donnant aujourd'hui quelques pages tirées, par Roger Martin du Gard, de son roman* Les Thibault.

Roger Martin du Gard, par son œuvre si noble et si puissante, honore les lettres françaises. Il donne l'exemple de la patience créatrice dans une époque de hâte et de dissolution. Il va publier, ces jours-ci, la fin des Thibault. *En présentant à nos lecteurs un beau morceau inédit de ce grand ouvrage, nous sommes heureux de saluer un écrivain que nous aimons et dont le caractère mérite le respect de tous les lettrés.*

G. D.

. . . .

Le déjeuner s'achevait. Antoine Thibault, sans s'occuper de ses convives, mangeait en silence. De temps à autre, il jetait un bref regard vers son frère Jacques, assis entre Studler et le jeune Manuel Roy.

Antoine était très las. Il avait passé la soirée de la veille à classer, avec Studler, des dossiers de notes médicales : à tout hasard, il tenait à laisser ses archives en ordre. Puis, après le départ de Studler, il était monté dans son bureau, brûler des lettres, trier, ranger des papiers personnels. Il avait dormi deux heures, à l'aube. Dès son réveil, la lecture des journaux l'avait mis dans un état d'anxiété fébrile que n'avaient cessé d'accroître, au cours de la matinée, les conversations, le pessimisme, le désar-

roi, de tous. Sa consultation, ce matin, avait été particulièrement chargée. Il était sorti, harassé, de l'hôpital... Le moral, cette fois, était sérieusement touché. La tourmente qui s'abattait sur l'Europe faisait chanceler les bases sur lesquelles il avait précisément construit sa vie : la science, la raison. Il découvrait soudain l'impuissance de l'esprit, et, devant tant d'instincts déchaînés, l'inutilité des vertus sur lesquelles son existence laborieuse s'appuyait depuis toujours : la mesure, le bon sens, la sagesse de l'expérience, la volonté de justice... Il aurait aimé être seul, pouvoir réfléchir, lutter contre la dépression, se préparer stoïquement à l'inévitable.

Jousselin, qui, depuis un instant, semblait rêveur, promena autour de la table son regard caressant :

— Savez-vous comment j'imagine que les historiens futurs raconteront l'histoire que nous sommes en train de vivre?... Ils diront : « En juin 14, un jour d'été, brusquement, un incendie a éclaté au centre de l'Europe. » Ils diront : « Le foyer était en Autriche... Le bûcher avait été préparé avec soin à Vienne... »

— ...Mais, interrompit Studler, l'étincelle était partie de Serbie! poussée par un vent violent, par un traîtreux vent du nord-est, qui venait tout droit de Pétersbourg!

— Et les Russes, continua Jousselin, ont aussitôt soufflé sur le feu!

— Avec le consentement incompréhensible de la France, nota Jacques. Et, de concert, Français et Russes ont jeté sur le bûcher quantité de petits fagots qu'ils tenaient depuis longtemps au sec.

— Et l'Allemagne? demanda Jousselin. Comme personne ne répondait, il poursuivit : L'Allemagne, pendant ce temps-là, regardait froidement les flammes monter, et les flammèches s'envoler... Etait-ce par duplicité?

— Mais oui! cria Studler.

— Non. C'était peut-être par sottise... interrompit Jacques. Par sottise, et par orgueil! Parce qu'elle se targuait follement de pouvoir, en temps voulu, circonscrire le brasier, faire la part du feu!

— ...et en retirer des marrons, fit Roy.

Jousselin reprit :

— Reste l'Angleterre...

— L'Angleterre? s'écria Jacques. Pour moi, c'est simple : elle disposait, dès le début, d'une importante réserve d'eau, qui aurait parfaitement suffi à éteindre l'incendie; et — circonstance aggravante — elle avait clairement vu le feu prendre et se propager. Mais elle s'est contentée de crier : « Au secours! », et elle s'est soigneusement gardée d'ouvrir ses vannes!... Ce qui, malgré les airs pacifiques qu'elle se sera donnés, risque fort de la faire comparaître, au jugement de la postérité, comme une sournoise complice des incendiaires!...

Antoine, le nez dans son assiette, n'avait pas eu l'air d'écouter.

Studler tourna vers Jacques son grand œil mouillé :

— Un point sur lequel je ne peux pas être d'accord avec vous, c'est l'attitude de l'Allemagne!

Et, comme s'il n'était pas maître d'un trouble secret, sa voix prit tout à coup une résonance fébrile :

— Je crois à la volonté de guerre de l'Allemagne! Je crois à sa préméditation cynique! C'est elle qui, dans la coulisse, et depuis le début, tire les ficelles et fait agir l'Autriche!

Jacques voulut parler, mais Studler ne lui en laissa pas le temps. Il semblait vraiment en proie à une agitation insolite. Il cria presque :

— Voyons! Ça crève les yeux! Est-ce que l'Autriche, la déliquescente Autriche, se serait jamais permis, seule, de prendre ce ton, le ton de l'ultimatum? et de refuser à toutes les puissances réunies le moindre délai à la réponse serbe? et de rejeter, sans même prendre le temps d'une délibération, cette réponse qui était si conciliante? Allons donc! Et si l'on supposait l'Allemagne sans arrière-pensée de guerre, comment expliquer son hostilité systématique à toutes les propositions — sincères ou non, en tout cas diplomatiquement acceptables — de l'Angleterre? et son refus à porter le débat devant le Tribunal d'arbitrage de La Haye, comme le propose le tsar?

— Tout ça peut se justifier, dans une grande mesure,

hasarda Jacques. L'Allemagne n'ignorait rien des visées belliqueuses du panslavisme russe. Et elle a toujours soutenu que l'intervention des puissances dans la querelle austro-serbe comportait, de ce fait, plus de dangers que leur abstention.

Antoine contredit son frère avec vivacité :

— Au quai d'Orsay, ils n'ont jamais fait confiance aux protestations pacifiques de l'Allemagne. Ils ont acquis depuis longtemps la conviction morale...

— Conviction morale! s'écria Jacques.

— ...que les Empires centraux sont d'avance résolus à écarter tout ce qui pourrait empêcher, ou même retarder, le conflit.

Et, afin de couper court à cette politique de chambre, qui l'exaspérait, il posa sa serviette sur la table et se leva pour gagner le salon.

Tous l'imitèrent.

— L'Allemagne, ne l'oublions pas, a fait plusieurs tentatives de conciliation, dont le gouvernement russe, dont le gouvernement français, n'ont voulu tenir aucun compte, dit Jacques à Studler, tandis qu'ils quittaient lentement la salle à manger.

— Des feintes! Allons! Il lui fallait bien, malgré tout, ménager un peu l'opinion européenne!

Jousselin observa équitablement :

— Mais la thèse allemande — nécessité d'une expédition punitive contre la Serbie et stricte localisation du conflit, — n'impliquait nullement la volonté d'une guerre européenne; encore moins d'une guerre *contre nous*.

— Sans compter, ajouta Jacques, que, si réellement l'Allemagne avait eu cette volonté de guerre, ce désir d'écraser la France, pourquoi aurait-elle attendu si longtemps? Pourquoi aurait-elle raté, depuis quinze ans, un si grand nombre d'occasions, beaucoup plus favorables que celle d'aujourd'hui? Pourquoi n'a-t-elle pas profité de la crise franco-anglaise de Fachoda, en 1898? de la guerre russo-japonaise, en 1905? de la crise bosniaque, en 1908? de la crise marocaine, en 1911?

— Tout ça, je m'en fous, grommela Studler, buté. Il

répéta : Je m'en fous! et enfonça ses poings dans ses poches. Puis, sur un ton angoissé, confidentiel : — Je m'en fous, parce qu'on peut argumenter sans fin, et trouver des raisons à tout! Je m'en fous, parce que nous avons tous *besoin* de croire que l'Allemagne est coupable, de croire que nous sommes des dupes! Moi, quand j'ouvre un journal aujourd'hui, ce que j'y cherche d'abord, — je ne m'en cache pas, — ce sont des preuves de la duplicité allemande!

— Mais pourquoi? demanda Jousselin, qui s'était arrêté, à l'entrée de la pièce.

Studler baissa les yeux :

— Pour pouvoir encaisser ce qui nous arrive!... Parce que, si on se mettait à douter de la culpabilité allemande, on aurait trop de mal à faire ce qu'ils appellent tous : « notre devoir »!

Jacques ne put retenir un rire amer :

— Le devoir « patriotique »!

— Oui! dit Studler.

— Et vous pouvez encore le prendre en considération, ce prétendu devoir, quand vous voyez ce qu'on nous prépare en son nom?

Studler secouait les épaules comme s'il se débattait entre les mailles d'un filet.

— Ah! reprit-il, sur un ton coléreux et suppliant, ne m'embrouillez pas davantage!... Nous savons tous que si, par malheur, la France mobilisait demain, malgré tout ce que nous pouvons penser, nous ne nous déroberions pas.

Jacques ouvrait la bouche pour crier : « Moi, si! », lorsqu'il aperçut, debout au milieu du salon, son frère, qui s'était retourné et qui le considérait fixement. Paralysé malgré lui, il céda à l'étrange prière qu'il lut dans ce regard : il se tut. Depuis l'arrivée d'Antoine, il était frappé du désarroi qu'il devinait chez son frère; et il en était remué jusqu'au tréfonds, — comme cette nuit, au chevet de leur père mourant, où il avait vu son aîné, qu'il jugeait invincible, éclater brusquement en sanglots.

Antoine se détourna, et s'adressant à Roy :

— Manuel, dit-il, servez-nous le café, mon petit, voulez-vous?

— Et puis, continuait Studler, sur un ton de plus en plus fiévreux, je me dis : « Qui sait? Une grande guerre européenne avancerait sans doute l'avènement du socialisme plus que ne pourraient faire vingt années de propagande en temps de paix! »

— Ça, dit Jousselin, je ne vois vraiment pas comment! Je sais bien que certains de vos doctrinaires professent cette théorie qu'il faut une guerre pour déclencher une révolution. Mais j'ai toujours pensé que c'était, comme dit si gentiment le père Philip, une « vue de l'esprit »... Il faut n'avoir aucune idée de ce que sera une nation moderne sous les armes, un peuple mobilisé! Etrange illusion, d'espérer qu'une insurrection, qui n'a pas encore pu réussir dans le laisser-aller de notre régime démocratique, deviendrait tout à coup possible le jour où tous les révolutionnaires seraient prisonniers des cadres de l'armée, à la merci d'une dictature militaire ayant droit de vie et de mort sur les individus!

Studler n'écoutait pas. Il regardait Jacques, fixement.

— La guerre, reprit-il d'une voix sombre, eh bien, quoi? C'est trois ou quatre mois, peut-être... Mais si, à la suite de ces épreuves, le prolétariat d'Europe se retrouvait plus fort, mieux trempé, plus uni? et si, après, c'en était vraiment fini de l'impérialisme, de la concurrence des armements? et si les peuples fondaient enfin une paix solide, la paix dans l'Internationale?

Jacques secouait obstinément la tête :

— Non! Tout ce bel avenir problématique, je n'en veux pas, si c'est au prix d'une guerre!... Tout, plutôt que l'abdication de la raison, de la justice, devant la force brutale, et le sang! Tout, plutôt que cette horreur et cette absurdité! Tout, tout, — plutôt que la guerre!

Roy, qui écoutait, lança :

— Tout?... même l'occupation du territoire par l'invasion ennemie?... Alors, pour être tranquilles, proposons tout de suite aux Allemands la Meuse, les Ardennes, le

Nord, le Pas-de-Calais! Pourquoi non? Avec un confortable débouché sur la mer!

Jacques haussa imperceptiblement les épaules :

— Ça gènerait sans doute certains industriels du Nord. Mais, pour la majeure partie des ouvriers et des mineurs, pensez-vous, franchement, que ça changerait quelque chose d'essentiel à la misère de leur vie? Et que, si on les consultait, la plupart ne préféreraient pas ça à la mort glorieuse sur un champ de bataille?...

Son visage restait courageux et grave :

— Je sais bien que vous considérez la guerre et la paix comme l'oscillation normale de la vie des peuples. C'est monstrueux! Cette oscillation inhumaine, il faut l'arrêter, une fois pour toutes! Il faut que l'humanité, délivrée de ce rythme sanguinaire, puisse librement orienter son activité vers la création d'une société meilleure! La guerre ne résout aucun des problèmes vitaux de l'homme! Aucun! Elle ne fait qu'accroître la condition misérable du travailleur! Chair à canon, pendant la guerre; esclave plus durement asservi, après : voilà son lot!

Il ajouta sourdement :

— C'est simple : je ne vois rien — exactement rien! — qui puisse, pour un peuple, être pire que les maux de la guerre!

— Très simple, fit Roy, froidement. Et même un peu... simpliste, si vous permettez! Comme si un peuple n'avait rien à gagner à une guerre victorieuse!

— Rien! Jamais!

La voix d'Antoine s'éleva, nette, tranchante :

— Insoutenable!

Jacques tressaillit, et tourna la tête. Jusque-là, Antoine, assis à son bureau, les yeux baissés, avait paru occupé à décacheter des lettres. En réalité, il ne perdait pas un mot de ce qui se disait à quelques mètres de lui. Sans quitter sa place, sans regarder son frère, il reprit :

— Insoutenable! Historiquement insoutenable! Toute l'histoire... — à commencer par Jeanne d'Arc...

— Hé! interrompit plaisamment Jousselin. Qui sait?...

Peut-être que, sans la Pucelle, l'Angleterre et la France se seraient fondues en une seule nation... Au grand déshonneur de Charles VII, j'en conviens. Mais, peut-être, au grand profit des deux peuples, auxquels bien des souffrances auraient été évitées...

Antoine haussa les épaules :

— Soyez sérieux, Jousselin... Nierez-vous, par exemple, que l'Allemagne n'ait rien gagné à Sadowa, ni à Sedan?

— L'Allemagne! riposta Jacques. La *nation* allemande! Le *Reich!* Une entité!... Mais le *peuple?* Mais l'Allemand, l'homme du peuple allemand, qu'est-ce qu'il y a gagné?

Roy se redressa :

— Et si, à Pâques 1915, — ou même avant! — la France victorieuse a reconquis son Alsace-Lorraine, étendu son territoire jusqu'à la frontière naturelle du Rhin, annexé les richesses minières de la Sarre, augmenté son empire colonial des possessions allemandes en Afrique; si, par la force de ses armes, elle est devenue la plus grande puissance du continent, pourra-t-on prétendre que le peuple français n'aura rien gagné au sacrifice de ses soldats?

Il se mit à rire avec bonhomie; puis, estimant sans doute la cause entendue, il tira son étui à cigarettes, prit une chaise, la retourna, et se campa dessus, à califourchon.

— Pas si simple, tout ça... Pas si simple... murmura, près de Jacques, Jousselin, pensif.

— Ah! reprit Jacques, s'adressant à lui et baissant la voix, je ne peux pas admetre la violence, même contre la violence! Je ne veux laisser dans ma pensée aucune fissure par où des velléités de violence puissent se glisser!... Je me refuse à toute guerre, qu'elle soit baptisée « juste » ou « injuste »! A toute guerre, d'où qu'elle vienne, et pour quelque motif que ce soit!

L'émotion l'étranglait. Il se tut. « Même la guerre civile! », songea-t-il, se souvenant de ses controverses passionnées avec des révolutionnaires résolus à tout, comme Mithoerg. (« Ce n'est pas à un déchaînement de haines et

de massacres, leur disait-il que je veux devoir le triomphe de cet idéal de fraternité, auquel j'ai voué ma vie. »)

— Pas si simple... répéta Jousselin, en promenant autour de lui un regard lourd.

Il fit une pause, et, sur un autre ton, comme s'il poursuivait des pensées fugitives :

— Nous, médecins, nous avons du moins cette chance qu'on ne nous enrôlerait pas pour jouer un rôle sanguinaire... Qu'on nous mobiliserait non pas pour tuer, mais pour guérir...

— Oui, oui... dit vivement Studler, et son œil mouillé se tourna vers Jousselin avec une sorte de gratitude.

— Et si vous n'étiez pas médecins? fit alors Roy, en les dévisageant, l'un après l'autre, avec une curiosité agressive.

Tous savaient que, pendant son service, après un court stage dans le personnel de l'infirmerie, il avait obtenu sa réintégration dans la troupe, et qu'il était présentement inscrit comme sous-lieutenant de réserve dans un régiment d'infanterie.

— Alors, mon petit Manuel, cria Antoine, vous ne voulez décidément pas nous donner de café?

Il semblait chercher n'importe quel prétexte pour arrêter le débat et disperser le groupe des discuteurs.

— Voilà, voilà, patron! fit le jeune homme. Et, sportivement, il se mit debout, en passant sa jambe par-dessus le dossier de sa chaise.

Jousselin et Jacques étaient demeurés seuls, debout, dans un angle de la pièce.

— Médecin ou non, dit Jacques, — sans regarder dans la direction de son frère, mais d'une voix plus soutenue que s'il ne s'était adressé qu'à son voisin, — tout mobilisé qui répond à l'appel donne son adhésion à la politique nationaliste, et consent, de ce fait, à la guerre! Selon moi, la question reste donc la même pour tous : suffit-il, pour accepter de prendre un rôle dans cette tuerie, qu'un gouvernement vous en intime l'ordre?... Même si je n'étais pas... ce que je suis, reprit-il en se penchant vers Jousselin, même si j'étais un citoyen sou-

mis, satisfait des institutions de son pays, je n'admettrais pas qu'une raison d'Etat puisse me forcer à enfreindre ce qui est pour moi une obligation spirituelle. Un Etat qui s'arroge le droit de forcer la conscience de ceux qu'il administre n'a pas à compter sur leur collaboration. Et une société qui ne tient pas compte, avant tout, de la valeur morale des individus, ne mérite que mépris et révolte!

Jousselin hocha la tête :

— J'ai été farouchement dreyfusard, dit-il, en guise de réponse.

Antoine, qui semblait occupé à son bureau, se retourna d'un bloc :

— La question est mal posée, fit-il d'une voix coupante.

Tout en parlant, il s'était levé et, regardant son frère, il s'avançait, seul, au milieu de la pièce :

— Un gouvernement démocratique comme est le nôtre, — quand bien même sa politique serait contestée par une minorité d'opposition — n'est au pouvoir que parce qu'il représente légalement la volonté du plus grand nombre. C'est donc à cette volonté collective de la nation que le mobilisé obéit en répondant à l'appel; quelle que puisse être son opinion personnelle sur la politique du gouvernement au pouvoir.

— Tu invoques la volonté du plus grand nombre, dit Studler. Mais, à l'heure actuelle, la majorité, pour ne pas dire la totalité des citoyens, souhaite justement qu'il n'y ait pas la guerre!

Jacques reprit la parole :

— Au nom de quoi, demanda-t-il, en évitant de s'adresser à son frère et en regardant Jousselin avec une fixité assez gauche, — au nom de quoi cette majorité serait-elle tenue de sacrifier des principes réfléchis, légitimes, et de faire passer sa soumission de citoyen avant ses convictions les plus sacrées?

— Au nom de quoi? s'écria Roy, redressé tout à coup comme s'il avait reçu un soufflet.

— Au nom du pacte social, prononça fermement Antoine.

Roy dévisagea Jacques, puis Studler, comme s'il les mettait au défi de protester. Puis il haussa les épaules, pivota sur ses talons, gagna rapidement un fauteuil éloigné, dans l'embrasure d'une des fenêtres, et s'y laissa choir, le dos tourné.

Antoine, les yeux baissés, remuait nerveusement sa cuillère dans sa tasse et paraissait se recueillir.

Il y eut un silence, que Jousselin rompit avec aménité :

— Je vous comprends très bien, patron; et je crois, tout compte fait, que je pense comme vous... La société actuelle, qu'elle ait ou non ses tares, c'est tout de même, pour nous, pour notre génération d'adultes, une réalité. C'est une plate-forme toute faite, et relativement solide, que les générations précédentes ont construite, qu'elles nous ont laissée, — la plate-forme sur laquelle nous avons, à notre tour, trouvé notre équilibre... J'ai conscience de ça, moi aussi, très fort.

— Parfaitement, fit Antoine. Il continuait à tourner sa cuillère, sans lever la tête. — En tant qu'individus, nous sommes des êtres faibles, isolés, dépourvus. Notre force, — la plus grande partie de notre force, et, en tous cas, la possibilité d'exercer cette force d'une façon féconde — nous la devons au groupement social qui nous rassemble, qui coordonne nos activités. Et, pour nous, ce groupement, en l'état actuel du monde, ce n'est pas un mythe; il se trouve défini, limité dans l'espace; il porte un nom : France...

Il parlait lentement, d'une voix triste mais ferme, comme s'il avait depuis longtemps préparé ce qu'il disait là, et qu'il eût volontairement saisi l'occasion de le dire :

— Nous sommes tous membres d'une communauté nationale; et, par là, nous lui sommes pratiquement subordonnés. Entre nous et cette communauté, — qui nous permet d'être ce que nous sommes, de vivre dans une sécurité à peu près complète, et d'organiser, dans ses cadres, nos existences d'hommes civilisés, — entre nous

et elle, il y a, depuis des millénaires, un lien consenti, un pacte : un pacte qui nous engage tous! Ce n'est pas une question de choix; c'est une question de fait... Aussi longtemps que les hommes vivront en société, je pense que les individus ne pourront pas, à leur gré, se prétendre libérés de leurs obligations envers cette société qui les protège, et dont ils profitent.

— Pas tous! coupa Studler.

Antoine l'enveloppa d'un bref coup d'œil.

— Tous! Inégalement peut-être; mais tous! Toi comme moi; le prolétaire comme le bourgeois; le garçon de salle, aussi bien que le chef de service! Du fait que nous sommes nés membres de la comunauté, nous y avons tous pris une place, dont chacun de nous tire journellement avantage. Avantage qui a pour contre-partie l'observance d'un contrat social! Or, l'une des premières clauses de ce contrat, c'est que nous respections les lois de la communauté, et que nous nous y conformions, même si, au cours de nos libres réflexions d'individus, ces lois ne nous paraissent pas toujours justes. Rejeter ces obligations, ce serait ouvrir une brèche dans l'armature des institutions qui font qu'une communauté nationale comme la France est un organisme équilibré, vivant. Ce serait ébranler l'édifice social.

— Oui! fit Jacques, à mi-voix.

— Et qui plus est, poursuivit Antoine, avec une inflexion rageuse, ce serait agir sans discernement : car ce serait travailler contre les intérêts réels de l'individu. Parce que le désordre qui résulterait de cette révolte anarchique aurait pour l'individu des conséquences infiniment plus néfastes que sa soumission à des lois, même défectueuses.

— Savoir! dit vivement Studler.

Antoine lui jeta un nouveau coup d'œil, et, cette fois, fit un pas vers lui :

— Est-ce que nous n'avons pas, sans cesse, à nous soumettre, en tant que citoyens, à des lois que nous désapprouvons, en tant qu'individus? La communauté nous autorise d'ailleurs à entrer en lutte avec elle : la liberté

de penser et d'écrire existe encore en France! Et nous avons même une arme légale pour combattre : le bulletin de vote.

— Parlons-en! riposta Studler. Belle foutaise, en France, que ton suffrage universel! Non, non, le Français n'a aucun pouvoir politique réel. A-t-il le moyen de modifier la constitution du régime, de désapprouver, ou de discuter, les lois nouvelles qu'on lui impose?... Il n'est même pas consulté sur les alliances qu'on contracte en son nom, et qui peuvent l'entraîner dans des conflits où il laissera sa peau! Voilà ce qu'on appelle, en France, la souveraineté nationale!

— Je te demande pardon, rectifia Antoine, posément. Je ne me sens pas si dépourvu que tu veux bien le dire. Evidemment, je ne suis pas personnellement consulté sur chaque événement de la vie sociale. Mais, si la communauté adopte une politique qui me déplaît, libre à moi de donner mon suffrage à ceux qui la combattront au Parlement!... En attendant, aussi longtemps que mon vote n'aura pas réussi à chasser du pouvoir ceux qui, jusque-là, y représentent la volonté du plus grand nombre, et à mettre à leur place des gens qui modifieront la politique de l'Etat, selon mes préférences, mon devoir est simple, — et indiscutable! Je suis engagé par le pacte social. Je dois plier. Je dois obéir.

Studler allait et venait de long en large.

— Reste à savoir, bougonna-t-il, si, dans le cas présent, le désordre révolutionnaire que provoquerait l'insoumission des mobilisés ne serait pas un mal infiniment moins grave que...

— ...que la plus courte des guerres! acheva Jacques.

A l'extrémité du cabinet, Roy fit un mouvement, et l'on entendit gémir les ressorts de son siège. Mais il ne dit rien.

— Pour ce qui est de moi, patron, dit doucement Jousselin, je pense comme vous : j'obéirai... Ceci dit, je comprends que, pour d'autres, en un moment aussi exceptionnel, à la veille d'un cataclysme comme celui qui nous

menace, cette soumission soit un devoir inacceptable, inhumain.

— Au contraire, repartit Antoine. Plus l'individu a conscience de la gravité de l'événement, et plus son devoir devrait lui paraître impérieux!

Il fit une pause et remit son café sur le plateau, sans l'avoir bu. Son visage était contracté, sa voix tremblait :

— Je m'interroge là-dessus depuis plusieurs jours, avoua-t-il tout à coup, sur un ton oppressé qui fit lever vers lui les yeux de Jacques. Il appuya quelques secondes son pouce et son index au creux de ses paupières, avant de relever la tête et de glisser dans la direction de Jacques un étrange et vif regard. Puis, pesant ses mots :

— Si la mobilisation était décrétée ce soir, par ce gouvernement que la majorité a élu, eh bien! ce n'est pas parce que je penserais ceci ou cela de la guerre, ni parce que je ferais partie d'une minorité d'opposition, que j'aurais le droit de rompre délibérément le pacte, et de me dérober à des obligations, qui sont les mêmes pour tous, — exactement les mêmes pour tous!

Jacques avait écouté, sans presque intervenir, ces paroles prononcées pour lui. Il se sentait beaucoup moins révolté par la thèse d'Antoine qu'il n'était ému, malgré lui, par l'accent humain, confidentiel, qui frémissait sous ces affirmations dogmatiques. D'ailleurs, si opposée à la sienne que fût l'attitude de son frère, il ne pouvait s'empêcher de penser que, en cette occurence, Antoine demeurait logique, parfaitement fidèle à lui-même.

Brusquement, comme si quelqu'un l'eût violemment contredit, Antoine croisa les bras, et cria :

— Nom de Dieu! ça serait vraiment trop commode, de pouvoir n'être citoyen que jusqu'à la guerre, — exclusivement!...

Le silence qui suivit fut particulièrement lourd.

Jousselin, dont la sensibilité enregistrait toutes les nuances, crut opportun de faire diversion. Sur un ton cordial, comme si la discussion était close et que tous fussent d'accord, il déclara, en guise de conclusion :

— Au fond, le patron a raison. La vie sociale est une

espèce de jeu. Il faut choisir : accepter les règles, ou bien se retirer de la partie...

— Moi, j'ai choisi, dit près de lui Jacques, à mi-voix.

Jousselin tourna légèrement la tête et le considéra, une seconde, avec une attention, une émotion, involontaires. Il semblait, au delà de cette présence réelle, apercevoir toute une destinée pathétique.

Antoine traversa gauchement la pièce et s'approcha de son frère :

— Ecoute, Jacques, fit-il d'une voix trouble, en lui posant la main sur l'épaule, et en l'entraînant vers le petit fumoir, qu'une porte vitrée séparait du salon. — Causons sérieusement, mon petit. Qu'est-ce que tu comptes faire, toi?

Jacques affecta un air étonné, et ne répondit pas.

— Tu as été réformé, reprit Antoine. Mais, en cas de mobilisation, on revisera toutes les réformes, on enverra tout le monde au feu... Alors, toi?

Jacques ne pouvait se dérober :

— Je n'en sais rien encore, dit-il. Pour l'instant, je suis légalement hors de leurs griffes : ils ne peuvent rien contre moi.

Devant le regard insistant de son frère, il ajouta, sèchement :

— Ce que je peux te dire, c'est que je me couperais plutôt les deux mains que de me laisser mobiliser!

Antoine détourna les yeux, une seconde.

— C'est l'attitude la plus...

— ...la plus lâche?

— Non; je n'ai pas pensé ça, fit Antoine, affectueusement. Mais, peut-être : la plus égoïste...

Comme Jacques ne bronchait pas, il poursuivit :

— En un pareil moment, refuser de servir, c'est faire passer son intérêt personnel avant l'intérêt général.

— Avant l'intérêt *national,* riposta Jacques. L'intérêt général, l'intérêt des masses, c'est manifestement la paix, et non la guerre!

Antoine fit un geste évasif, qui semblait vouloir écarter toute controverse théorique. Mais Jacques insista ;

— L'intérêt général, c'est moi qui le sers, — par mon refus! Et je sens bien, — je sens d'une façon indubitable, — que ce qui se refuse en moi, aujourd'hui, c'est le meilleur!

Antoine retint un mouvement d'impatience :

— Réfléchis, voyons... Quel résultat pratique peux-tu espérer de ce refus? Aucun!... Quand tout un pays mobilise, quand l'immense majorité, — comme ce serait le cas — accepte l'obligation de la défense nationale, quoi de plus vain, de plus voué à l'échec, qu'un acte isolé d'insubordination?

Le ton restait si volontairement mesuré, si affectueux, que Jacques en fut touché. Très calme, il regarda son frère, et esquissa même un sourire amical.

— Pourquoi revenir là-dessus, mon vieux? Tu sais bien ce que je pense... Je n'accepterai jamais qu'un gouvernement puisse me forcer à prendre part à une entreprise que je considère comme un crime, comme une trahison de la vérité, de la justice, de la solidarité humaine... Pour moi, l'héroïsme, il n'est pas du côté de Roy : l'héroïsme n'est pas de prendre un fusil et de courir à la frontière : c'est de lever les crosses, — et de se laisser conduire au poteau, plutôt que de se faire complice! Sacrifice illusoire? Qui sait? C'est l'absurde docilité des foules qui a rendu et rend encore les guerres possibles... Sacrifice isolé? Tant pis... Si ceux qui ont le cran de dire « non » doivent être peu nombreux, qu'y puis-je? C'est peut-être simplement parce que... — Il hésita : — parce qu'une certaine... force d'âme... ne court pas les rues!

Antoine avait écouté, debout, étrangement immobile. Un mouvement imperceptible faisait vibrer la ligne de ses sourcils. Il regardait fixement son frère, et respirait à petites bouffées, comme un dormeur.

— Je ne nie pas qu'il faille une force morale peu commune pour s'insurger, seul ou presque, contre un décret de mobilisation, fit-il enfin, avec douceur. Mais c'est une force perdue... Une force qui va stupidement se briser contre un mur!... L'homme convaincu, qui se refuse à

la guerre et se fait fusiller pour sa conviction, je lui accorde toute ma sympathie, toute ma pitié... Mais je le tiens pour un rêveur inutile... Et *je lui donne tort!*

Jacques se contenta d'écarter légèrement les bras, comme il avait fait déjà lorsqu'il avait dit : « Qu'y puis-je? »

Antoine le considéra un instant en silence. Il ne désespérait pas encore.

— Les faits sont là, et nous pressent, reprit-il. Demain, la gravité des événements, — des événements qui ne dépendent plus de personne, — peut obliger l'Etat à disposer de nous. Crois-tu vraiment que ce soit l'heure, pour nous, d'examiner si les contraintes que nous impose notre pays sont en accord avec nos opinions personnelles? Non! Les responsables décident, les responsables commandent... Dans mon service, quand j'ordonne d'urgence un traitement que je juge opportun, je n'admets pas qu'on le discute...

Il leva gauchement la main vers son front, et posa une seconde ses doigts sur ses paupières, avant de continuer, avec effort :

— Réfléchis, mon petit... Il ne s'agit pas d'approuver la guerre — crois-tu que je l'approuve? — il s'agit de la subir. Avec révolte, si c'est notre tempérament; mais une révolte intérieure, et que le sentiment du devoir sache museler. Marchander notre concours, au moment du danger, ce serait trahir la communauté... Oui, c'est là que serait la vraie trahison, le crime envers les autres, le manque de solidarité... Je ne prétends pas nous interdire le droit de discuter les décisions que le gouvernement va prendre. Mais plus tard. Après avoir obéi.

Jacques ébaucha un nouveau sourire :

— Et moi, vois-tu, je prétends qu'un individu est libre de se désintéresser totalement des prétentions nationales au nom desquelles les Etats se font la guerre. Je nie à l'Etat le droit, pour quelque motif que ce soit, de violenter les hommes dans leur conscience... Je répugne à employer toujours ces grands mots. Pourtant, c'est bien ça : c'est ma conscience qui parle plus haut, en moi, que

tous les raisonnements opportunistes, comme les tiens. Et c'est elle, aussi, qui parle plus haut que vos lois... La seule façon d'empêcher que la violence ne règle pas le sort du monde, c'est d'abord de se refuser, soi, à toute violence! J'estime que le refus de tuer est un signe d'élévation morale qui a droit au respect. Si vos codes et vos juges ne le respectent pas, c'est tant pis pour eux : tôt ou tard, ils auront un compte à rendre...

— Soit, soit... fit Antoine, agacé de voir l'entretien dévier de nouveau vers les idées générales. Et, croisant les bras :

— Mais, *pratiquement,* quoi?

Il s'avança vers son frère, et, dans un de ces mouvements spontanés qui étaient si rares entre eux, il lui saisit tendrement les épaules de ses deux mains :

— Réponds-moi, mon petit!... On mobilise demain : qu'est-ce que tu vas faire?

Jacques se dégagea, sans impatience, mais fermement :

— Je continuerai à lutter contre la guerre! Jusqu'au bout! Par tous les moyens! Tous!... Y compris, s'il le faut... — le sabotage révolutionnaire!

Il avait baissé la voix, malgré lui. Il s'arrêta, oppressé :

— Je dis ça... Je ne sais pas, avoua-t-il, après une courte pause. Mais une chose est sûre, Antoine, absolument sûre : moi, soldat? Jamais!

Il fit l'effort de sourire une dernière fois, esquissa un bref signe d'adieu, et gagna la porte du vestibule, sans que son frère tentât de le retenir.

. . . .

ROGER MARTIN DU GARD.

RACE ET IMMIGRATION

—

C'est une entreprise hardie, risquée, dangereuse, que de tenter, même simplement, de donner une définition nouvelle du mot : race. Savants anthropologues, ethnologues, anatomistes, linguistes, presque tous veulent s'en tenir à la conception somatique. Par là, ils ont fait de l'anthropologie une science morte, plus morte que les langues de l'antiquité, car le sanscrit, le grec, le latin, nous servent encore tous les jours. Mais, non contents d'avoir porté en terre cette science bien française, encore dans son jeune âge, ils prétendent dormir sur sa tombe et ne permettre à personne de la ressusciter, de lui rendre la vie, de lui infuser un sang nouveau. Fort entêtés de préserver leur repos, ils ne s'aperçoivent nullement que les caractéristiques somatiques qu'ils admettent sont variables d'un auteur à un autre, et qu'un même auteur les multiplie tellement qu'elles en perdent tout élément fixe. Or, qu'est-ce qu'une définition qui ne repose que sur des éléments variables? C'est une dissertation, une description, ce n'est pas une définition.

Essayez donc de mettre d'accord deux auteurs, partisans irréductibles de la définition par les caractères somatiques! Essayez donc de les enfermer dans trois ou quatre faits distincts et constants! Il n'y a pas moyen, car ces traits constants n'existent pas et ils sont obligés, pour se tirer d'affaire, de créer aussitôt des sous-races, des types, des sous-types, des tendances. Les subdivisions de leur définition de départ deviennent si nombreuses qu'on retombe dans le chaos des crânes. De ce chaos ils ne peuvent sortir, car ils n'ont ni méthode de travail ni définition.

Une race peut compter plusieurs types et le type, à lui seul, ne définit jamais la race.

Alors, n'arrivant à rien, on préfère abandonner le mot race comme ne recouvrant aucune réalité. De là à le rejeter il n'y a pas loin. On parle alors d'ethnie, de peuple, de nation, et l'on jette l'anathème sur les gens qui savent que le sens d'un mot, même en français, est évolutif et que, précisément parce que les sens évoluent, les mots eux-mêmes voient leur acception se modifier. C'est un phénomène connu des philologues et des grammairiens. Quand il vient à l'appui d'une thèse officielle et traditionnelle, on l'accepte; quand il va à l'encontre, on le néglige ou on le repousse.

Une autre raison encore embue le cerveau de ces savants : ils n'ont que très rarement l'esprit de synthèse et depuis bientôt cent ans, errent dans l'analyse, détruisant tous les objets de leurs études, coupant cheveux et navets en quatre pour n'arriver à rien. Car, s'il faut de l'analyse, il convient aussi de ne pas s'y perdre et ce n'est pas être un savant que de ne pas savoir créer — mais seulement disséquer, discuter, critiquer et ne rien édifier.

Absence d'esprit de synthèse, absence d'imagination, voire même d'imagination poétique, équivaut à stérilisation de la science et nous fait retomber rapidement au niveau des esprits primaires. Tous ces savants sont tout au plus de médiocres techniciens sans vues d'ensemble, sans vues d'envergure. Le savant est celui qui, comme le poète, sait d'un grand coup d'ailes s'élever dans la nue et y découvrir quelque point fort lointain.

Laissons donc celui-ci avec ses pantoufles samoyèdes, celui-là avec l'anatomie comparée du coccyx des primates et de celui des poules, cet autre avec trois fragments de crânes pour définir une race. Laissons retomber sur ces spécialistes la poussière des siècles qu'ils époussettent en vain et remettons courageusement à l'ordre du jour la définition du mot : race.

Cette définition doit nous conduire à une politique de l'immigration correspondant aux données de l'histoire et s'accordant avec celles de la psychologie.

Courageusement? Oui, car non seulement le mot a pour ennemi « l'homo sapiens » de nos écoles et de nos laboratoires, mais encore et aussi l'homme de la rue. En effet, le mot race a pris maintenant, ou plus exactement on a voulu lui rendre un sens politique. De sorte que l'on s'expose à être traité de « raciste » par n'importe qui, Dans ce n'importe qui, incluons ceux qui appartiennent à telle ou telle nation, peuple, ethnie, mais qui ne s'en tiennent pas pour satisfaits et prétendent, même lorsqu'ils s'en défendent, à être d'une « race », étant bien entendu que cette race est la race élue, la race sans laquelle rien n'existerait et pour laquelle tout doit exister. Hégémonie spirituelle soutenue, quand la dite race est assez nombreuse, par l'hégémonie politique. La race germanique n'est pas seule de cet avis, mais elle est la seule qui le proclame ouvertement. Le mot « race » est devenu une sorte de mot « honteux » dont on ne pourra désormais se servir qu'avec des précautions infinies et des permissions spéciales.

§

Consultons maintenant les auteurs, ou du moins quelques-uns d'entre eux, choisis parmi les meilleurs, — ce « meilleur » incluant des mérites variés. Parmi les auteurs que nous ne citerons pas, il y a tous ceux sur lesquels s'appuient les dictionnaires, ce serait une répétition. On va voir, en suivant les premiers, simultanément des idées nouvelles se faire jour, sans toutefois arriver à leur plénitude; la survivance des idées anciennes et les difficultés ou se débattent ces auteurs pour les maintenir; l'entrée en ligne de la psychologie en même temps que de l'histoire; enfin l'introduction dans l'idée de race de l'élément biologique.

Mais il nous semble utile, pour la clarté de cet exposé, de rappeler dès à présent la définition que nous avons donnée du mot race dans « La race française ». « On appelle race l'ensemble d'une population dont les caractères psychologiques latents ou manifestes (langue en

particulier) et les traits anthropo-biologiques constituent, dans le temps (histoire), une unité distincte. »

Vacher de Lapouge disait dans son cours de sciences politiques professé à l'Université de Montpellier de 1889 à 1890 :

Une nation est un ensemble d'individus issus de différentes races, mais unis par des liens complexes de famille, et dont les ancêtres ont *historiquement* réagi les uns sur les autres, soumis à des sélections communes. Elle comprend les vivants, et des morts plus nombreux, et la postérité jusqu'à la fin des siècles... La nation qui commence à se former comprend des races diverses, en proportion différente, et réparties d'une certaine manière dans la hiérarchie sociale, De ces individus sort peu à peu un groupe plus compact. De génération en génération, les lignées se conjuguent, se ramifient et se conjuguent ainsi jusqu'à l'infini. *La communauté de plasma s'établit dans toute la masse et il n'est point d'individu qui ne soit un peu parent de tous.*

C'est un feutrage de parenté extrêmement dense et épais, mais qui a un pouvoir d'extension en dehors de ses limites primitives, géographiques ou administratives et un pouvoir de résorption qui permet la greffe interraciale.

Dans ce passage, Vacher de Lapouge pressent que l'histoire et la biologie peuvent entrer en ligne de compte, mais il ne prévoit pas avec quelle force, ni dans quelle étendue.

Quant à la psychologie, il dit qu'elle est le facteur fondamental de l'évolution historique, et celle-ci le facteur de sélections qui modifient lentement la psychologie de la race.

Et de fait, même dans les pays dolicho-blonds, où l'alliage avec des races différentes a été peu considérable (?) la psychologie est variable. Entre les Hollandais et les Suédois, les Poméraniens et les Anglais, les Américains et les Australiens, il y a des affinités fondamentales, des caractères généraux communs inhérents à la race, mais il existe cependant un esprit américain, hollandais ou allemand qui a son cachet per-

sonnel, et une infinité d'esprits locaux. Il ne faut pas pousser les choses à l'extrême et supposer que la déformation de l'esprit de race puisse aller au delà de certaines limites... C'est ce que démontre l'anthropo-sociologie, dont les résultats prouvent, que, malgré les déformations locales, *les tendances générales de la race subsistent dans les divers pays.*

Prenons A. C. Haddon. Avec cet auteur, nous assistons à un débat sincère avec lui-même pour rechercher les bases d'une classification des races humaines et de leur répartition géographique. Il se débat d'abord contre l'idée de « pureté » qu'il repousse, comme nous le faisons nous-même, d'emblée. Cette idée de pureté est une des causes qui faussent le plus la discussion sur le mot race. Il n'y a pas à l'heure actuelle de race pure, mais seulement des races plus ou moins métissées.

S'obligeant à se borner aux caractères physiques, sans vouloir tenir compte dans sa classification des éléments historiques (dont il se sert cependant), il dit à propos de la définition du mot race : « Un type racial n'existe en fait que dans notre esprit. » Et après avoir parlé du mélange des races et des descendants de ces races, il ajoute : « On voit que plus nos connaissances progressent, plus il devient difficile de définir la race. » Il discute les différents modes de classification possibles, en les repoussant tour à tour, mais sans jamais faire allusion aux caractères biologiques et finalement déclare qu'il basera le portrait anthropologique des races sur les caractères physiques que voici : les cheveux, la couleur de la peau, la taille, la forme de la tête, les éléments de la face, les caractéristiques du nez et des yeux. Mais, aussitôt, il est obligé de dresser une liste des caractères de cheveux : droits, lisses, ondulés, frisés — ces derniers avec leurs divers genres d'ondulation — crépus, laineux, avec le nombre de leurs spirales! La couleur de la peau est sujette elle-même à tant de variétés, — la forme de la tête — classification subdivisée en oubliant la donnée du départ : *dolicho* et *brachy,* sans tenir compte des métissages; — des subdivisions tout aussi troublantes pour le nez; — les varia-

tions de la pigmentation de l'iris. Où sont les *constantes* qui, selon nous, doivent être le substratum ou mieux la substance même de toute définition?

Eugène Pittard, l'un des plus illustres anthropologues de notre temps, nous fait voir dès le titre de son ouvrage, « Les Races et l'Histoire », que le concept « histoire » entre dans l'anthropologie, plus formellement, plus nettement encore qu'avec Vacher de Lapouge. Il y discute les divers éléments sur lesquels on pourrait appuyer la définition de la race. Cette discussion extrêmement captivante ne l'amène pas à une définition. Il y a même ceci de curieux, c'est que tant et tant de science accumulée dans ce volume conduit l'auteur à un doute renouvelé. Mais le doute, qui est une manière de penser nécessaire par moments, ne conduit à rien d'actif. Le doute c'est la neutralité, ce n'est ni l'invention, ni la découverte, ni la synthèse — alors? « Il n'en reste pas moins que, lorsqu'on étend devant soi la carte anthropologique de l'Europe et qu'on se remémore les événements historiques, on demeure songeur. » Faut-il ainsi rester pensif et ne se résoudre à rien? Il y a cependant dans cet ouvrage des aperçus lumineux.

La France n'a jamais cessé d'être peuplée depuis le quaternaire ancien.

Pendant des milliers d'années, on parle sur son sol des langues dont nous ne savons rien, sinon qu'on les croit « dérivées de la langue indo-européenne primitive ». Pour avoir la certitude qu'une telle langue a été la première qu'utilisaient les hommes en Europe occidentale, il faudrait pouvoir démontrer que le plus ancien préhistorique français est postérieur au plus ancien préhistorique des localités dont cette langue indo-européenne était l'expression. Cette preuve est-elle faite? Qui nous a prouvé, par exemple, que le Chelléen de l'Indoustan est antérieur au Chelléen français?

L'élément « histoire » et l'élément « psychologie » sont si importants, comme *constantes* dans la définition du mot race, que sans eux il n'est pas possible de reconnaître certaines d'entre elles. Pittard écrit :

Si l'on demandait à un anthropologiste d'établir, même en quelques traits principaux la physionomie ethnique véritable des Juifs, il serait bien embarrassé.

Non, il n'y a aucun moyen de définir les Juifs par leurs seuls caractères anthropologiques; il faut y joindre les groupements sanguins qui font apparaître entre les différentes branches, au moins deux, peut-être trois variétés bien différenciées. Mais toutes ont deux liens communs : leur histoire et leur psychologie. Nous possédons un document bien intéressant à ce sujet qui, paru récemment, confirme pleinement notre définition synthétique du mot race.

Marcel Israël qui débrouille plus clairement que tous les dictionnaires les divers sens anthropologiques du mot race, montre qu'il n'existe pas de race juive, pas plus qu'il n'existe de race musulmane ou de race chrétienne.

Mais, le mot « race » ne s'emploie pas qu'en anthropologie, il désigne aussi un groupe d'individus ayant un long passé de traditions communes, d'usages et de pensers communs. La race alors n'est plus séparée d'une autre par des caractères physiques, mais par des caractères moraux. A la race au sens anthropologique s'oppose la race au sens historique. De même, les Français, les Anglais, les Allemands, etc., sont devenus, aujourd'hui, autant de races historiques.

Mais ici, il faut préciser que la race juive se distingue des autres par ce fait qu'aucune race historique ne peut se vanter d'avoir une tradition aussi ancienne que la race juive; et comme les caractères — spirituels — propres à une race historique sont d'autant plus marqués qu'ils remontent à un long passé, la race juive se trouve être beaucoup plus fortement particularisée que toute autre. Il est évident que la conscience même, pour un individu, d'appartenir à une race qui a joué un grand et long rôle dans l'histoire, contribue à le rapprocher plus solidement des autres membres de sa race, ce qui profite à cette dernière.

Une autre particularité est que la tradition juive est beaucoup plus immuable et beaucoup plus respectée que n'importe quelle autre; ce qui est facilement compréhensible, la tradi-

tion chez les Juifs étant religieuse et nationale en même temps, ce qui n'est pas le cas chez les autres races historiques. Chez ces dernières, la tradition nationale est différente de la tradition religieuse, et parfois même elles se trouvent en conflit.

...Ce qui rapproche les Juifs les uns des autres et les cimente en race, ce ne sont pas les traits de ressemblance physique, mais des traits spirituels.

Henri Neuville, dans son très remarquable ouvrage, ouvrage qui constitue une « somme » importante pour toute question relative à la race, n'arrive cependant pas à prendre position lui-même. Il voudrait une définition anthropologique, mais aucune n'est satisfaisante. Et l'on se rend bien compte que n'importe quelle définition anthropologique est obscure et insuffisante parce qu'elle manque toujours de « constante » — n'y en aurait-il qu'une. Après avoir constaté que ni la ressemblance, ni la stabilité à travers le temps, ne définissent l'espèce, Neuville pense que la moins déficiente de ces définitions serait : « l'ensemble des individus susceptibles de se perpétuer entre eux », et accepterait plus volontiers pour la race la définition de Buffon. Mais ceci nous ramène toujours à la recherche d'une définition d'anthropologie pure. Et Neuville la reconnaît impossible.

Dans les dernières lignes de son livre, — le plus fortement documenté de tous ceux qui ont paru sur ces questions, — il écrit ces paroles qui touchent directement à notre sujet :

Nier la valeur de l'espèce pour reconnaître l'individu comme seule unité naturelle est une grave erreur biologique; mais transférer inversement à ces collectivités artificielles, rigoureusement indéfinissables, que sont présentement les « races », des propriétés et des responsabilités n'appartenant qu'aux individus, est la manifestation d'une mystique « raciale » aboutissant à des crimes monstrueux. Sous le pavillon de cette mystique, et se substituant à toutes les données biologiques, individuelles ou autres, nous voyons s'affirmer cette concurrence économique sur laquelle Lenz a si fortement in-

sisté; c'est là, finalement, le « caput mortuum » de la plupart des analyses auxquelles donnent actuellement lieu les questions raciales, quelles que soient les régions où on les envisage et les conditions dans lesquelles elles se posent.

Le métissage est le correctif naturel de cette mystique. C'est pourquoi la théorie que nous avons exposée dans « La Race française », théorie qui tient compte des trois éléments : histoire, psychologie et biologie (ou mieux anthropo-biologie), s'oppose exactement à la théorie raciste allemande ou mieux hitlérienne. Aussi, est-il inconcevable qu'on ait voulu les confondre.

Rivet, dans le nouveau Traité de psychologie, fait un exposé des plus remarquables de l'état actuel des données de l'anthropologie. On voudrait tout citer. Mais il faut se borner. Du moins, par les citations qui vont suivre, on verra combien les idées générales de Rivet s'apparentent à celles que j'ai développées, il y a déjà plus de dix ans, dans mes travaux sur « l'Immigration et la greffe interraciale », et plus encore dans mon volume *la Race française*. Elles s'adaptent, se coaptent presque, sans qu'il y ait eu aucune communication entre l'éminent auteur et moi-même. Par là, on peut déjà juger de l'injustice et de la démence des attaques dont mon dernier livre a été l'objet.

« Pour la civilisation, nous dit Rivet, il peut y avoir substitution complète ou mélange.

Pour la civilisation, nous dit Rivet, il peut y avoir substititution, il est en effet tout à fait exceptionnel, parce que pratiquement presque impossible que l'envahisseur détruise complètement l'envahi; dans l'immense majorité des cas, il y a métissage... [Qu'ai-je donc démontré d'autre dans ma « Race française » depuis les Ligures jusqu'à nos jours?]

Les Malgaches, en recevant la langue malaise, ont acquis du même coup toute la série de notions nouvelles dont l'ensemble constitue précisément la civilisation malaise. De même les Gaulois, en adoptant le latin, se sont assimilé les éléments essentiels de la culture latine.

Réciproquement, quand un peuple acquiert une civilisation nouvelle, il y a toute chance pour qu'il accueille en même

temps la langue qui lui sert de véhicule et, même dans les cas où la langue originelle a résisté, elle ne reste pas inerte devant le nouvel état de chose; c'est ainsi que l'introduction de la civilisation normande en Angleterre, bien qu'elle n'ait pas imposé une langue nouvelle aux autochtones, a eu sur leur langue une influence profonde, attestée par le pourcentage considérable des mots d'origine latine dans son vocabulaire. [Ne croirait-on pas, en tout bien tout honneur, puisque nous nous sommes ignorés M. Rivet et moi en écrivant nos ouvrages respectifs, une paraphrase de la « Race française » ?]

L'étude des populations humaines ne saurait donc être morcelée; un peuple ne peut être défini que par l'ensemble de ses caractères physiques, culturels et linguistiques... Voilà ce qui nous rapproche singulièrement de ma synthèse : histoire, psychologie, anthropo-biologie.

Il est enfin une science dont l'anthropologie « sensu stricto » est en droit d'attendre une aide puissante : c'est la biologie. Le jour où la biologie sera arrivée à préciser les règles de l'hérédité, il n'est pas douteux que ces règles ne trouvent une application féconde dans l'étude des populations métissées qui constituent la grande majorité de l'humanité actuelle.

L'étude des réactions sérologiques dans les différentes races, encore à peine ébauchée, peut également, dans un avenir prochain, fournir un remarquable moyen de diagnose ethnique.

Qu'ai-je donc fait d'autre dans ma synthèse de « La Race française » sinon que montrer comment l'étude des réactions sérologiques (groupements sanguins) peut conduire à cette diagnose ethnique, et même à un dosage dans les métissages entre les différentes races?

A propos du Pithécanthrope :

...Il est en effet certain que, *morphologiquement*, le crâne du pithécanthrope fournit un excellent terme de passage entre les grands singes actuels et l'homme de Néanderthal. Toutefois, rien ne prouve que, *phylogénétiquement*, il représente la transition entre leurs ancêtres du pliocène et lui, car on ne saurait trop rappeler que c'est avec les anthropoïdes de

ces époques reculées et non avec les anthropoïdes actuels que la liaison doit être recherchée et démontrée, et rien n'a pu être fait dans ce sens, faute de documents.

Une autre conception consiste à voir dans le pithécanthrope un gibbon de grande taille. Elle s'appuie d'une part sur des comparaisons morphologiques, d'autre part, comme l'a fait remarquer M. Boule, sur la fréquence, à certaines époques géologiques, de formes géantes d'animaux dont les représentants actuels sont de dimensions beaucoup plus réduites... Par suite, il ne pourrait pas appartenir à la lignée humaine et se rattacher à une lignée différente, celle des anthropoïdes, et, de même que *Homo Neanderthalensis* représente un rameau divergent et terminal du genre *Homo, Pithecanthropus erectus* serait un rameau divergent et terminal du tronc dont sont issus tous les grands singes anthropomorphes.

Les anthropozoologistes purs sont incapables de donner un facteur extérieur objectif caractérisant les races et en viennent à des complications extraordinaires; les uns donnent 31 races, les autres 21 ou seulement 20, mais avec quelques sous-races et d'autres sous-sous-races.

Walter Seiffert, le plus récent de tous les auteurs (1935), donne cette définition de la race :

Ce n'est pas à la couleur des cheveux ni à l'indice céphalique que nous reconnaissons les traits essentiels d'une race mais seulement par son histoire —; cette histoire est l'expression de la force interne que la race recèle, grâce à laquelle elle a tiré tout d'abord sa forme propre de l'isolement primitif, puis a atteint et préservé dans le mélange bariolé des peuples sa propre conception de la vie.

§

Ainsi peut-on voir peu à peu apparaître et se dégager les indices d'une conception nouvelle du mot race à travers les vieux concepts. Les définitions vont s'écartant doucement de leur sens primitif et peu à peu le vieux mot race évolue, prend un sens nouveau, jusqu'à notre propre

définition, la dernière, qui est celle qui réalise la plus grande synthèse.

En réalité, il faut reconnaître au mot race deux sens dont on ne semble pas avoir perçu la simultanéité, un sens *origine*, et un sens *résultat*. C'est ce dernier qui nous importe le plus en matière d'immigration. Une race en 1936 ne saurait être ce qu'elle fut il y a six mille ou vingt mille ans, — encore que cette durée soit fort courte dans l'histoire de l'humanité.

Le glissement qui s'est opéré dans le sens du mot race correspond à la réalité des choses, et, vouloir s'en tenir à la définition par les caractères somatiques, c'est, de propos délibéré, rester en retard de plusieurs milliers d'années. Ne pas vouloir admettre l'importance des groupements sanguins en anthropologie, c'est nier l'évidence même et faire éclater aux yeux de tous son ignorance; ne pas voir l'orientation nouvelle qu'ils impriment à l'étude des races, en raison même de leur constance chez l'individu comme pour le groupe, c'est être aveugle volontaire. C'est oublier les lois de Mendel; en bref, c'est n'avoir aucune idée de l'évolution des sciences et faire preuve d'une présomption outrecuidante dans ses propres théories. Laissons donc là les anthropologues perdus dans la contemplation du faciès d'un quelconque homme politique, et voyons un peu ce que donnent les deux sens du mot race : *origine* et *résultat*.

Le sens origine nous ramène aux âges lointains; mais encore est-il nécessaire de choisir une date pour fixer les idées. Contentons-nous, pour ne pas errer dans les vieilles nébuleuses, de la chronologie de Marcelin Boule, et admettons que le néolithique commence en Egypte environ 9.000 av. J.-C. et va jusqu'à l'époque du cuivre 5.000 av. J.-C.; que cette même époque du cuivre commence pour l'Asie Mineure seulement 3.000 ans av. J.-C. et pour l'Europe Occidentale 2.500 ans av. J.-C.

Nous avons des idées nettes sur les gens de ces époques relativement récentes, grâce aux représentations graphiques et sculpturales, et nous savons qu'elles sont très exactes. Mais déjà cependant il y avait eu des métis-

sages et le concept de pureté doit être nettement écarté. Le sens origine est donc d'abord historique, et la morphologie humaine de ce temps donnerait déjà des variations du type ou des types. La définition somatique croule donc aussitôt et s'effrite en sous-races, quart de races, tendance à la race, etc., si bien qu'elle n'a pas d'existence réelle. Au contraire, si l'on fait intervenir la fixité des groupements sanguins réduits à trois espèces : O, A et B, AB n'étant qu'un groupement de métissage, le problème se simplifie et s'éclaire.

Schiff nous montre cette fixité ou constance déjà pour deux générations successives.

Groupes sanguins	Mères	Enfants
O	39,37 %	39,23 %
A	42,81 —	43,26 —
B	12,93 —	13,43 —
AB	5,07 —	4,09 —
Indice biochimique.	2,66 %	2,70 %

Cette constance a été constatée chez des peuples séparés de leur souche depuis longtemps : les Hovas séparés des Malais de Sumatra depuis 1.500 ans ont les mêmes groupements sanguins, les Hollandais du Cap immigrés depuis 200 ans les mêmes que ceux des Hollandais d'Europe, les colons allemands de Tchécoslovaquie et de Hongrie immigrés les uns depuis plus de 400 ans, les autres depuis 300 ans, qui ne se sont pas mélangés à la population autochtone ont les mêmes groupements sanguins que leurs congénères actuels d'Allemagne. Il en va de même pour les Tziganes originaires de l'Inde qui vivent dans les pays karpathiques, pour les Albanais vivant en Sicile. Les exemples peuvent être multipliés.

Enfin, cette constance se démontre encore par le fait que les races séparées pendant des millénaires du reste de l'humanité et mises dans la presque impossibilité de subir aucun métissage ont gardé une unité de groupements sanguins surprenante.

Les Yucathèques du Mexique : $\frac{O}{97.7}$, $\frac{A}{1.3}$, $\frac{B}{0.5}$, $\frac{AB}{0.5}$.

Les Indiens américains purs : $\frac{O}{91.3}$, $\frac{A}{7.7}$, $\frac{B}{1}$, $\frac{AB}{0}$.

Les Esquimaux : $\frac{O}{80.6}$, $\frac{A}{12.9}$, $\frac{B}{2.4}$, $\frac{AB}{4}$.

L'importance des groupes O correspond toujours à une origine ancienne et même à l'idée d'origine. Les sérologistes les plus éminents, H. et L. Hirszfeld, admettent deux races d'origine, l'une A occidentale, l'autre B orientale; Ottenberg en admet trois : A, B et O; Bersntein : une, le O. Nous nous rangeons à cet avis en raison de l'énorme prépondérance du groupe O chez les races préservées longtemps du métissage. Plus le métissage est accentué, plus la formule des groupements sanguins se complique et plus l'indice biochimique s'abaisse.

Kossovitch nous rappelle que le métissage des Touaregs (nobles) avec des éléments négroïdes a donné un nouveau groupe de Touaregs, les Touaregs-Imrad. Or, les groupements sanguins de ces deux types sont les suivants :

	O	A	B	AB	Indice
	—	—	—	—	—
Touareg noble..	55,8	34,2	8,2	2	3,62
Touareg Imrad..	52,6	26,8	17,5	3,1	1,45

L'élément A (occidental) est en diminution tandis que l'élément B (Afro-asiatique) a doublé.

Le métissage de l'Allemand avec l'élément slave à Berlin et à Leipzig a augmenté dans ces deux villes l'importance numérique du groupe B, nous dit encore Kossovitch.

L'erreur des Allemands en matière de race est précisément de vouloir remonter à une pureté originelle. Si les hommes d'Etat allemands persévèrent dans leurs méthodes de purification par élimination, méthode spécifiquement raciste et s'opposant, par définition, au métissage, ils doivent, après avoir expulsé les Juifs, expulser ceux des Aryens slaves qui ont subi le métissage mongol :

entre 10 et 20 % suivant les rameaux. Que feront-ils des métis finnois, hongrois? Il leur faudra épurer des éléments slaves depuis la Baltique jusqu'à la Tchécoslovaquie, et, du côté du Rhin, tous les métis de Français et de Latins. Or, dans une ville comme Duisburg, on trouve seulement 25 % de crânes longs (Aryens) et jusqu'à 56 % de crânes moyens (métis). Ceci nous amène à la corrélation entre les crânes et les sangs, qui achève de démontrer que le sens « origine » du mot race ne prend toute sa valeur qu'avec l'admission de la notion des groupements sanguins.

En nous appuyant non plus sur la méthode graphique mais sur le calcul des probabilités et la loi de Gauss, nous avons montré que le chaos des crânes a tendance à s'ordonner et que tous les peuples dolichocéphales ont avec leurs groupements sanguins respectifs un indice de corrélation très bas, et tous les brachycéphales un indice de corrélation très élevé. Quand le nombre des mésocéphales (métis) est égal à celui des deux autres, l'indice reste indécis, mais se classe encore parmi les faibles; quand il y a beaucoup de mésocéphales avec prédominance de brachycéphales, c'est la marche vers les brachy, et inversement, celle vers les dolichocéphales. Le méso n'est qu'un intermédiaire temporaire et l'indice céphalo-hématique est une constante qui contribue à classer les crânes et les races. La clef du problème des races, de la définition même au sens origine, réside dans les groupements sanguins. L'étude sur la carte (dans notre cas d'étude, le Caucase) donne à penser qu'il y a actuellement une poussée des brachycéphales sur et contre les dolichocéphales répondant à celle de ces derniers contre les brachycéphales il y a x mille ans. Peut-être y a-t-il une alternance, un balancement de ces poussées qui serait la raison inconnue de la grandeur et de la chute des empires, — et par là, nous rejoignons l'histoire.

L'anthropologie ordinaire, somatique, ne saurait différencier par exemple Arabes et Berbères. Tous deux sont de race blanche, nous disent Dujarric de la Rivière et Kossovitch, tous deux ont les mêmes caractères anthro-

pométriques, mais on connaît les groupements sanguins des Arabes d'Arabie, point de départ des Arabes africains, et par les groupements sanguins (constante), on démontre la parenté étroite de telles tribus arabes d'Afrique et de telles tribus arabes d'Asie.

Les mêmes auteurs nous montrent que le mélange des Arabes avec les éléments négroïdes abaisse l'indice biochimique et augmente le pourcentage des B. Ils ajoutent :

Certains Juifs avec le pourcentage A et B dans leurs groupes, sont bien proches des peuples européens; d'autres se rapprochent des peuples asiatiques. Ainsi, les Juifs allemands : A = 41,1 % et B = 11,9 %; indice 2,7; les Juifs hollandais : A = 39,4 % et B = 13,4 %; indice 2,5; se rapprochent respectivement des Allemands et des Hollandais.

Les Juifs persans, indice 1,73 et surtout les Juifs de l'Asie moyenne A = 29,2 % B + 50,5 %, indice 0,9 se rapprochent des peuples asiatiques.

Aussi écrivions-nous il y a quelques mois :

S'il est une race qui a subi au cours des âges un grand nombre de métissages, c'est la race juive; nomade depuis les âges les plus reculés, elle l'est encore aujourd'hui. Il faut lire l'histoire de ces déracinements et leurs conséquences dans l'ouvrage fameux de Bernard Lazare sur « l'Antisémitisme ». Disséminés aujourd'hui dans le monde entier, l'étude de cette race de quinze millions d'individus commence à s'éclaircir, grâce à la notion des groupements sanguins. On ne distingue plus un Juif par son nez, car alors combien de chrétiens seraient Juifs, mais par son indice biochimique. Cet indice est très variable et va de 0,9 à 2,7. Le trait psychique caractéristique du Juif est la religion et aussi une grande facilité d'adaptation, qui semble s'inscrire dans les groupements sanguins. Or, l'indice biochimique moyen des Allemands est de 3,1, celui des Juifs allemands de 2,7. En arrachant ces Juifs à la collectivité germanique, Hitler se prive des éléments judaïques les mieux et les plus européanisés, et, par là, commet, au point de vue social et intellectuel, une faute analogue à celle de Louix XIV chassant les protestants, ou à celle

de Ferdinand le Catholique et Isabelle chassant les Maures d'Espagne. Il montre en outre qu'il n'a pas confiance dans le pouvoir de résorption de l'Allemagne.

§

Or, qu'est-ce que l'immigration, sinon un métissage massif, et qu'est-ce qu'un bon métis, sinon l'homme dont la psychologie s'encadre exactement dans celle du milieu ambiant? C'est là, en effet, la qualité suprême du métis, encore que ses qualités physiques ne doivent nullement être négligées.

L'immigration est une véritable transfusion sanguine ethnique et tout comme pour la transfusion sanguine individuelle, le donneur doit être choisi. Mais ici la question est plus grave, car il s'agit de peuples entiers et la qualité du sang n'entre pas seule en ligne de compte.

Nous avons montré dans notre *Traité de l'immigration et de la greffe inter-raciale* tous les éléments qui interviennent, — et aussi la nécessité d'une sélection. Nous les avons résumés dans notre *Race française*. Voit-on jusqu'à présent qu'il y ait là le moindre prétexte à nous traiter d'antisémite, d'hitlérien et de faussaire?

Mais le fait de manifester de la xénophilie à l'égard d'immigrants dont nous avons besoin ne signifie pas que nous renoncions à choisir et à exercer une sélection de façon à ne pas grever la collectivité réceptrice d'une quantité d'individus dangereux ou même simplement gênants pour elle. Les Américains ont depuis longtemps donné l'exemple de cette sélection en la basant sur des éléments culturels, professionnels, médicaux, policiers, politiques et même raciaux. Souvenons-nous de l'interdiction d'immigration faite aux Japonais et aux habitants de la zone barrée asiatique (tout le tiers moyen de la grande Asie), longtemps avant la découverte des groupements sanguins. Lorsqu'on s'occupe d'immigration, de métissage, on a le devoir encore plus que le droit de choisir parmi ceux que l'on veut intégrer à la nation ou qui demandent à s'y intégrer. La sélection en matière de métissage humain est aussi rationnelle que lorsqu'il s'agit de l'espèce cheva-

line pour laquelle on prend des soins et des mesures rigoureux. Et comme il peut s'agir de centaines de mille d'individus on conviendra que la sélection ne saurait être trop bien faite — car ces greffons auront une influence sur le greffé, ces donneurs sur le récepteur. La connaissance des groupements sanguins et des indices biochimiques confère une garantie de plus à la sélection. Mais, même sous la réserve de cette sélection, le métissage dont il est parlé tout au long de la *Race française,* reste en opposition formelle avec l'hitlérisme et le racisme.

Nous ne saurions répéter ici ce que nous avons dit et écrit tant de fois depuis 1913 que nous étudions ces questions et depuis 1924 que nous avons publié notre premier article là-dessus. Cependant rappelons un exemple : celui de la fragilité pulmonaire des races noires. Même transplanté d'un point à un autre du continent noir, du Tchad par exemple en Afrique équatoriale, le noir périt en cours de route ou à l'arrivée, presque toujours de maladie pulmonaire si les plus grandes précautions, les plus minutieuses à tous égards, ne sont pas prises pour son transfert et son acclimatement. Nos coloniaux, ceux qui ont eu à diriger les premiers travaux de défrichement de l'A. E. F., en savent quelque chose et j'ai eu l'occasion de m'étendre à ce sujet dans la conférence et les publications que j'ai faites — documents en mains — à l'occasion de la dernière Exposition coloniale.

Et notre expérience coloniale nous dit aussi — l'expérience de tous les médecins coloniaux — que le métissage blanc-jaune ne donne pas un produit dont la psychologie soit favorable au blanc; qu'abandonné à lui-même, il retourne infailliblement au jaune et que, s'il peut y avoir de brillantes exceptions, le métis ne pourrait devenir assimilable psychologiquement que si lui et sa descendance se mariaient en série avec des blanches pendant plusieurs générations. Encore, par application des lois de Mendel, est-on toujours exposé à voir des « masquants », ou même à voir une réapparition du type primitif. L'application des lois de Mendel aux groupements sanguins des métis le montre aisément.

Ces faits sont de notoriété chez les coloniaux; les omettre c'est prouver qu'on n'a jamais étudié les questions relatives au métissage ni aux populations exotiques.

De même qu'on pourrait trouver des métis jaunes s'adaptant bien au milieu français, on peut en trouver des noirs. Mais ce sont toujours des exceptions et ce n'est pas tous les jours qu'on trouve une famille comme celle des Alexandre Dumas, — ni comme celle du poète russe Pouchkine, qui était Abyssin de race.

Mais on peut affirmer que la mentalité de beaucoup de noirs, leur psychologie, les rend beaucoup plus assimilables parmi nous que les jaunes. Leur métissage avec des Arabes ou des Berbères n'a pas donné de mauvais résultats dans l'ensemble, mais il y a eu, il y a des cas malheureux. Ceux qui se sont fondus dans le milieu français y ont été parfaitement résorbés. La connaissance des groupements sanguins doit justement permettre d'éviter les métissages malheureux. Entre deux nègres, entre deux jaunes, entre deux blancs, nous devons avoir la liberté de choisir le meilleur, Si nous provoquons l'immigration de 50.000 Polonais, nous avons le devoir d'opérer une sélection rigoureuse.

Chez les Jaunes, les groupements sanguins sont :

	O	A	B	AB	Indice
Chez les Chinois. . . .	37,5	29,1	26,3	8,3	1,05
Chez les Japonais. . .	32,5	37	19,2	11,3	1,58
Chez les Mandchoux.	28,9	26,2	35,9	8,9	0,78

Comme on ne saurait nier la valeur physique et intellectuelle des Japonais, il demeure incontestable que leurs groupements sanguins ne les rapprochent nullement des Occidentaux et, comme nous savons que leur psychologie est fort différente de la nôtre, leurs groupements sanguins permettent de confirmer leur élimination dans une sélection faite au profit des Occidentaux, tandis qu'au contraire les Mandchous ont tout intérêt à se croiser avec eux.

Comparez avec les trois peuples occidentaux que voici :

	O	A	B	AB	Indice
	—	—	—	—	—
Français ..	43,2	42,6	11,2	3	3,2
Anglais	46,4	43,4	7,2	3,1	4,5
Hollandais..	46,7	41,8	8,5	3	3,89

Et cependant ces trois peuples sont des peuples coloniaux en contact constant et fréquent avec des peuples où il y a une grande quantité de B. Ce sont là des faits biologiques contre lesquels on ne peut pas plus s'élever que contre des faits mathématiques, comme ceux qui établissent la corrélation des crânes et des sangs.

Max Gundel, étudiant les rapports entre les groupes sanguins et les manifestations de la syphilis, sur 3.056 sujets atteints de maladies mentales, note une prédominance des B et des AB; Wilczkowski, recherchant les rapports de la syphilis nerveuse et des groupements sanguins, trouve chez ces malades un pourcentage de AB plus élevé que chez les non syphilitiques, 17 et 18,9 % contre 9,1 % d'après Hirzsfeld.

Feldmann et Elmanovitch ont trouvé dans les maladies mentales 16,3 % de AB, et chez les paralytiques généraux jusqu'à 32,4 %.

Il semblerait donc que les sangs B et AB soient plus vulnérables dans leur système nerveux que les O et les A, de même que les nègres sont plus vulnérables au point de vue pulmonaire.

Donc, l'examen mental et sérologique des immigrants s'impose dès avant leur entrée dans la collectivité réceptrice. L'hérédité jouant ici un grand rôle, on ne saurait s'entourer de trop de garanties pour écarter tout greffon présentant un danger si grand, bien que non apparent dès l'abord.

Le meilleur exposé de la répartition géographique des groupements sanguins me paraît être celui d'Ottenberg qui est ausi le plus clair. Je le reproduis donc ici :

Groupements sanguins	A	B	O	
I. Type européen	43	12	39	A>O>B
II. Type intermédiaire (Arabes, Turcs, Russes, etc) ..	33	20	40	O>A>B
III. Type hunan (Chine méridionale, Hongrois, Juifs, Roumains).	39	19	28	A>O>B
IV. Type hindomandchou (Chinois du Nord, Coréens, Tziganes, Hindous Mandchous).	19	38	30	B>O>A
V. Type afro-sud-asiatique (Nègres, Malgaches, Malais, Indochinois).	24	28	42	O>B>A
VI. Type pacifico-américain (Indiens de l'Amérique du Nord, Australiens, Philippins, Islandais).........	29	3	67	O>A>B

La prédominance des B s'affirme donc dans la Chine du Nord, la Corée, la Mandchourie et, de fait, c'est autour de Pékin et de Tien-Tsin, dans un rayon de cent kilomètres, qu'on trouve les plus forts pourcentages de B, à l'exception de la Birmanie où il y 40 % de B et 60 % de O (le seul peuple du monde qui pourrait s'insurger avec quelque apparence de raison contre notre théorie).

Pour achever de répondre aux injures qui m'ont été adressées par des gens ignorant tout de ces questions, j'ajouterai que l'Asie compte environ 780 millions d'habitants sur lesquels les Juifs ne comptent guère que pour 500.000 au maximum. Les Juifs ne sont donc pas toute l'Asie, ni même toute l'Asie Mineure, et si, dans une sélection en vue de l'immigration, nous sommes amenés à éliminer les B, ou à en prendre le moins possible, ou à ne prendre parmi eux que les meilleurs, — car il y a d'autres conditions à remplir que celle des groupements sanguins — il ne saurait s'agir des seuls B juifs. Il y en a beaucoup d'autres sur la terre.

§

La race-résultat naît donc par le métissage; mais, de nos jours, ce métissage ne doit pas être livré au hasard. Nous avons des moyens de sélection. En tout état de cause, le métissage s'oppose au racisme. Une véritable politique raciste serait d'ailleurs impossible, puisqu'elle procède par exclusion et que les premières exclusions devraient fatalement être suivies d'autres, sans pour cela jamais pouvoir atteindre à la pureté.

Ce métissage doit aboutir en dernière analyse à la fusion psychologique du nouveau venu dans le milieu récepteur. Si nous devons préparer avec soin ce récepteur, et c'est un devoir, nous avons par contre le droit qui est aussi un devoir de choisir le donneur, ou mieux le greffon. Cette sélection n'entraîne que des exclusions de nécessité : race ou nationalité hostile, pays qui serait donneur mais dont la natalité est trop faible, morbidité mentale, tares de dégénérescence, psychologie dysharmonique, maladies héréditaires, maladies contagieuses et héréditaires, prédispositions morbides pour quelques sujets dans les groupements sanguins, infirmités, instruction insuffisante, casier judiciaire chargé, inaptitude professionnelle, etc. Beaucoup de ces motifs d'exclusion sont connus et appliqués depuis longtemps aux Etats-Unis, en Argentine, etc.

Cette sélection est d'autant plus importante en matière d'immigration, que l'étranger introduit dans une collectivité nouvelle pour lui peut y jouer un rôle actif de ferment. Ferment destructeur si sa psychologie s'oppose à celle de la collectivité; au contraire, ferment bienfaisant lorsque ses qualités s'adaptent bien au sol et à la race qu'il vient renforcer.

Les Américains qui ont pratiqué l'immigration en grand jusqu'en 1929 avaient vaguement perçu cette activité du greffon, mais en ont conçu l'application d'une manière différente. En réalité, les deux idées, les deux conceptions se complètent. Ils opéraient le dosage des nationalités admises à entrer aux Etats-Unis. Non seule-

ment, comme nous l'avons vu, ils avaient prononcé des interdictions du côté de l'Asie, mais encore ils avaient établi, en ce qui regarde les immigrants européens, des contingentements. Sur 100.000 immigrants, on ne prenait qu'un pourcentage déterminé d'Allemands, d'Italiens, de Russes, d'Espagnols, d'Anglais, de Suédois, etc. Les aptitudes et les qualités générales de ces peuples entraient en ligne de compte, non seulement pour éviter dans la mesure du possible les dangers d'une politique intérieure résultant d'une simple juxtaposition de races ou de nations, mais aussi en vue de conférer au peuple en voie de formation un ensemble de qualités favorisant cette formation et plus tard son développement. Mais en 1920, les Américains se sont aperçus qu'ils avaient oublié de régler la question de la langue nationale et que leurs immigrants non américanisés s'étaient regroupés. Le but n'était pas atteint. Il faudra encore de longues années avant qu'il le soit, — car le dosage à lui seul ne suffit pas : il faut le compléter par une répartition judicieuse.

La France devenue pays d'immigration ne doit pas oublier ces règles qui peuvent chacune être caractérisées par un mot : sélection.

Mais, dans tout ceci il ne s'agit que de métissage et non pas de racisme. Le métissage en 1936 ne saurait s'opérer d'une manière aussi empirique qu'il y a deux siècles. Reconnaissons cependant que, depuis la fondation du royaume de France jusqu'en 1800, les étrangers appelés à concourir à la formation de la population française ont été assez judicieusement choisis. Sans rien connaître de la biologie, les gouvernements successifs de notre pays ont attiré et fixé en France les peuples ou les races dont le métissage pouvait être harmonique. Si l'on compare la liste historique de ces étrangers avec celle de leurs indices biochimiques, on voit que ces indices se rapprochent tous du nôtre.

On a voulu encore me faire dire que nous ne devions pas naturaliser de B. Mais c'est encore une grossière erreur. La naturalisation ne doit pas être confondue avec le métissage, elle ne vient que de longues années après,

à moins d'être conférée, comme autrefois les lettres de naturalité, pour des services exceptionnels rendus au pays. Il ne faut pas mélanger les problèmes, ni les traiter dans l'ordre inverse de la logique. Si notre pays n'a pas de politique de l'immigration, ce n'est pas faute à nous d'en avoir tracé le plan et fourni les méthodes.

RENÉ MARTIAL
chargé de cours à l'Institut d'hygiène
de la Faculté de Médecine de Paris.

PEINTURE

—

PAYSAGES

I

L'horizon, le quai sans verdure,
Tout est gris et tout est désert :
Seul un rectangle bleu figure
Le transparent fleuve d'hiver.

Un pont droit aux arches bombées
Que le soleil blême jaunit
Traverse en quatorze enjambées
Cette nappe d'azur uni.

La barque d'un pêcheur de sable
Y laisse en glissant sur les eaux
Un sillage aussi périssable
Que dans l'air celui des oiseaux.

C'est à peine si l'oseraie
D'un trait de diamant la raie.

II

Autour du banc de sable rose
Qui trace une étoile sur l'eau
C'est la lumière qui compose
L'ordonnance du clair tableau.

Dans une vapeur immobile
Elle schématise les plans
Et les étages de la ville :
Sa cathédrale, ses murs blancs.

Puis elle descend marche à marche
L'escalier du quai jusqu'au pont
Pour fermer d'un reflet chaque arche
Par une arche qui lui répond.

Mais près de la berge une barque
S'insurge d'un trait noir et s'arque.

—

NUS

I

Pour conférer à sa chair nue
Tout son éclat jeune et vivant
Cette femme l'a soutenue
Par les bleus froids de son divan.

Presque assise, la tête droite,
Elle cambre sur les coussins
Son ventre blond, sa hanche étroite,
La pulpe mûre de ses seins.

Tandis qu'une de ses mains glisse
Derrière la rondeur du cou
L'autre sur une cuisse lisse
S'allonge au-dessus du genou.

Et la figure tout entière
N'est que transparence et lumière.

II

Sans prendre une pose précise,
Avec un geste familier,
La jeune femme s'est assise
Dans un angle de l'atelier.

Elle rêve, elle se repose
Et penchant la tête en avant
Sans le vouloir elle propose
Un motif au peintre savant :

Ses épaules, sa nuque rase,
Le fin modelé de son dos
Et la double base qu'écrase
Le poids de son corps au repos.

Pourras-tu saisir toute vive
Cette minute, ô brosse vive?

—

NATURE MORTE

Une cruche périgourdine
Sur un bahut de vieux fruitier
Epanouit la force fine
Dont sut la doter le potier.

Rien d'inutile n'enjolive
Hors les trois anses et le bec
Ses larges flancs couleur olive
Et son galbe de vase grec.

Les huit nervures verticales
En relief sous l'émail luisant
Qui séparent en parts égales
Cette feuille ou ce fruit géant

Loin de nuire à son équilibre
La font jaillir légère et libre.

—

INTERIEUR

Sur le fond bleu de la muraille
La servante vient de ranger
Les rustiques chaises de paille
De la vieille salle à manger.

Trois assiettes de Lunéville
En face d'un bol de Quimper
Répètent l'image futile
D'un bouquet des champs rouge et vert.

La lumière en tournant fait vivre
Près du buffet de merisier
Une bassinoire de cuivre
Qui rutile comme un brasier.

Et chaque seconde déloge
Un soleil de la haute horloge.

PAUL JAMATI.

LES « KHLYSTES » DE RUSSIE

—

Le docteur Paul Jacoby, né à Kazan en 1842, a été l'un des anthropologistes criminels et l'un des ethnographes les plus remarquables de l'ancienne Russie, non seulement par sa méthode rigoureuse d'investigation, mais aussi par l'application à des phénomènes ethniques et religieux, encore peu connus des procédés d'analyse et d'interprétation de l'Europe centrale. Après de bonnes études à Heidelberg et à Berne, docteur en médecine des Facultés de Berne et de Paris, Paul Jacoby suivit les cours de Charcot; il s'était lié avec Lacassagne, de Lyon, fondateur des *Archives d'Anthropologie criminelle*, où il publia divers mémoires, notamment sur les *Folies dégénératives* et le fétichisme du pied chez diverses populations, finnoises et turques, de Russie. Il publie aussi une vaste étude sur *la Sélection chez l'Homme*, qui, précédant les célèbres travaux de Lombroso sur le même sujet, a conservé plus que ces derniers une valeur scientifique considérable. Plus tard, afin d'obtenir des articles pour ma *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, j'entrai en correspondance avec lui. A ce moment, il était plongé dans une étude à la fois historique, criminelle et psychiatrique d'une secte russe très curieuse, celle des *Khlystys* (Khlystes), en qualité d'expert psychiatre par devant divers tribunaux russes.

Les documents ainsi recueillis furent l'objet d'un important ouvrage qu'il envoya à Lacassagne; celui-ci le fit recopier, fort heureusement pour nous; car ainsi a été sauvé un travail scientifique d'autant plus précieux que le bolchevisme a pour ainsi dire noyé le khlystysme dans le communisme. Lacassagne remit une copie de ce manuscrit au fils de Paul

Jacoby, qui a consenti, en attendant la publication de l'ouvrage entier, à donner ci-après deux des fragments les plus curieux, et aussi les plus neufs, du mémoire. Je tiens à signaler que, même si sur certains points on ne saurait de nos jours être d'accord avec l'auteur sur l'interprétation de tels ou tels faits, et si les explorations ethnographiques les plus récentes, surtout en Océanie, permettent d'interpréter sur des bases plus larges ce qui n'apparaissait autrefois que comme une aberration épisodique, il n'en reste pas moins que les matériaux recueillis par Jacoby sont du plus haut intérêt. Faut-il voir avec Paul Jacoby dans cette attitude des Klystes à la fois religieuse, sexuelle et sociale la survivance d'un système de civilisation « finnoise », plutôt qu'une sorte de folie dégénérative collective? Ou bien doit-on considérer que, certaines conditions imposées étant données, certains groupes choisissent des extrêmes comme soupapes de sûreté? Il faudrait, pour bien évaluer le phénomène khlyste, avoir en mains l'ouvrage complet de Paul Jacoby et mieux connaître aussi diverses hérésies, ou prétendues telles, qui se sont développées dans la Russie méridionale et dans l'Asie Mineure. La lecture du fragment sur les conceptions des Khlystes relativement au caractère anti-social du mariage prouve qu'il n'y a pas de parallélisme entre elles et celles des « sauvages » les plus primitifs, même de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée. D'autre part, il est difficile de supposer une fabrication locale à partir de théories abstraites brusquement inventées, étant entendu que dans l'histoire universelle de l'humanité, cinq ou six siècles comptent pour une minute à peine.

Il va sans dire que les opinions des théologiens et des ecclésiastiques russes orthodoxes sur les Khlystes ne doivent être admises qu'avec une prudence critique. Considérer d'autre part des phénomènes collectifs aussi coordonnés comme des manifestations pathologiques et relevant de la psychiatrie n'est guère satisfaisant non plus. De nos jours, si cet ouvrage était publié en entier, les psychanalystes y trouveraient ample matière à toutes sortes de rapprochements. Et quant à moi, je lui appliquerais avec plaisir la méthode psychosynthétique utilisée avec tant de succès pour l'explication

des rêves par Havelock Ellis. On pourrait aussi chercher des sources en Proche-Orient et en Orient central, et appliquer la méthode comparative choisie par Edward Westermarck dans son *Histoire du Mariage humain*. Les rites d'initiation des Khlystes appartiennent automatiquement à la série connue des *Rites de Passage*. Et sous-jacente semble être partout l'idée si vivace encore au Maroc de l'*âr*, ou imprécation magique conditionnelle.

Il serait dommage que restât inédite une œuvre aussi importante qui renferme tant de documents de première main, introuvables ailleurs et se rapportant à des conditions de vie aujourd'hui disparues.

A. VAN GENNEP.

I

Histoire du Khlystisme

Les ouvrages consacrés à l'étude du Khlystisme ne sont pas très nombreux en russe; ceux d'Ivanovsky, de Réoutsky, de Livanov et d'autres portent un caractère nettement tendancieux qui diminue considérablement leur valeur documentaire. Seule, l'histoire même de la naissance de cette secte singulière a été assez bien étudiée, du moins quant aux faits et aux documents; nous en donnons ici un résumé, d'après les ouvrages spéciaux dont nous venons de parler.

Vers le milieu du XVII[e] siècle, Moscou était agitée de troubles populaires, à propos des modifications qu'on avait apportées aux livres liturgiques. Des Conciles s'y assemblaient auxquels des patriarches orientaux venaient prendre part, et des questions d'ordre secondaire, touchant non les dogmes, mais les rites, y étaient traitées comme des affaires d'Etat. A cette même époque, le pays s'étendant à l'est de Moscou, les provinces de Wladimir et de Kostroma (dont la population est de race finnoise) devenaient également le théâtre de troubles, mais d'un caractère tout différent. Peu à peu, en effet, et sans que les contemporains s'en soient aperçus, avait fermenté

dans la masse populaire un certain mécontentement contre l'Eglise, exclusivement rituelle et attachée aux formes extérieures du culte, et qui ne donnait aucune satisfaction aux aspirations morales et religieuses du peuple. A Moscou, on discutait la lettre, le texte; ici, on allait bien au delà, on s'en prenait à la doctrine, aux dogmes fondamentaux. Là, on s'agitait, on se faisait une guerre acharnée à propos d'anciennes ou de nouvelles éditions de livres liturgiques; ici, on cherchait le « livre de la Vie », le « livre de la Colombe », de la colombe qui n'est que le « Seigneur Saint-Esprit lui-même ». On ignore les causes de ce mouvement, ainsi que les conditions qui l'avaient préparé; l'histoire les couvre d'un voile impénétrable. Il paraît, cependant, que ce mouvement populaire avait un caractère éthique, qu'on cherchait une moralité supérieure.

Ce voile épais, qui couvre les origines du Khlystisme, soulevé à peine, on vit surgir au grand jour les rêveries mystiques les plus surprenantes. Dans l'arrondissement de Mourome, des hommes, indignés de voir la corruption générale, cherchèrent à faire descendre de nouveau Dieu sur la terre pour améliorer les mœurs :

Ils levaient les bras au ciel
Appelant Dieu du ciel sur la terre
« Seigneur, Seigneur, venez à nous
Sous forme de croix ou d'icone;
Que nous ayons qui adorer. » (1)

Ces hommes avaient également appris que, plus au Nord,

Aux environs de Kinechma (2)
Dans de sombres forêts,
Des hommes de Dieu cherchent leur salut.
Ils se nourrissent de racines,
Jour et nuit ils travaillent pour le Christ,
Jour et nuit ils prient Dieu,

Ils versaient des larmes

(1) Hymne historique. Dobrotvorsky : *Les gens de Dieu, Kazan*, 1869.
(2) Chef-lieu d'arrondissement, province de Kostroma, à population de race finnoise.

Faisaient maigrir leurs corps,
Restaient nus...
Ils cherchaient le royaume de Dieu.

Un autre hymne raconte que :

Les hommes de Dieu s'assemblaient
Ils faisaient la ronde sacrée,
Ils levaient les bras au ciel
Ils appelaient Dieu du ciel sur la terre.
Un faucon brillant (3) descendit du ciel
Il étendait ses ailes brillantes de colombe (4).

Une légende khlyste raconte que dans la province de Wladimir, une voix se fit entendre des nuages : « Je choisirai pour m'incarner une chair pure et je m'en revêtirai. Je serai homme par la chair et Dieu par mon essence. » Et, en effet, cette descente de Dieu eut lieu dans l'arrondissement de Kovrov (5). Le Seigneur Sabaoth lui-même descendit sur une colline du pays; il était porté sur un nuage de feu et entouré d'anges et d'archanges, de chérubins et de séraphins. L'armée divine remonta au ciel, mais le *Sabaoth* resta sur la terre et s'incarna en la chair très pure d'un paysan de l'endroit, Daniel, fils de Philippe. Ce Daniel avait été soldat, il déserta, vint habiter pendant quelque temps le pays, vivant chez son frère d'abord; vagabond, il courait un peu partout, on le voyait tantôt dans la province de Nijny-Novgorod, tantôt dans celles de Kostroma et de Wladimir. Evidemment, c'était un paranoïaque. Ce *Sabaoth* devint le *Dieu vivant* (6), sa parole était la loi divine, tous les livres sacrés devenaient inutiles; aussi, fait-il mettre dans un sac et jeter dans le Volga les livres liturgiques. Ces livres sont remplacés par douze commandements, dont voici les principaux :

(3) Ici, le « faucon brillant » est une formule laudative, qu'on applique dans la vieille littérature russe, dans les poèmes épiques et actuellement encore dans le langage populaire, au jeune homme, au prince, au personnage haut placé. Le bien-aimé est le « faucon brillant », la bien-aimée est la « colombe ».

(4) Allusion au Saint-Esprit, qui paraît sous forme de colombe.

(5) Région également finnoise.

(6) Dans la théologie orthodoxe, du moins dans la théologie courante, pour ainsi dire, Sabaoth est la désignation de Dieu, et non pas seulement du « Dieu des armées ».

1. Je suis le Dieu annoncé par les prophètes, descendu une seconde fois sur la terre pour le salut des âmes. Il n'y a pas d'autres Dieu que moi.

2. Croyez à l'Esprit-Saint.

3. Ne prenez pas de boissons alcooliques, ne faites pas œuvre de chair; célibataires, ne vous mariez pas; mariés, démariez-vous, traitez vos femmes comme des sœurs. N'allez ni aux noces, ni aux baptêmes.

« Il n'est guère possible, remarque en note l'un des auteurs cités, d'expliquer comment cette absurdité, — descente de Dieu sur la terre et son incarnation en un paysan qui n'était certainement pas un ascète, — avait pu venir se loger dans l'esprit d'un paysan russe. Les tentatives des savants de rattacher cette idée au paganisme, à tel texte de l'Ecriture, n'avaient apporté aucun éclaircissement. L'énigme de l'origine et de la genèse du khlystisme n'a pas encore trouvé de solution.

« Si l'on ne se contente pas de la descente unique de Dieu sur la terre et de son unique incarnation; si, renonçant aux livres de la vraie révélation, on admet follement une deuxième descente de la Divinité, raisonne notre auteur, on n'a plus aucun motif de s'arrêter sur cette pente glissante. » Et en effet le dogme khlyste admet une infinité de descentes et d'incarnations de Dieu, ou plutôt de l'*Esprit*, qui n'a de commun que le nom avec le Saint-Esprit des chrétiens. Déjà au temps du premier *Dieu Sabaoth* (7) Daniel, un autre Dieu encore avait fait son apparition. C'était un certain Jean Sousslov, d'abord plus modestement « fils de Dieu », plus tard sacré définitivement Dieu par le Sabaoth-Daniel. Celui-ci est mort (ou enlevé au ciel devant témoins, il y a deux légendes là-dessus) le 1er janvier 1700, et de ce jour date l'ère khlyste.

Jean Sousslov, le deuxième « dieu vivant » khlyste, originaire du pays de Mourome, était né au village de Moxahov (8), d'une centenaire, dit la légende. Pendant

(7) Ici, « Sabaoth » devient nom commun.
(8) Nom finnois et population de race finnoise.

six semaines, le curé, déconcerté par le miracle, avait refusé de le baptiser et, d'ailleurs, personne ne voulait lui servir de parrain. Enfin, le baptême fut célébré, mais le prêtre, aussitôt après, perdit connaissance et, reprenant ses sens, il se vit étendu sous un banc du parvis. Jean Sousslov reçut le « sacrement divin » à trente-trois ans; il se choisit pour « Vierge, mère de Dieu » une jeune et jolie fille du village de *Lendouk* (9), province de Nijny-Novgorod, et douze apôtres qui lui rendaient les honneurs divins. Mais Jean n'était plus « Sabaoth », il était « Christ ». Après sa mort, la dignité de « Christ » passa à Procope Loupkine, soldat du régiment mutiné des chasseurs à pied, déporté dans la province de Nijny-Novgorod; il avait également sa « Vierge, mère de Dieu », dans la personne de sa femme Aquéline. Ce couple se rendit à Moscou et trouva, dans les couvents de la capitale, non seulement de nombreux adeptes, hommes et femmes, mais encore des « Mères de Dieu » et cela précisément parmi les dignitaires de maisons religieuses.

Un ancien brigand devenu agent de police avait dénoncé au gouverneur de Moscou des assemblées suspectes qui se réunissaient dans quatre maisons de la ville. Les perquisitions qu'on y opéra mirent le gouvernement sur les traces de la nouvelle secte; ce fut la « première persécution » (en 1732); la seconde eut lieu en 1745, également sur le rapport d'un ancien criminel entré dans la police qui se rendit célèbre sous le surnom de « Vanka Caïn » (Jeannot-Caïn). Parmi les victimes de ces persécutions, nous trouvons de nombreuses femmes : Anastasie et Marie Trophimov, décapités; Catherine Larionov, Eudoxie Mikhaïlov, Xénia Yakovlev, Aquéline Yvanov, fouettées sur la place publique et déportées en Sibérie.

Cependant, les « Christs » continuent à se succéder comme chefs et prophètes khlystes; il faut citer, parmi eux, Habacuc Kopylev, qui retira de la Volga les livres sacrés jetés à l'eau par Daniel, et fut également enlevé

(9) Nom et pays finnois.

au ciel (10), et le grand prophète et dogmatiste du khlystisme moderne, Radaev d'Arzamas (11).

La secte croît, s'étend, son dogme se précise et prend de la consistance; en même temps, il se démocratise. Dieu (l'Esprit) descend et s'incarne une infinité de fois; il peut s'incarner en un homme jusqu'à la mort de celui-ci, mais il peut également le faire pour un temps limité, pour la durée d'une seule réunion rituelle, et tout homme sur lequel l'Esprit est descendu, en lequel il s'est incarné, devient Christ.

Pour compléter ce sommaire historique, ajoutons qu'une réaction contre les excès sexuels se faisait ressentir parmi les khlystes dès la première moitié du XVIIIe siècle et qu'il y eut alors quelques cas de mutilation volontaire. Mais ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle que cette réaction prit corps dans la province d'Orel, au sein d'une grande communauté khlyste, du « vaisseau » gouverné par la « pilote » Aquéline, célèbre prophétesse de la secte. Interprétant le commandement du Christ de s'arracher l'œil, de se couper la main qui induisent en tentation, car il vaut mieux perdre un de ses membres que de laisser le corps entier dans la géhenne, et se basant sur un passage de saint Matthieu au sujet

(10) L'enlèvement au ciel peut, évidemment, être une réminiscence biblique (le patriarche Enoch, le prophète Elie), mais c'est aussi une idée finnoise et spécialement des tribus du Nord-Est russe. Tout homme qui disparaît, sans qu'on en ait aucune nouvelle, — et cela n'arrive que trop fréquemment dans ces solitudes glacées — est considéré comme ayant été enlevé au ciel. Castren raconte (*Nordische Reisen und Forschungen*) qu'un Samoyède auquel le missionnaire, lui prêchant le christianisme, racontait l'enlèvement au ciel du prophète Elie, répondit avec beaucoup de calme que le fait n'avait rien d'étonnant, car son frère à lui avait bien été également enlevé au ciel il y avait six mois. Ici, nous voyons une secte, finnoise d'origine, dans une contrée finnoise, et dont deux prophètes, de race finnoise, sont enlevés au ciel, ce qui est une conception finnoise exprimant l'idée qu'on est sans nouvelles d'une personne et qu'elle doit, probablement, être morte. Le texte de la Vulgate me fait fortement soupçonner l'origine babylonienne et non sémitique de la légende d'Enoch : « Ambulavitque cum Deo, *et non apparuit : quia tulit eum Deus* (Genèse, V, 24); l'Ecclésiaste est déjà beaucoup plus affirmatif, sans être, cependant, plus précis : « *Henoch placuit Deo, et translatus est in paradisium...* » (Eccl. XLIV, 16) et l'épître aux Hébreux donne, pour ainsi dire, l'explication : « *Fide Henoch translatus est ne videret mortem, et non inveniebatur, quia transtulit illum Deus.* » (XI, 5.)

(11) Arzamas, arrondissement à nom finnois et à population finnoise.

des eunuques (12), le parti piétiste ou plutôt ascétique de la secte suivit les enseignements du célèbre Sélivanov, qui prescrivait la mutilation comme moyen de lutter contre « les tentations provoquées par la beauté ». Pour ses adeptes, ce Sélivanov n'était autre que le tsar Pierre III (13) qui serait né de la vierge immaculée, l'impératrice Elisabeth, et qui aurait abandonné le trône pour se faire châtrer et se retirer dans la province d'Orel, au sein du « vaisseau » de la prophétesse Aquéline.

Voici la définition, pour ainsi dire officielle, de la secte khlyste (14) :

La secte des Khlystes a pour religion non des dogmes chrétiens, mais des doctrines du paganisme. Elle insiste tout particulièrement sur l'idée d'une communion directe de l'homme avec la divinité, laquelle s'incarne, selon les Khlystes, dans les adeptes de leur secte. Les Khlystes s'imaginent très sincèrement être dieux, christs, prophètes, « mères de dieu », etc. Ils ne reconnaissent pas la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ et ne le tiennent que pour un homme ordinaire, dans lequel la divinité avait séjourné, comme elle avait séjourné dans les autres Christs de leur secte. Par conséquent, ils ne reconnaissent pas le caractère obligatoire de la révélation contenue dans les Saintes Ecritures, mais ils ne la repoussent pas non plus et se servent même, au besoin, des textes saints. Mais la source principale de leurs dogmes, c'est la révélation orale et continue de leurs pseudo-christs et de leurs pseudo-prophètes et les commandements de ces derniers. Nous en connaissons les principaux : s'abstenir de viande, d'alcool, de tabac, d'œuvre de chair, de relations conjugales, de fêtes ayant trait aux relations sexuelles (noces, baptêmes) et croire à l'*Esprit*.

(12) « Car il y a des eunuques qui le sont dès le ventre de leur mère; il y en a qui le sont devenus par les hommes; et il y en a qui se sont rendus tels eux-mêmes, à cause du royaume des cieux... » (Matthieu, 19, 12.)

(13) Mari de Catherine II, détrôné par celle-ci et assassiné par son amant Orlof.

(14) *Guide du Missionnaire*. Vade-mecum et aide-mémoire pour la connaissance du rascol et des sectes. Publié avec l'autorisation de la censure ecclésiastique par le missionnaire en chef M. Skvortzov. Pétersbourg, 1903.

La doctrine khlyste reconnaît la préexistence des âmes; les Khlystes repoussent le mariage, le considèrent comme une abomination et n'admettent que l'*Amour spirituel*, qui n'est que l'acte sexuel, immoral et non sanctifié, et ils ne s'arrêtent parfois pas devant l'inceste...

Tenant leur communauté pour la « *vraie Eglise* », l'*Eglise spirituelle* (l'Eglise selon l'esprit), les Khlystes considèrent l'Eglise orthodoxe comme « séculière » (selon la chair). Cette Eglise n'a la signification que d'une « prophétie figurée » de la leur, et ses sacrements ne sont que l'annonce symbolique de leurs « radénié » (15). Il est, par conséquent, permis aux Khlystes d'appartenir à l'Eglise orthodoxe et de participer à ses cérémonies; mais ils méprisent les orthodoxes et haïssent le clergé.

Les Khlystes constituent une secte secrète. Leurs doctrines se répandent dans la population avec la plus grande facilité, agissant par l'attrait du mystère et de l'excitation physiologique... Le retour à l'Eglise orthodoxe est extrêmement rare; celui qui a accepté les dogmes khlystes n'y renonce jamais (16).

II

Conception khlyste de la sexualité et du mariage

Le trait tout particulier, celui qui caractérise le plus cette secte, qui lui donne sa physionomie et l'individualise, qui constitue le fond même de sa doctrine, c'est la haine du mariage, de la vie sexuelle régulière par couples toujours les mêmes et à l'exclusion d'autres hommes et d'autres femmes; c'est la haine de la famille constituée. C'est là, également, l'explication du principal commandement, qui interdit d'assister aux noces, aux baptêmes, à toutes les réjouissances qui ont lieu à l'occasion des événements familiaux heureux. « Le mariage est une for-

(15) Les assemblées khlystes sont désignées par un terme spécial, celui de « radénié ». Etymologiquement, c'est le substantif verbal de « radet » — soigner avec zèle, mettre de l'empressement à accomplir quelque chose; — mais les khlystes rattachent ce mot à l'adjectif « rad » (joyeux) et au substantif « radost » (joie).

(16) *Guide du Missionnaire*, p. 437-439.

nication, une abomination devant Dieu, une obscénité devant les hommes. » Un khlyste peut, à la rigueur, prendre femme, mais non pas pour coucher avec elle, non pas pour lui faire des enfants, constatent les auteurs ecclésiastiques. Une femme mariée est, aux yeux des khlystes, une dévergondée, une prostituée; vivre maritalement avec son mari est pour une femme la pire des hontes, un péché irrémissible. Les khlystes sont inépuisables sur cette question, qui est le nœud et le fond même du dogme. « Ou le mariage ou la religion (khlyste), mais pas de conciliation entre les deux », affirment les auteurs. La doctrine khlyste est muette sur la vie d'outre-tombe; « le paradis et l'enfer ne sont pas dans le ciel ou sous terre, disent les khlystes, ils sont dans notre conscience »; aussi n'en est-il jamais question (17), et le sens général de la doctrine rappelle, quant à la vie future, plutôt les idées antiques sur le Hadès, sur le Chéol.

Mais dès qu'il s'agit de relations conjugales régulières, les khlystes reviennent aux plus sombres peintures, trop réalistes, de l'enfer orthodoxe. Les légendes sont intarissables là-dessus. Une jeune fille voit entrer dans sa chambre une truie à demi écorchée, les soies roussies et soufflant le feu et exhalant une odeur épouvantable, infecte. Prise de peur, la jeune fille veut se sauver, mais la truie lui dit : « Je suis ta mère pécheresse, maudite de Dieu; j'ai commis avec ton père le péché abominable de la fornication (18). » Dans les légendes religieuses khlystes, les peines de l'au-delà, les tourments de l'enfer, ne frappent que la femme mariée vivant avec son mari, et, surtout, la femme mariée mère. Les prophètes khlystes, « conduits par l'esprit » et dont l'âme, dégagée temporairement des liens terrestres, voyage dans les espaces, avaient vu la femme mariée assise sur la Bête. Deux serpents lui mangent le cerveau, deux autres lui tètent les mamelles; des chauves-souris lui mangent les yeux;

(17) La fameuse « résurrection mystique » khlyste, que les auteurs ecclésiastiques essayaient d'expliquer il y a une trentaine d'années, n'a jamais fait partie des dogmes khlystes; c'est une invention des adversaires orthodoxes du khlystisme.

(18) *Revue orthodoxe*, 1873, janvier, p. 326.

une flamme infernale lui sort de la bouche; deux chiens lui mordent les bras; le grand serpent de l'Enfer l'attire vers l'abîme. Ils ont vu une autre femme courir à toutes jambes vers cet abîme, entraînant son mari, tandis que Satan, joyeux, leur tend les bras (19). D'autres encore racontent :

Nous avons voleté dans le ciel.
Nous avons assisté à un miracle terrible, épouvantable :
L'âme (20) se séparant du corps, prenant congé de lui.
Adieu, adieu, mon corps blanc!
Je t'avais habité, je t'avais donné du plaisir,
Et je me suis préparé des tourments éternels.

La vie conjugale est à tel point dégoûtante, honteuse, et l'*amour spirituel* (les relations libres) si beau, si saint, que, d'après une légende très en vogue et qu'on raconte un peu partout comme un fait ayant eu lieu, une jeune fille, se rendant à l'église pour la célébration de son mariage, quitta un instant le cortège et entra dans une maison khlyste au moment d'une de leurs assemblées. Ce qu'elle y vit et entendit la fit aussitôt renoncer au mariage et entrer dans la secte.

Cette horreur, ce mépris, cette aversion du mariage, des relations sexuelles régulières par couples constitués, sont constatés dans tous les procès, dans toutes les épidémies, dans tous les « vaisseaux » khlystes. Le fondateur légendaire de la secte, Daniel, aurait interdit formellement, non seulement de se marier, mais d'assister à un mariage, où l'on « sacrifie à l'impureté ». La doctrine interdit également l'alcool, qui « incite à l'œuvre de la chair dans le mariage », *sine vino friget Venus*. La commission gouvernementale, chargée en 1733 d'étudier le Khlystisme, constate dans son rapport (21) : « Ils abhorrent le mariage, traitent le lit conjugal d'impureté, les relations conjugales de fornication et de péché mortel. » Dans l'affaire des khlystes de Taroussa en 1895 (22), « la

(19) *Ibid.*, p. 327.
(20) De la femme.
(21) « Recueil complet des lois de l'Empire de Russie », tome IX, n° 6613.
(22) Acte d'accusation, fol. 9.

mère de G. R. insistait pour qu'il abandonnât sa femme, la vie conjugale étant un péché mortel et honteux ». « Les khlystes disent : « Détache-toi de ton épouse et attache-toi à d'autres femmes. » D'après les témoins, les khlystes considèrent les relations sexuelles entre époux comme un péché abominable. Une des prophétesses enseignait que les époux vivent « comme des bêtes immondes ». Le guide spirituel de la communauté traitait le mariage de fornication. A Souponévo, on enseignait que vivre maritalement avec son mari, c'est forniquer avec le diable. Chez les khlystes de Toula, « les maris n'ont pas de relations avec leurs femmes (23) ». « Rien n'est plus contraire à l'essence même du khlystisme que la vie maritale », constate le professeur Ivanovsky (24). A Orenbourg « les maris ne doivent avoir avec leurs femmes que des relations spirituelles (25) ». Chez les khlystes de Tchistopol (province de Kazan), le sacristain de l'église orthodoxe qui cependant appartenait à la secte des khlystes, avait toujours refusé de signer au registre des mariages (26). « La haine et l'aversion du mariage est, peut-être, l'unique principe commun à toutes les communautés khlystes », dit l'auteur ecclésiastique le mieux informé sur cette secte (27). Et pour caractériser cette haine du mariage chez les khlystes, cette lutte contre les relations sexuelles régulières et légales, les auteurs orthodoxes emploient même un terme spécial, composé sur le modèle du mot *iconoclaste,* appliqué aux adversaires des icones dans l'Empire byzantin.

Mais si l'imputation aux khlystes d'aversion contre le mariage est juste, son corollaire ne l'est pas. Cette aversion, cette haine du mariage ne sont pas spéciales à la seule secte des khlystes; elles sont constatées de la façon la plus indubitable chez un grand nombre de sectes qu'on

(23) Brilliantov : *Pages de l'histoire des sectes secrètes dans la province de Toula,* p. 6.

(24) Ivanovsky : *La secte des Khlystes,* p. 34.

(25) *Les Khlystes d'Orenbourg.* « Revue des *missionnaires* », 1897, p. 586.

(26) Dobrotvorsky : *Les hommes de Dieu,* p. 41.

(27) Ivanovsky : *La secte des Khlystes,* p. 34.

trouve dans la population de race finnoise, pure ou mélangée; on trouve ces idées même chez de simples dissidents, chez des « raskolniks », ces vieux croyants qui sont censés n'être séparés de l'Eglise orthodoxe que par des détails insignifiants de liturgie et de textes. Ainsi « les habitants du village de Priakhino (province de Saratov), vieux croyants du rite Théodose, repoussent le mariage qu'ils considèrent comme un très grand péché; les villages voisins, dont les habitants sont de vieux croyants du rite « maritime » (originaires des rives de l'océan Arctique), reconnaissent, au contraire, le mariage comme étant une institution légitime et bonne. Les deux partis discutent depuis longtemps sans pouvoir se convaincre mutuellement; par malheur, ces discussions dégénèrent souvent en rixes. C'est ce qui est arrivé le 19 janvier 1903. Une centaine d'adversaires du mariage avaient attaqué ses défenseurs aux cris : « A bas le mariage! Assommez les mariés! Les derniers temps sont arrivés, plus de mariage! » On a dû faire venir la police qui a opéré une cinquantaine d'arrestations (28).

La haine du mariage implique nécessairement la négation de la famille. Le khlyste est un être pur, et pur il doit rester. Les relations sexuelles étant proscrites entre époux, ils ne doivent, évidemment, pas avoir d'enfants. Aussi une femme mariée qui devient mère est-elle en butte aux moqueries et aux insultes des khlystes, comme une prostituée, une dévergondée, qui étale publiquement son inconduite. Les auteurs ecclésiastiques affirment que, pour les khlystes, les enfants sont des « petits péchés », des « diablotins », des « maudits », et, quand il en survient dans une famille, les parents les traitent avec froideur, souvent avec aversion. Les mœurs des khlystes sont douces; jamais on n'a constaté chez eux d'infanticides, mais le clergé orthodoxe croit pouvoir leur reprocher une grande fréquence d'avortements provoqués. Il est à remarquer, cependant, que les khlystes avaient déjà été accusés d'anthropophagie et de meurtres rituels, accu-

(28) *Messager d'Orel*, 23 février 1903,

sations dont l'inanité est reconnue; j'estime que celle d'avortement n'est pas plus justifiée et qu'elle tombe devant les faits observés sincèrement, sans prévention ni intolérance religieuse. Un médecin expert n'avait-il pas affirmé, au procès de Taroussa, que ces avortements auraient même abaissé considérablement la natalité de la population, tandis qu'un autre expert, ecclésiastique cette fois, n'était-il pas allé encore plus loin en constatant une dégénérescence de la population, comme résultat de cette baisse de natalité? Inutile de dire que ces deux experts, qui eurent le grand tort de parler de questions qui leur étaient complètement étrangères, ne fournirent pas même un commencement de preuve de leurs affirmations.

Les familles khlystes ont, en général, peu d'enfants, et beaucoup n'en ont pas du tout. Mais ceci provient-il exclusivement du fait que ces familles appartiennent à la secte des khlystes? Les noyaux de population orthodoxes, dans les régions infectées de khlystisme, ont également une natalité bien moindre que celle des régions voisines où les khlystes n'ont pas réussi à s'implanter. Bien plus, il est établi que les familles, devenues khlystes, n'avaient généralement pas ou n'avaient que peu d'enfants *avant leur conversion à la secte.* C'est que cette secte se recrute généralement, on pourrait presque dire exclusivement, parmi les dégénérés, les plus fortement frappés dans une population elle-même en voie de dégénérescence.

D'autre part, la baisse de la natalité chez les khlystes n'est nullement la conséquence des conditions de leur existence. En effet, dans les régions où le khlystisme s'est installé définitivement depuis des générations, la population est plus lettrée, plus riche, jouit d'un bien-être infiniment supérieur à celui des habitants d'autres endroits; et comme elle s'abstient des alcools, qu'elle est laborieuse, elle s'élève ordinairement, au point de vue anthropologique comme au point de vue intellectuel et économique, bien au-dessus de la masse rurale fainéante, misérable et ignorante, *foeda paupertas,* disait Tacite de leurs ancêtres les Finnois.

Cependant, il faut le reconnaître, le malthusianisme est pratiqué par les khlystes dans leurs relations sexuelles désordonnées; je ne sais trop, pourtant, s'il l'est autant que dans les classes aisées de Paris, de Berlin ou de Londres, et en général des grandes villes. Le malthusianisme n'est pas en usage dans les classes ouvrières et agricoles russes, dont les familles sont ordinairement très nombreuses. Mais la mortalité infantile qui, dans ces populations, est infiniment supérieure à celle des autres pays d'Europe, y met bon ordre. Les avortements y sont aussi extrêmement fréquents; la quatrième, la cinquième grossesse est généralement accueillie par les malédictions des parents. La mort au berceau d'un quatrième ou d'un cinquième enfant est presque toujours acceptée avec joie : « C'est un ange de plus au ciel... et une bouche de moins à nourrir sur la terre... »

Chez les khlystes, le premier enfant est déjà accueilli avec déplaisir et malveillance. Pour la famille, la grossesse de la femme, de la ménagère, est une honte, comme celle qui frappait, dans le même cas, une jeune fille en Europe. Il est un fait certain : le khlyste ne veut pas d'enfants. L'enfant n'est peut-être pas pour lui, comme pour le paysan misérable, un fardeau économique; le khlyste est trop à son aise pour qu'une bouche de plus à nourrir puisse le gêner; mais il ne sent pas le besoin d'un enfant dans la maison; il lui fait honte et le dégoûte. Lui, si doux pour ses coreligionnaires, pour ses voisins, pour les étrangers, pour les bêtes même, il est plutôt dur pour l'enfant, pour la mère de cet enfant. Il s'attachera bien à sa fille, et encore pas avant sa nubilité, mais il ne veut pas de garçon, — juste le contraire de ce qui se passe chez les autres paysans.

§

Les khlystes, nous l'avons dit, tout en repoussant le mariage, approuvent non seulement les unions libres, mais aussi les relations désordonnées et accidentelles. Autant Dieu a horreur des relations conjugales entre époux, autant il regarde d'un œil bienveillant les rela-

tions passagères. *Les hommes sont frères*, voici le grand principe dont tout doit découler. Cette fraternité s'est altérée sous l'influence des mauvaises passions humaines : colère, jalousie, cupidité, égoïsme familial surtout; mais les khlystes, héritiers des vertus antiques de l'humanité primitive, ont renouvelé le pacte fraternel. Tous les khlystes sont frères et sœurs et doivent s'aimer d'une affection tendre, comme membres d'une même famille, la « famille selon l'esprit », la *famille spirituelle*, par contraste avec les « séculiers », les « gentils » qui ne peuvent, eux, former la grande famille selon l'Esprit, et doivent se contenter de la petite famille de qualité inférieure qui est la « famille selon la chair ». Entre les deux, les Elus de l'Esprit et les adorateurs du Monde, il y a un abîme que rien ne peut combler. En possession de la vérité, animés par l'Esprit, les frères et les sœurs doivent s'unir par les liens les plus étroits, ceux de l' « amour en Christ ». Comme l'acte sexuel crée la plus grande intimité et donne le plaisir, la joie, il est le symbole et la consécration de « l'amour en Christ », de l'affection fraternelle, — c'est donc l'acte de fraternité par excellence. Le réserver pour un seul ou une seule, c'est se retirer de la communauté fraternelle des élus, diminuer à son profit la somme des jouissances de ses coreligionnaires, de ses frères. Les frères et les sœurs ont par conséquent le droit — certains disent : le devoir — de consommer entre eux l'acte d'amour. A Souponevo, cet acte était une « communion par la chair et le sang », et partout ailleurs, dans tous les foyers khlystes, nous voyons cet acte être un acte rituel, être le grand acte du culte, l'acte d'adoration par excellence de la divinité. C'est la consécration du néophyte aussi. Les femmes n'ont pas le droit de se refuser, et il serait immoral de ne pas se prêter aux sollicitations. « D'après le monde, c'est la fornication, et d'après l'Esprit, c'est l'amour divin (me disait-on à Souponevo), mais jamais une femme khlyste ne consentirait à coucher avec un gentil; on lui offrirait toute une chambre pleine d'or, qu'elle s'y refuserait. » Chez les khlystes de Taroussa, « avoir affaire aux femmes des

autres » et pour les femmes « faire l'amour avec qui elle veut », est bon et méritoire. Qu'une fille accouche même, il n'y a pas là de péché. Le père Basile (le prophète) la met à nu, la baptise à nouveau, lui baise les bouts des seins, et tout est dit. La moralité du village russe est plus que médiocre. Les filles, les femmes sont, en général, de mœurs très légères, très vénales aussi, et les hommes considèrent l'infidélité de l'épouse, les amours de la fille avec impassibilité. S'il la roue de coups, ce n'est que par respect humain, pour faire le maître, mais, au fond, il est parfaitement indifférent; « Ce n'est pas un péché »; « Il faut bien que jeunesse se passe »; « L'arbre ne perd rien parce qu'un oiseau s'est perché dessus »; « Ça n'est pas un savon, ça ne diminue pas à l'user... »; « Il en restera toujours assez pour le mari... »; « Plus on frotte la table, plus belle et plus blanche elle est », etc.

On pourrait citer un nombre infini de dictons populaires, rimés pour la plupart, comme certains de ceux que nous venons de mentionner et qui indiquent avec quelle parfaite indifférence le paysan considère — s'il n'en tire même pas profit — les relations sexuelles des femmes de sa famille, l'adultère de sa femme, les nuits passées dehors par ses filles.

Mais si relâchée que soit la moralité de la population rurale du Nord et du centre, elle ne peut certainement pas être mise en parallèle avec l'immoralité sexuelle extrême, selon les idées reçues, des khlystes; nous en avons donné suffisamment de preuves et d'exemples. Mais l'analyse psychologique de ces deux immoralités nous fait voir entre elles une différence essentielle, et qui pourrait bien n'être pas à l'avantage de la population orthodoxe. Celle-ci connaît les règles de la morale, elle les respecte en principe, en théorie, et, si elle les viole outrageusement, c'est par faiblesse, manque de volonté, par cupidité, par entraînement des sens; l'immoralité, pour elle, est un plaisir qu'elle sait être défendu et honteux, mais auquel, cependant, elle se laisse aller. Toute autre est la mentalité des khlystes; pour eux, les relations

sexuelles désordonnées, et que nous appelons immorales, sont un devoir imposé. Ils l'accomplissent sans la moindre aversion, je le veux bien, mais enfin, ils sont convaincus de bien agir.

L'acte sexuel étant le symbole et l'effet de l'affection fraternelle entre *frères* et *sœurs*, il est particulièrement agréable à la divinité; c'est donc un acte méritoire, sinon obligatoire, et qui ne peut ni ne doit provoquer ni colère, ni jalousie. A Souponevo, Josèphe Potapkine, le prophète, l'accomplissait en présence de sa femme, comme elle me le racontait. Cela lui avait été d'abord désagréable, mais elle réprimait ce sentiment mauvais, égoïste, contraire à la fraternité et amenait elle-même des voisines à son mari, pris de fringale amoureuse. D'autres fois elle couchait avec Josèphe et une ou même deux voisines dans le grand lit familial; il faisait l'amour avec l'une d'elles, tandis que les autres les regardaient. Eudoxie Govorov, une dégénérée supérieure, très belle, très recherchée et cependant ayant toujours mené une vie exemplaire, d'une grande piété, avait sollicité elle-même un jeune homme qui accomplit avec elle l'acte sexuel, très étonné de la trouver froide et n'y prenant aucun plaisir. Le mari lisait la Bible à côté du lit, derrière une cloison, et « il était impossible qu'il puisse n'avoir pas su et entendu ce qui se passait ». Cette absence de jalousie est notée par tous les auteurs qui ont écrit sur les khlystes.

Mais c'est à l'acte sexuel pour ainsi dire collectif, accompli dans l'assemblée, quoique sous couvert des ténèbres, que la divinité paraît se plaire le plus. Cet acte fait partie du culte. Il a un caractère religieux. C'est un sacrement, un acte liturgique. « Accomplir l'acte sexuel entre frère et sœur est bon, mais si on le fait lorsque l'esprit descend (dans l'assemblée), c'est un sacrement, un mystère (29), qu'il n'est pas donné aux gentils de comprendre. Faire cet acte en commun, c'est prier et servir Dieu. » On le voit — c'est bien la prostitution sacrée.

PAUL JACOBY.

(29) En russe, dans la théologie, aussi bien que dans le parler vulgaire, les sacrements de l'Eglise sont appelés « mystères », comme en grec, où c'est évidemment une réminiscence des grands mystères païens.

ACTUALITÉ DE DICKENS

—

Le centenaire du premier grand livre de Dickens, *Pickwick,* a été célébré avec éclat en Angleterre et a trouvé des échos dans toute l'Europe. Chacun de ses romans recevra peut-être, au cours des années qui viennent, sa part d'attention et fera, à son tour, partie de l'actualité. Cette coutume de fêter ainsi le centenaire d'une œuvre n'est point plus artificielle que les autres formes d'anniversaire : puisque le temps nous est compté, il faut bien choisir un jour; pour nier le temps qui s'écoule, il n'est pas d'autre moyen que ces retours vers un point symétrique. En fêtant le centenaire d'un homme et d'une œuvre, on se donne l'illusion de se soumettre à une actualité qu'en réalité on a créée de toutes pièces, pour obéir à une volonté d'éternel, plus profonde et plus inconsciente.

Il faut dire que l'Europe aujourdhui ressemble à l'Europe de Dickens, non parce qu'elle est restée identique à elle-même, mais parce qu'elle tourne dans un cercle. A la suite de bouleversements politiques, de guerres et de révolutions, l'état économique et social paraît instable. La littérature, comme effrayée par la violence matérielle de la guerre, a d'abord voulu ignorer l'univers concret; elle s'est nourrie d'un idéalisme confus, d'aspirations à un monde qui n'est pas celui des vivants, d'évasions vers des civilisations ou des sauvageries lointaines, d'isolements en soi-même à la recherche d'une vérité moins rebutante que l'état social.

Or, Dickens représente, dans l'Angleterre du XIXe siècle, la réaction contre l'égoïsme ou l'indifférence sociale, le

désir de peindre et d'améliorer un état de choses qui blessait sa générosité native (1). Il en avait souffert lui-même; mais, passé de l'autre côté de la barricade, il ne devait pas oublier : il n'a jamais trahi.

Les questions politiques ne se posent point de façon très différente; il s'agissait, alors comme aujourd'hui, de confronter la démocratie libérale avec des formes plus autoritaires de gouvernement. Que l'on relise, dans *Pickwick,* la réunion électorale : elle est restée actuelle, peut-être d'ailleurs parce que Dickens avait forcé l'image qu'il avait sous les yeux. Il avait vu, en tout cas, les maux de la démocratie, sans pourtant désespérer d'elle.

Il n'est pas jusqu'aux différences dans la situation sociale qui ne soient susceptibles d'apporter ici leur enseignement. Dickens vivait à une époque où la grande bourgeoisie venait de se substituer à l'aristocratie comme classe dirigeante. Mais ce n'est pas elle qu'il a peinte dans ses œuvres; et cet aspect les empêche de se démoder, au contraire peut-être de celles de son grand rival Thackeray.

Quelque admiration que l'on puisse avoir pour l'art et la pénétration de celui-ci, on n'arrive point, — ou disons plus modestement, je n'arrive point à m'intéresser autant que je le voudrais à ce qui passionne manifestement ses personnages. Je comprends qu'une petite arriviste féroce, comme la Becky Sharp de la *Foire aux Vanités,* recherche la fortune par tous les moyens; car je vois encore, autour de moi, tout ce que la fortune peut donner. Mais son ambition sociale, son désir de porter le titre de « lady », me sont presque entièrement étrangers.

Il faut que je considère que Becky a remporté une grande victoire quand elle fraye avec la noblesse sur un pied de quasi-égalité, il faut que je considère comme le plus grand jour de sa vie celui où elle est reçue à la Cour d'Angleterre. Mais je n'y parviens pas. Quand je cherche ce qu'elle a poursuivi avec tant d'âpreté, le

(1) Louis Cazamian : *Le Roman social en Angleterre* (Didier).

bonheur tel qu'elle se l'est imaginé, je la vois dans sa voiture, à Hyde Park, entourée de quelques jeunes cavaliers élégants qu'elle éblouit de ses réparties spirituelles; ou encore jouant une charade devant un parterre de baronets; et l'enjeu me paraît si mesquin que le génie de l'héroïne m'en paraît diminué.

Cette grande bourgeoisie, envieuse de l'aristocratie de naissance, soumise à elle, cherchant à rivaliser avec elle, elle est fort loin de la grande bourgeoisie de nos jours, qui a des soucis plus vastes et plus angoissants. Et c'est là peut-être l'une des raisons pour lesquelles Thackeray, rival de Dickens en son temps et dans son pays, a été depuis éclipsé en Europe sans espoir de retour.

Car les soucis de Dickens sont plus proches de nous, — ou plus proches de moi. Si Thackeray appartient à la grande bourgeoisie qui désire aller de pair avec l'aristocratie, Dickens appartient à la petite bourgeoisie, qui a peur de retomber à ce que nous appelons le prolétariat.

Il n'appartient pas à la même classe sociale que la plupart de nos romanciers réalistes et naturalistes. De Flaubert, fils d'un grand médecin de province, jusqu'à Zola, fils d'un ingénieur qui exécuta de vastes travaux d'utilité publique, nos romanciers appartiennent à la bourgeoisie intellectuelle. Ils ont vu leur père gagner largement sa vie, dans une situation socialement honorée : dès lors, pour eux, c'est le minimum de ce que la vie doit leur accorder. Ils ont des ambitions et des soucis d'artistes; se sentant supérieurs à leur père et pourtant incapables d'obtenir le même succès social que lui, ils en voudront à la vie de toute tâche servile qu'elle leur imposera, et ils mépriseront tous ceux qui accepteront de telles tâches obscures, comme des êtres à la fois incapables de réussir selon les voies du monde et incapables aussi de s'éloigner de ces voies.

Car c'est le paradoxe de la littérature française au XIX[e] siècle que le réalisme, qui est la forme par excellence créée par la bourgeoisie, adaptée à elle, a abouti au mépris du bourgeois. Peut-être, outre les origines so-

ciales de nos auteurs, la personnalité de Balzac et celle de Flaubert y sont-elles pour quelque chose. Tous deux sont des bâtards du romantisme, dépouillés de leur domaine par de plus grands poètes et rejetés vers un genre qui ne répondait pas à leurs enthousiasmes. Il y avait, chez ce gros homme vulgaire qu'était Balzac, une haine et une hantise de la vulgarité; le premier, il s'est appliqué à décrire des êtres médiocres avec un mépris disproportionné. Flaubert l'a suivi, avec de plus hautes aspirations encore; car lui ne méprisait point seulement la médiocrité dans le décor social ou dans l'ambition, il souffrait jusqu'à l'angoisse de toute bassesse dans les façons de sentir. Or, deux hommes de génie suffisent à marquer une tradition pour plus d'un siècle, et le réalisme français continue d'étudier ses héros avec une férocité plus ou moins factice.

Dickens n'a jamais méprisé ses petits bourgeois, les seuls personnages qu'il ait su faire vivre. Ses aristocrates ses grands patrons ne sont même pas conventionnels; ils sont pauvres de caractère, inexistants, trop loin de lui Quand il a voulu décrire les gens du peuple et les ouvriers, il n'a guère mieux réussi et n'a su que tracer des portraits ampoulés.

Le niveau social exact de sa personne et de son art se marque très bien dans *David Copperfield,* le plus autobiographique de ses romans. Le petit David est élevé par sa mère et par une bonne; mais celle-ci n'est point traitée comme chez les grands bourgeois : elle fait partie de la famille, elle s'assied au salon avec sa maîtresse, le soir et le dimanche; elle a de l'autorité dans la maison et sa maîtresse la craint un peu. Il n'y a, chez le petit David, aucune morgue à l'égard d'une servante, et cela limite, par en haut, la classe sociale à laquelle il appartient.

Elle est limitée par en bas avec la même précision, si bien qu'elle joue entre des limites très étroites. Quand le petit David est retiré de l'école et mis à rincer des bouteilles dans un entrepôt, il a un sens irrémédiable de la déchéance. Même de loin, évoquant ainsi son enfance,

Dickens ne pourra en rien atténuer le sentiment qui l'accabla alors. Quand il écrit le livre, il est devenu le défenseur des pauvres et des ouvriers. Mais il est resté le petit David, celui qui ne se sent aucune solidarité avec ces gamins du peuple qui rincent les bouteilles à ses côtés. Dickens ne truquera pas son impression d'autrefois, il ne parlera pas de la noblesse du travail. Il montrera simplement son héros tel qu'il fut lui-même : avec le sens de ne plus être dans son milieu et la volonté de s'échapper au plus vite.

En revanche, il ne méprisera jamais les petits employés, il saura chanter la grandeur de leur vie écrasée. Sans doute, il connaît bien toute la vulgarité et la servilité qui se rencontrent dans de tels milieux. Pour la servilité surtout, il sera sans pitié, et l'employé flagorneur lui semblera plus odieux que l'employeur malhonnête. Mais il ne considérera point cette vilenie comme essentielle au milieu.

Il a été sauvé de la haine de ses personnages par la simplicité et la naïveté d'un cœur qui sait s'identifier aux sentiments collectifs et familiers. Son âme n'était corrompue par aucune morgue. Certes, il avait, comme le petit David, le sens d'appartenir à un milieu social extrêmement défini, mais ce n'était point pour en éprouver de l'orgueil; il ne se considérait pas au-dessus de sa bonne, il avait simplement peur de tomber au-dessous de lui-même. Le sentiment aristocratique était remplacé chez lui, comme chez les petits bourgeois, par un sens de la dignité personnelle, par un besoin d'indépendance qui, précisément, ne peut se satisfaire que dans l'acceptation d'une tâche régulière, quotidienne.

Les réalistes français ont haï les petits bourgeois d'une haine aussi mesquine que les sentiments qu'ils leur prêtaient. Ils n'ont pas compris, et c'est là leur tare, la grandeur de leurs personnages. Ils n'ont pas compris que, derrière ce bureaucrate qui se rend chaque jour à son triste bureau, il y a peut-être une conception de la vie qui n'est pas sans grandeur, le sens que la vie est dure et n'est possible que dans une discipline acceptée.

Car c'est limiter la servitude inséparable de la vie en société, que de l'enfermer dans un horaire précis. Quiconque sacrifie ponctuellement une partie de sa vie n'est pas nécessairement né esclave; c'est un homme qui ne triche pas avec la servitude, ni vis-à-vis de lui-même ni vis-à-vis des autres, et qui sait s'en affranchir.

Dickens a-t-il jamais méprisé Bob Cratchit parce qu'il accepte de servir le vieux Scrooge, parce qu'il craint de déplaire au vieux grigou? Non certes. C'est qu'il y a, dans la vie de Bob Cratchit, toute une zone interdite à son patron. Quand on veut décrire cette vie, les mots anglais s'offrent à vous : on veut parler de l'atmosphère du home, de la joie de Christmas, de l'odeur du pudding. Ces mots-là ont une poésie que leurs équivalents risquent de perdre en français. Mais la communauté d'esprit est plus grande qu'on ne veut souvent en convenir, entre les différentes nations d'Europe; l'Angleterre représente l'aspect le plus caractéristique de formes de vie qui existent ailleurs, mais que nos romanciers n'ont point su décrire, parce que leurs origines ne les mettaient pas ici de plain-pied.

On hésite à parler en français des joies de la famille, parce qu'aussitôt on prête à sourire ou à bâiller. Mais c'est tant pis pour la littérature française si elle n'a encore produit dans ce genre que de plats panégyriques ou des satires sans grandeur. Bob Cratchit, chez lui, se sent vivre d'une vie pleine, accrue de la vie de ceux qui l'entourent, qui se serrent contre lui, qui comptent sur lui. Ce qu'il goûte en sentant le pudding, ce n'est pas la quiétude béate que nous avons sottement liée au mot de pot-au-feu. C'est le droit d'oublier, dans le monde, tous les êtres qu'il n'aime pas, le droit de se composer un univers où tout est amour et harmonie; un univers où la douleur a sa place, et presque une place de choix; car il faut chaque jour lutter contre le mal qui affaiblit le petit dernier, le chétif, le malingre. Quelle aventure a jamais valu celle d'arracher un enfant à la mort? C'est cela que Dickens peut nous apprendre.

§

Ou d'une manière plus étroite, il peut nous aider à comprendre ce qu'est, en art, le réalisme, que les esthéticiens français n'ont jamais su définir. Il se trouve que le réalisme a rencontré chez nous sa plus grande vogue vers le milieu du XIXe siècle. Il a ainsi été lié à la science et il a dû partager quelques idées avec elle. Les théoriciens du réalisme ou du naturalisme français ont généralement mis au premier plan l'impassibilité, comme essentielle à l'attitude réaliste en présence de la matière artistique. Or, elle lui est si peu essentielle qu'elle se retrouve, à la même date, chez les poètes parnassiens, ce qui montre clairement qu'elle correspond à une évolution qui n'est pas proprement littéraire.

Cette impartialité, cette froideur sont peut-être inconciliables avec l'art, et c'est encore ce que Dickens peut apprendre aux Français. Qu'on ne nous donne pas l'exemple du théâtre, qui doit maintenir la balance égale entre les adversaires dans le dialogue. Il ne s'agit pas au théâtre d'être impartial, mais au contraire de s'échauffer alternativement pour deux causes opposées. Les deux partialités ne s'annulent pas, mais se multiplient. Est-ce que Shakespeare ne s'est pas tour à tour passionné pour Shylock le juif et pour Antonio qui l'insulte?

Y a-t-il d'ailleurs un réaliste français qui ait atteint à cette impartialité objective, qui ait traité ses personnages avec on ne sait quel détachement serein? Flaubert n'a pu cacher l'agacement que lui causait Homais, ni la sympathie ou la pitié qu'il éprouvait pour Emma Bovary. C'est devenu, d'autre part, un lieu commun de la critique que d'opposer la théorie scientifique de Zola à sa puissance épique; il n'a jamais fait, comme il le croyait, on ne sait quelles expériences à froid sur des personnages ou des familles; il a été hanté, possédé, entraîné par des foules qui s'agitaient en lui comme des monstres.

L'impartialité suppose déjà une analyse et une abs-

traction; or le réalisme est l'art du concret, ou plutôt de l'immédiat. Si l'art vise à des créations éternelles, s'il doit faire appel à tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux, il ne doit pas dépasser le champ de la perception et de l'expérience immédiates. Dès que les hommes cherchent à atteindre autre chose, ne fût-ce même que le bon sens, ils se séparent; dès qu'ils s'essaient à des constructions abstraites et ambitieuses, ils s'opposent.

Dickens n'a jamais visé au delà de l'expérience moyenne des gens élevés dans les grandes villes, et c'est pourquoi il est assuré de durer. Dira-t-on qu'ainsi, le domaine de la pensée se trouve rétréci? Non pas. La spéculation philosophique demeure, mais rejetée, enfermée dans son domaine propre, chassée de celui de l'art, qui lui apporte de nouveaux matériaux.

Il est d'ailleurs possible de raffiner sur l'immédiat. Au lieu de chercher à dépasser, à transcender l'expérience humaine, on peut chercher, au contraire, à la rapprocher de la conscience, et c'est le mérite de Marcel Proust. Il est peut-être, à l'heure actuelle, le plus grand des réalistes européens, parce que, à la suite de Bergson, il s'est rendu compte que les données immédiates de l'expérience sont psychologiques et que la mémoire y joue un plus grand rôle que la sensation brute. Il ne saurait être naturellement question de comparer Dickens et Proust. On voudrait simplement montrer que la méthode du réalisme ne soumet pas nécessairement le fait au jugement, qu'elle peut l'accepter tel que le lui fournit la mémoire et sans écarter l'émotion.

Il faut donc aussi se débarrasser d'une autre idée que l'on allie souvent au réalisme : celle de l'observation. Une telle conception est évidemment d'origine scientifique comme celle de l'impartialité et, c'est encore une erreur des théoriciens du réalisme français. Il ne s'agit pas de se lever à trois heures du matin pour aller observer le soleil levant, car on a des chances alors de le mal voir, de plier sa vision à des nécessités qui lui sont extérieures.

Quand Dickens a voulu observer de cette manière, il

a échoué. A vrai dire, il n'a jamais observé, il s'est souvenu de ce qui l'avait frappé. Il est resté passif, attendant que le soulève le flot de la mémoire et des émotions qu'elle amenait avec elle. Car il est extrêmement émotif, il passe du rire aux larmes avec une spontanéité, une naïveté généreuse.

C'est là son originalité, là ce qu'il peut nous apprendre sur le sens vrai et la portée du réalisme. Le réalisme anglais n'a jamais été sec. Moralisant et sentimental avec Richardson, comique et truculent avec Fielding, il allie déjà le sentimentalisme et l'humour avec Goldsmith, puis avec Dickens. Il apparaît, non comme un système rigide et terne, mais comme une réaction spontanée à l'immédiat.

Si Robinson Crusoé a connu tant de lecteurs de toutes races, c'est parce que De Foe avait pris pour matière même les besoins éternels de l'homme : la nourriture, le vêtement, la défense contre les attaques des fauves ou des hommes. Casanova a failli compléter l'expérience humaine, celle que De Foe avait négligée en puritain. Mais, outre que Casanova ignore les tabous de toutes les sociétés, il raffine, il se complaît, il est content de lui, il réussit à compliquer le plus simple de tous les actes. Et c'est sans doute Maupassant qui, à cet égard, a le mieux complété De Foe; chez lui, les passions sont élémentaires.

Dickens n'a point non plus méconnu les instincts, et c'est merveille comme sa simplicité s'accommode des étroites limites où l'enfermait la décence victorienne. Tennyson semble s'être identifié avec elle et n'avoir jamais rien connu de la nature humaine que les Victoriens ne lui eussent permis de connaître. Thackeray, en homme bien élevé, s'est toujours efforcé de ne pas franchir les bornes, mais il avait, de la nature humaine, une expérience plus trouble et plus aiguë; de temps à autre, il donne un coup de scalpel qui s'enfonce dans la chair et montre qu'il en connaît les fibres les plus secrètes.

Dickens n'a pas, comme Tennyson, pris pour naturelles des barrières artificielles, ni cherché comme

Thackeray à dépasser des limites dont il ne sentait même pas la gêne. Là encore, il est simple et direct. Quand on met du punch à la portée de ses personnages, ils s'enivrent; quand un homme et une femme sortent d'un coin sombre, ils sont gênés et rougissants; et les veuves cachent à peine leur désir de se remarier. On peut dire qu'ainsi, il a équilibré la joyeuse Angleterre, celle du temps d'Elizabeth, avec l'Angleterre puritaine de Victoria. La naïveté, la spontanéité sont des armes plus sûres et des instruments plus précis que les subtilités et les raffinements.

§

De cette réaction spontanée en présence de l'immédiat, naît l'image que Dickens nous donne du monde, et qui est infiniment plus originale qu'on ne croit généralement. Quiconque a choisi pour domaine l'exceptionnel et l'étonnant peut tricher avec ses dons artistiques; et c'est ce qu'a fait Edgar Poe : il s'est servi de son intelligence et de son esprit de système, il s'est servi de tout ce qu'il avait pu lire d'étrange et d'ésotérique.

Le banal est la vraie pierre de touche de l'artiste et de son tempérament. En s'attachant au banal, un esprit banal ne peut donner qu'une image banale. Un artiste, malgré lui, imposera une déformation d'autant plus frappante qu'elle est plus involontaire, plus spontanée, plus immédiate. Un réaliste ne cherche pas midi à quatorze heures; il joue franc jeu, quitte ou double. Il est bien évident que Dickens a gagné : son monde, qui est celui de tous, ne ressemble à celui de personne.

Ses personnages, il les a tous présents à l'esprit, équipés de leurs tics et de leurs attributs invariables, prêts à paraître au premier signe, si bien qu'on n'est point étonné de les voir surgir et se rencontrer. Ils reviennent sans nous surprendre, car ils n'ont jamais tout à fait quitté la mémoire de Dickens ni celle du lecteur. On ne sait pas s'il mène ses personnages ou si ses personnages le mènent; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre; ils se poussent et s'entraînent, auteur et personnages,

vivant dans le même monde, tantôt avec une générosité fraternelle, tantôt avec une bonhomie sans prétention. On ne songe pas à chicaner, il triomphe. On va crier à la rencontre arbitraire, à la réapparition invraisemblable; mais déjà le personnage s'est imposé, si complet, si identique à lui-même qu'on est convaincu aussitôt de la réalité de l'événement.

Dira-t-on que ses personnages sont trop souvent vus de l'extérieur et caractérisés par des traits superficiels? Mais en cela, justement, il est fidèle à son art réaliste et à sa croyance en l'immédiat. Chercher l'unité interne d'un personnage, le reconstruire en partant de l'intérieur est certes chose possible et c'est peut-être ainsi qu'a procédé Balzac, en ramenant tout à une passion centrale qui asservit le reste de l'être.

Mais un personnage peint de l'extérieur peut être tout aussi vivant si les détails extérieurs sont cohérents, d'une cohérence qui ne doive rien à l'esprit de système, mais qui révèle, par intuition, l'unité centrale du personnage, cette unité qui, à toute tentative d'analyse risquerait de se dérober, cette unité qui ne s'explique pas, ne se décompose pas, cette unité qui est une présence.

C'est ce que Dickens a réussi dans les meilleures de ses créations. Sous tous les accessoires dont est encombré ce personnage, sous son accent prétentieux, sous son air guilleret et ses accès de larmes, sous ses repentirs et sa légèreté, sous ses phrases interminables et ses fioritures de toutes sortes, je sens un être vrai. Je ne puis pas mettre le doigt sur l'unité du personnage : est-ce l'imprévoyance, l'instabilité d'humeur, la prétention ou la bienveillance? Mais justement, il n'est pas un type au sens balzacien, il n'est pas l'avare ou le voluptueux revêtus de traits particuliers, il ne rentre dans aucune catégorie, il est M. Micawber.

Sans doute, quand l'intuition, quand cette faculté ineffable de créer la présence a fait défaut à Dickens, ses personnages ne sont que des abstractions où s'agglomèrent des traits baroques; ce sont à peine des êtres humains, ce sont des bonshommes en bois et en étoffe,

de simples objets. Mais c'est là justement le trait qui va nous révéler ce qu'il y a de distinctif dans l'univers de Dickens.

Chez lui, le passage se fait insensiblement de l'homme aux choses. La canne et le monocle de M. Micawber font partie de lui au même titre que sa calvitie et sa peau grasse. Dickens sait, comme Balzac, entourer un personnage des objets et des meubles qui lui conviennent, mais il le fait d'une manière toute différente, moins laborieuse, moins consciente, moins appliquée.

Chez Balzac, les relations entre un personnage et les objets qui l'entourent peuvent être de deux sortes. Ou bien elles relèvent du Code Civil et sont précisément exprimées par tel de ses articles numérotés; il y a alors simple possession de la part du personnage, choix constamment répété, façon de grouper autour de soi des choses que l'on asservit, qui n'ont jamais eu d'âme. Ou parfois il y a, entre l'être humain et son milieu physique, des rapports plus essentiels. L'air chaudement fétide de la pension de famille, la nourriture molle et graisseuse qu'on y mange ont littéralement produit la chair et les vêtements de madame Vauquer, avec sa poitrine qui flotte et sa robe qui laisse échapper de la ouate par ses fentes. Ainsi un climat et un sol produisent une plante : ce n'est pas en vain que le livre est dédié à Geoffroy Saint-Hilaire.

Mais toujours, chez Balzac, le rapport entre les êtres et les choses ressortit à la raison, soit à l'intelligence claire et froide du légiste, soit à l'observation lucide du naturaliste.

Dickens procède tout autrement. Son monde est plus proche du fantastique et ne relève pas de la science. Il n'y a pas de relation causale entre les êtres et les objets, il n'y a surtout pas de hiérarchie pour passer des uns aux autres; les êtres et les objets sont les produits parallèles d'une même cause profonde, deux aspects de la réalité qui sont placés sur le même plan.

On en trouverait des exemples dans toutes ses œuvres; peut-être est-ce dans *Dombey et Fils* que la méthode

apparaît le plus nettement. La montre de M. Dombey bat comme un cœur humain, elle bat à la place de son cœur et dans sa poitrine même. Mme Pipchin, qui tient une pension de famille comme Mme Vauquer, vit dans un quartier où l'on trouve constamment des escargots qui s'attachent aux portes et où pullulent les perce-oreilles. Ils n'ont eu sur elle aucune influence perceptible à la raison; mais elle est elle-même escargot et perce-oreilles, elle colle à ses pensionnaires et bave sur eux, elle les torture sournoisement. Le climat où elle vit ne semble rien produire qui lui soit parfaitement identique. Mme Pipchin vit donc entourée de plantes grasses, aiguës, rébarbatives; on sent bien qu'il n'y a pas ici un simple goût personnel, mais une affinité qui dépasse la raison; cette femme recherche les plantes grasses, mais les plantes grasses, à leur tour, semblent inexplicablement attirées vers cette femme.

Car les plantes, dans le monde de Dickens, ont en elles une volonté tenace, comme les choses elles-mêmes sont animées de désirs et connaissent la souffrance. Le petit aspirant de bois qui est au-dessus de la porte du vieux Gills est un être quasi-humain qui s'afflige des malheurs de son maître et n'a plus l'air aussi vainqueur quand les affaires périclitent. On le distingue mal du Capitaine Cuttle qui est pourtant un être de chair, mais qui a un crochet en guise de main et peut-être un chapeau ciré à la place du cerveau. L'aspirant de bois semble capable de soupirer, le capitaine de chair et d'os a tendance à se figer en un certain nombre d'attitudes. Partout, dans Dickens, les maisons ont un visage et les objets se tirent la langue. Le feu, le vent, le son des cloches sont aussi des êtres animés, à peine différents des mortels, auxquels il leur arrive de venir en aide ou de jouer des mauvais tours.

Ainsi se confirme, par le résultat de son art, ce que nous avons dit de sa méthode. Dickens n'a jamais fait d'effort pour soumettre le monde à sa volonté, à son observation, à ses expériences. Il est resté passif, laissant se reproduire en lui, sous l'influence de l'émotion, de

l'imagination et de la mémoire, un univers qu'il n'avait jamais regardé exprès. Si certains passages de son œuvre donnent une impression de cauchemar ou de caricature, c'est qu'il n'a jamais confronté ce qui se créait tout seul en lui avec ce qu'il pouvait observer sciemment, raisonnablement. Son réalisme est une vision intérieure.

Parce que le monde créé par le romancier réaliste doit être contrôlable par l'expérience que chacun de nous a du monde, il ne s'ensuit pas que l'origine première en soit cette expérience. Le romancier ne procède pas autrement que le poète; tout ce qu'il sait du monde, il l'oublie dans une sorte de vertige premier, qui est l'inspiration. Mais, au lieu que sa faculté créatrice lui suggère un univers idéal, elle lui suggère un univers presque semblable à l'univers réel. Et, en ce sens, il est aussi divin que le poète, car il possède en lui le don de refaire un monde qui, en son essence, est identique au monde réel.

Sans doute, en regardant ce monde, on y trouve des fragments qui semblent découpés dans le réel, empruntés à lui directement, par un simple mécanisme de reproduction. Mais ce sont comme ces fragments de vases, d'assiettes, de mosaïque, dont certains potiers naïfs ornent l'argile qui sort de leur tour. Il ne viendrait à personne l'idée de penser que ces pièces et ces morceaux forment l'essentiel du vase; ils en masquent seulement l'argile et le galbe aux yeux inexpérimentés; et l'heureux effet qu'ils y peuvent produire vient seulement du mouvement premier qui créa le vase et qui a été capable de les entraîner. S'ils ne jurent pas les uns avec les autres, ce n'est pas parce qu'ils ont été patiemment assortis, mais parce que le vase avait assez de grandeur et d'unité pour les supporter tous.

§

Il n'est pas jusqu'au style de Dickens qui ne révèle cette poussée intérieure, cette pulsation, cette réponse à l'immédiat. Dickens, il faut le dire d'abord, a un défaut, un seul, mais extrêmement grave : il manque de goût. Il ne répugne point aux calembours les plus plats, aux

effets les plus usés et les plus vulgaires quand l'inspiration lui fait défaut.

Je ne crois pas que ce manque de goût soit imputable à une insuffisance de l'éducation. Bunyan était moins cultivé que lui; et, si Bunyan est parfois d'une naïveté extrême et comme pénible dans l'invention, il n'a point ce manque de goût dans l'expression; sa langue est simple, sûre, rythmée.

On souhaiterait au moins que la langue de Dickens fût parfois neutre, qu'elle ne fût qu'une sorte de revêtement provisoire de la pensée. Mais comme tous les humoristes, il lui arrive de ne pouvoir dire les choses simplement, et ses complications sont parfois d'un balourd.

Pour être vraiment un écrivain, il faut qu'il soit comme soulevé hors de lui-même. Il a parfois une virtuosité de jongleur à la poigne solide. Il lance quelques mots, comme pour se faire la main; puis, se sentant en forme, il reprend l'image ou le mouvement, et lance une nouvelle volée de mots, un peu plus haut, un peu plus loin; puis une troisième fois s'il s'en sent encore la force; et une quatrième fois au besoin, plus haut, plus loin encore; au passage il a escamoté une, puis deux parenthèses, et s'est appuyé de temps à autre sur un tiret; et quand il se sent étourdi, quand il a peur de rater son coup, il s'arrête sans souci d'élégance, ni de chute adroite, avec la satisfaction de sa vigueur et le simple désir de reposer sa phrase de la façon la plus solide, qui est nécessairement la plus banale et la plus éprouvée.

Mais quand il s'amuse, il est inimitable; son style n'est ni laborieux, ni appliqué, il est rebondissant et plein de vie, ou mieux, de vitalité; alors les mots abstraits, qu'il n'emploie pas toujours avec le sens précis de leur valeur, deviennent des approximations amusantes, et un aveu, plein de bonhomie, de l'impuissance humaine à exprimer rien de grand. Un athlète n'a pas le droit de rater un tour; mais un clown peut manquer sa pirouette, pourvu qu'il soit prêt aussitôt à en accomplir une nouvelle, sans mauvaise humeur ni dépit.

L'émotion d'ailleurs peut donner au style de Dickens

des qualités d'un tout autre genre. Quand il exprime, comme souvent, le pathétique familier, il n'emploie que les mots de tous les jours et il leur rend alors une fraîcheur, une grandeur qu'on ne leur connaissait point. Quand David Copperfield revient chez lui pour apprendre que sa mère est mariée et qu'il est présenté à son beau-père, il dit simplement : « Je ne pouvais pas le regarder, lui; je ne pouvais pas la regarder, elle. Je savais très bien qu'il nous regardait tous les deux. » Il est impossible de montrer de façon plus simple et, par conséquent, plus riche que sa mère et son beau-père resteront à jamais séparés dans le cœur de David; et le contraste avec la troisième phrase indique à son tour que le beau-père, au contraire, les surveillera jalousement « tous les deux », le fils et la mère.

§

On ne saurait quitter la personnalité de Dickens sans essayer de définir son humour. L'humour est, certes, une façon de regarder les choses et la vie, d'être sensible à certains de ses aspects amusants, de choisir certains éléments de préférence à d'autres. Il a pour fondement le sens comique, mais il en est une nuance particulière. Le comique peut résider dans les faits eux-mêmes, et apparaître dans un récit objectif sans que l'auteur même en ait conscience. L'humour inconscient n'existe point; quand un homme dit des choses drôles sans s'apercevoir qu'elles sont drôles, on dit de lui : *He has no sense of humour*.

L'humour est une façon consciente d'exprimer certains faits comiques, mais une façon qui, dans son essence, peut être involontaire, parce qu'elle est intimement liée au tempérament profond de l'homme. L'humour d'un homme, c'est un des aspects de ce que les anciens physiologistes appelaient son humeur. Non point seulement par leur étymologie, mais par leur valeur vraie, humour et humeur sont des mots voisins.

L'humour est la façon comique dont un tempérament réagit en présence de la réalité. Il est étroitement lié au

sens du concret, au monde des faits immédiats. Il est ainsi très proche du comique proprement dit, tout en représentant une élaboration intellectuelle plus poussée. Si l'on veut, il est à mi-chemin entre la farce, qui ne se soucie que du choc des faits, dont le domaine propre est le théâtre, — et l'esprit, qui représente une élaboration plus avancée encore, qui est une sorte de jeu où l'esprit humain, l'intelligence opposée à la matière, a la plus grande part. L'humour est si lié au monde concret qu'il est interdit à tous ceux qui prétendent transcender le réel, ou s'opposer à lui, ou simplement s'en écarter; il est interdit aux mystiques, aux poètes et même aux esthètes. L'humour refuse d'entrer, de plain-pied et sans réserve, dans le domaine de l'idéal.

Ce réalisme est le trait essentiel de l'humour, le seul peut-être qui soit commun à tous les humoristes. Il semble vain de se demander si l'humour est encore, essentiellement, à base de méchanceté ou de bienveillance. La vérité est que l'humeur d'un homme déteint naturellement sur son humour; or, il est des gens d'humeur chagrine et des gens d'humeur accommodante. Il ne faut pas prétendre, comme Bergson, que l'humoriste est « quelque chose comme un anatomiste qui ferait de la dissection pour nous en dégoûter », car on risquerait de limiter l'humour au seul tempérament de Swift. Il ne faut pas non plus prétendre, comme le dictionnaire d'Oxford, que la sympathie est le trait dominant de l'humour, car on risquerait d'exclure Swift.

La vérité, où s'accordent à la fois le bon sens et le scepticisme, est que la bienveillance ou la malveillance est un trait secondaire, qui permettra une première distinction entre les différents humoristes, qui permettra de les classer en deux grands groupes. Il conviendra seulement d'ajouter que le groupe des humoristes bienveillants est le plus nombreux dans la littérature anglaise.

Il est bien évident que Dickens appartient à la catégorie des humoristes bienveillants. Son rire est sans amertume, mais non pas sans tendresse. Et déjà, on l'a isolé d'un certain nombre des autres humoristes anglais. Car,

à côté de l'humoriste amer à la Swift, il y a l'humoriste au rire vigoureux, comme Fielding, qui aime la nature humaine, certes, mais sans vaine sensiblerie et sans attendrissement puéril, l'humoriste qui s'oppose au sentimentalisme naïf d'un Richardson. Or, Dickens n'est point non plus de ceux-là. Et quand on aura dit que c'est un humoriste bienveillant et sentimental, il ne restera plus guère que Goldsmith que l'on puisse lui comparer, parmi les grands auteurs de la littérature anglaise.

Tous deux ont la même ingénuité; tous deux sont capables de rire ou de s'attendrir des moindres incidents de la vie quotidienne. Tous deux voient, certes, chez leurs personnages, les côtés faibles, mais jamais les côtés haïssables; les défauts de leurs personnages semblent au contraire les rendre plus aimables, mettre en valeur leurs qualités sans les élever au-dessus du niveau des mortels. Dickens surtout n'a jamais pu imaginer le mal; ses coquins sont toujours d'une étonnante invraisemblance, sans la moindre rouerie profonde. Le mot pervers n'a jamais eu de sens pour lui.

Pourtant, la différence entre les deux hommes est nette et on la trouvera peut-être dans l'équilibre relatif du comique et du sentimental. Goldsmith est larmoyant sans mesure et, dans ce sens, il put confiner au ridicule; mais il a, dans le rire, un goût, une finesse, une délicatesse dont nul n'a approché. Il se sauve du gros rire par une fantaisie, une poésie légère que Dickens n'a point connue. Mais celui-ci, en revanche, est infiniment plus sûr et plus émouvant dans le pathétique vrai. Chez l'un et chez l'autre, l'équilibre entre le comique et le sentimental n'était pas établi dans le même sens.

Mais quand on a examiné le réalisme, la bienveillance et la sentimentalité, on n'a point épuisé tous les caractères de l'humour. Il reste encore l'absurdité et la bizarrerie. C'est certainement un des points où l'humour s'écarte le plus du réalisme sec, du réalisme objectif, qui ne s'étonne de rien et s'efforce de ne pas réagir. Si l'on ajoute que c'est un trait commun à tous les

humoristes, il est probable que l'on pourrait chercher une définition de l'humour en alliant ces deux traits essentiels : le réalisme et l'absurdité.

L'un des procédés les plus constants de l'humour de Dickens, c'est précisément de marquer une rupture, une opposition entre l'intérieur et l'extérieur d'un personnage, entre l'intention et l'acte, entre l'apparence et le sentiment vrai. Tous les actes manqués relèvent du domaine de l'humour et ils sont extrêmement nombreux chez Dickens, et en particulier dans le livre qui définit le mieux son humour : *les Aventures de Pickwick*. Tous les Pickwickiens sont pleins d'intentions nobles qui tournent au ridicule : ils se croient sages et élégants, quand ils sont naïfs et maladroits. Et vice-versa, quand ils éprouvent un assez vilain sentiment comme la lâcheté, Dickens a soin de le faire passer pour quelque sage prudence ou quelque noble générosité envers l'adversaire. Presque tous les personnages comiques de Dickens sont d'ailleurs des excentriques, des gens aux idées bizarres et qui ont tous, plus ou moins, le timbre un peu fêlé.

§

Cette rupture essentielle à l'humour, cet élément d'absurdité, il vient souvent du conflit entre le réel et l'idéal. Certes, nul n'est humoriste qui envisage l'idéal en temps que tel; mais nul non plus n'est humoriste, qui envisage uniquement le réel. L'humour est un passage brusque de l'un à l'autre. Mais le passage peut se faire, soit au profit de l'un, soit au profit de l'autre.

C'est peut-être la grande différence entre Dickens et son rival Thackeray. Celui-ci est cynique; il dévoile les maux de l'âme humaine avec une lucidité dont, certes, Dickens n'a jamais approché, mais aussi avec une complaisance, voire une admiration qui finissent par donner le malaise. Thackeray est du côté de l'idéal, mais par volonté, par devoir, par sens moral. Il a trouvé l'idéal en lui-même et non dans sa connaissance du monde et son expérience des hommes. Dickens, lui, a trouvé l'idéal partout et ne s'est jamais opposé à ses sem-

blables, ni placé au-dessus d'eux. Il n'a su voir, dans le cœur humain, que la bonté.

Là réside le caractère essentiel de son humour et de son tempérament. L'humour et le comique, chez lui, rendent acceptable un idéalisme qui pourrait, exprimé sans précaution, paraître invraisemblable. On se souvient, par exemple, que, la glace se rompant sous le poids respectable de M. Pickwick, l'un de ses disciples s'écrie dans son affolement : « Maintenez-vous à la surface, je vous en supplie, — pour l'amour de moi. » On rit d'abord, à cause de l'absurdité du sentiment exprimé : M. Pickwick se maintiendra à la surface pour l'amour de lui-même.

Mais justement l'originalité de Dickens consiste à nier pour l'instant l'aspect le plus acceptable de l'égoïsme humain : l'instinct de la conservation. Il s'élève sans effort, — on hésite à employer un mot grandiloquent, mais il le faut précisément pour montrer à la fois ce que Dickens sent et ce qu'il a la pudeur de ne pas exprimer, — Dickens s'élève sans effort à la fraternité humaine.

Quand le Pickwickien supplie M. Pickwick de sauver sa vie pour lui faire plaisir à lui, son disciple, il ne dit pas seulement une chose comique, il exprime un sentiment noble et surtout il dit la vérité simple et nue de son âme; car il aime M. Pickwick profondément, il éprouverait un immense chagrin de sa mort. Et il sait bien aussi que M. Pickwick l'aime et que, à supposer que celui-ci fût las de la vie en ce qui le concerne, il serait encore capable de vivre pour l'amour de ses disciples, pour les aimer et être aimé d'eux.

Certes, en exprimant ce que Dickens a si bien caché, on fausse le sentiment, on lui donne je ne sais quelle emphase et quelle prétention qu'il est loin d'avoir chez Dickens. Mais l'impuissance du critique à exprimer, en la circonstance, le même sentiment sans le forcer et le déformer, illustre précisément le génie de Dickens.

La sympathie, c'est bien ce qui distingue Dickens. Non point seulement la sympathie morale pour la nature

humaine, non point seulement sa croyance dans le cœur de l'homme, mais aussi sa sympathie artistique pour ses personnages, qui est certes le trait distinctif des grands créateurs.

Dans cette sympathie artistique, Dickens n'a guère été dépassé que par un autre humoriste anglais : Chaucer. Celui-là est peut-être, de tous les humoristes, le plus équilibré, celui dont la sympathie artistique est si large qu'il peint avec le même amour, sans la moindre complaisance pour l'un ou pour l'autre, à la fois le bien et le mal. Il est bien certain qu'il n'éprouve aucun amour pour ce bénédictin qui passe sa vie dans le siècle, qui n'est rien qu'un grand chasseur et qui avoue tranquillement (mais non pas cyniquement, la différence est essentielle) qu'après tout un moine n'est pas fait pour vivre dans un cloître et que ce sont là de vieilles règles démodées. Dickens n'aurait pas pu dépeindre un tel personnage sans irritation, sans indignation; et, son indignation l'aurait aveuglé, il aurait vu dans ce moine un pur hypocrite et il n'en aurait fait, pour nous, qu'une marionnette. Car son humour ne peut saisir le contraste entre l'idéal et le réel qu'à condition de se ranger du côté de l'idéal.

Les limites de l'humour de Dickens, elles se trouvent donc uniquement du côté du mal, que les hommes prennent trop souvent pour le réel. Dickens est infiniment moins souple que Chaucer, infiniment moins capable de tout observer et de tout peindre. Le scepticisme de Chaucer n'est sauvé de la sécheresse que par une bonhomie, une absence de prétention, une sûreté dans le choix et le sens profond du détail. Mais Chaucer est parfois si détaché, si objectif même qu'on ne sait pas toujours quand on doit sourire et que l'on se demande si l'auteur rapporte un fait par simple scrupule d'observation, par simple souci documentaire, ou bel et bien pour nous faire sourire. On ne connaît jamais cette hésitation avec Dickens.

Si bien qu'en fin de compte, ce qui caractérise Dickens, plus que la sympathie, c'est la générosité. Il y a, chez

Chaucer, non seulement une vaste sympathie, mais aussi une prudence de bourgeois décidé à faire sa vie parmi les gens de cour, ou dans tout autre milieu. Artistiquement, il s'est prêté plus que Dickens; humainement, on sent en lui une réserve, une méfiance qui l'abaissent un peu. Dickens s'est toujours donné généreusement, dans ses indignations qui l'aveuglent comme dans ses sympathies qui lui font acquérir sa lucidité d'artiste génial. Son idéalisme est à la fois moral et psychologique; il est sa réponse spontanée au réel.

Dickens n'est capable de comprendre qu'à condition d'aimer et le sourire ne l'empêche pas d'aimer. Quand il réunit ces deux éléments de son génie, alors il est sans pareil; alors ,il est capable à la fois de voir son personnage comme les autres le voient, c'est-à-dire ridicule, mais aussi comme lui-même se voit, c'est-à-dire sublime. La plus durable de ses créations reste M. Pickwick.

Car, malgré son ingénuité, ou plutôt à cause d'elle, le personnage est profond et ne révèle pas son secret au premier venu. Les observateurs naïfs et superficiels, comme les Pickwickiens, ne voient en lui que noblesse et dignité. Les observateurs moyens sentent, un peu plus profondément en lui, le ridicule de ses attitudes nobles et dignes. Mais c'est eux qui ont tort; à l'observateur lucide, M. Pickwick apparaît comme vraiment noble et digne. Dickens l'a vu non seulement tel qu'il se voit lui-même, mais encore tel qu'il est vraiment. Les sceptiques, les gens à jugement froid croient voir profondément et ne voient rien. En fin de compte, l'intelligence avisée voit avec les mêmes yeux que le cœur naïf. Le réel ne s'oppose pas à l'idéal; il ne provoque pas l'arrêt de la sensibilité; il l'exalte, au contraire, il lui donne un élan généreux. Et c'est là le mérite de Dickens, la résonance unique de son génie.

LÉON LEMONNIER.

HOROSCOPE

OU UNE INCROYABLE HISTOIRE

—

Il était Shanbhog (1). Quand il avait dûment frappé à la porte des vingt-trois maisons du village, saisi les paysans filant par la cour de derrière, guetté leur sortie aux premières lueurs du jour, quand il les avait menacés d'amendes, fatigués d'obséquiosités, encensés comme des dieux ou traités de parias en crachant de dégoût — ils lui payaient leurs impôts, d'abord un tiers, puis la moitié et enfin le reste, avec, en plus, une pièce de deux annas (2), pour sa peine. Ceux qui étaient pauvres, et qui le savaient pauvre lui-même, — « Shanbhog Venkanna n'a pas de quoi s'acheter une paire de dhottis convenables », disaient-ils, — ceux-là venaient à sa porte, au matin des jours menaçants, et, sûrs qu'il était à la rivière pour ses ablutions matinales, ils frappaient pour parler à sa mère :

— Rangamma, notre Mère ! O ! Rangamma ! C'est Sidda qui est à la porte.

— Hein? Qu'est-ce que tu veux? Je suis en train de faire ma méditation.

La voix était sèche et bourrue.

— Rien, Mère... Seulement... seulement vous offrir... un pauvre homme veut vous offrir des légumes.

— Alors, attends, mon garçon, je viens.

Bruit de pas dans la maison, vacarme de marmites renversées et de paniers grinçant dans leur chute. Des légumes ! Dieu soit loué ! Des légumes...

(1) Percepteur héréditaire du village hindou.
(2) Environ un franc. La roupie (6 fr. 75) vaut 12 annas.

— Et des fleurs?... des fleurs avec?

— Oui, Mère. Seulement une poignée de malligué en boutons... Ma fille ne savait pas que je viendrais, elle a cueilli presque tout hier au soir... Hier, c'était la Danse de la Communauté, Mère... Mais j'ai trouvé encore une bonne poignée de boutons. Ils s'ouvriront avant ce soir.

— Imbécile de veuve! Elle ne pouvait pas penser qu'il nous faut des fleurs? Il nous en faut pour les fêtes.

— Pardon, Mère...

La porte soudain gémit sur ses gonds, et Rangamma apparaît, son sari (3) ocre de veuve, tout propre et raide comme du papier, son front bas tout couvert des trois larges raies de cendres. Son crâne (4) mal rasé se voit sous la frange du sari.

— Mère, les aubergines sont bien mûres. Il ne faudra pas tarder à les manger. La citrouille a été un peu touchée par les vers... Mais il y a des goyaves rouges comme la lune. Et bonnes, bonnes comme l'eau du Paradis, Mère. Et les fleurs...

— Pas de bananes?

— Pas encore mûres, Mère. Mais si... s'il faut... je demanderai à Bhima, mon voisin. Il en a de presque mûres.

— Après-demain, Sidda, c'est la fête de Rama. Il nous faut des bananes.

— Bien, Mère. J'en apporterai.

Sidda se tient à la porte, agité, indécis. Va-t-il parler tout de suite, ou bien...

— Mère, quand il viendra, le savant maître, dites-lui donc que Sidda... ce paria de Sidda, qui a dix enfants et une femme pas commode... a apporté des fruits et des fleurs... et que, pour l'impôt de ce mois...

— Je ne suis pas le Shanbhog, idiot!

— Mais votre fils, Mère...

— Apporte toujours des bananes mûres pour après-demain, et puis...

(3) Vêtement féminin, longue pièce d'étoffe drapée.
(4) Dans l'Inde, les veuves se rasent la tête.

— Votre esclave, Mère!... Votre videur de latrines et votre esclave, Mère.

La porte claque et Rangamma disparaît. Dix minutes après, c'est Soubba du Champ-Creux qui vient. Il apporte des mangues à pickles. Des mangues juteuses! Il a passé toute la nuit à les cueillir. Rangamma prend les fruits et promet à Soubba de parler pour lui.

— Mais, la prochaine fois, des noix de coco, hein?

— Oui, Mère.

Quand le soleil atteint le dernier recoin de la cour, Shanbhog Venkanna remonte la rue de la Rivière, son pot d'eau sacrée dans une main, ses habits frais lavés dans l'autre. Il psalmodie ses prières du matin. Voici Rangappa le prêtre.

— Les pluies ne viennent pas vite... hé!

— Ah! malheur! Si les Cieux pouvaient rompre leurs murs et inonder un peu la terre!

— Et ces impôts, Venkanna? Ça rentre?

— Pas fort. Sans pluie, — on paie le centième de ce qu'on doit.

— Pas bon pour le gouvernement.

— Pas bon pour nous.

Venkanna continue son chemin. « Ah! malheur, malheur, pense-t-il, malheur! » Près de la rue des Potiers, il aperçoit Chowdayya, de la Maison-Carrée, qui se faufile par la rue du Temple, pour ne pas le rencontrer. « Je l'ai guetté pendant trois heures, grommelle Shanbhog Venkanna, crachant d'exaspération, pendant trois heures! Et le voilà, maintenant que je suis en habits de prières! Sans ça, que je l'aurais donc bien attrapé et mis en pièces... Les canailles! Pas moyen de les faire payer! Parbleu! Ils dépensent tous leurs *pies* en eau-de-vie et en femmes... Canailles! Canailles!

Le bruit d'un char à bœufs le tire de sa colère. C'est le chariot du Sowcar (5). Le Sowcar est là. Il y est! Venkanna rajuste son angavastra (6). Le chariot s'arrête. Venkanna court au Sowcar.

(5) Le plus riche des gens du village, et généralement usurier.
(6) Sorte d'écharpe.

— Salut, monsieur le Sowcar!

— Salut, monsieur le Shanbhog... J'attendais de l'argent de Kanthénapalli aujourd'hui. Il n'est pas arrivé. Mais...

— Cela ne fait rien, monsieur le Sowcar. Cela ne fait rien...

— J'ai dit à Linga de vous mesurer un khanda de riz. Vous le prendrez quand vous voudrez.

— Oh! Monsieur le Sowcar... Votre bonté...

— Je suis un peu pressé, monsieur le Shanbhog...

— Oui, oui. Bonne chance, monsieur le Sowcar.

Un khanda de riz! Il y en a pour tout un mois! Quelle bénédiction! Si les Dieux pouvaient être toujours aussi généreux! En rentrant, il voit les fruits et les légumes... Shanbhog Venkanna est content. Son cœur bouillonne de gratitude. Il s'accroupit devant les sacrées images. Mais il ne peut dire ses prières; à tout instant il voudrait s'arrêter et dire : « Mère, mère, n'est-ce pas que les dieux commencent à nous être favorables?... » Car enfin, l'horoscope... Il imagine l'assemblée des dieux : « Qui est le Harischandra d'aujourd'hui, l'homme le plus vertueux sur la face de la terre? — C'est Shanbhog Venkanna! — qu'il soit béni! » C'est Indra lui-même qui parle. Et les devas de s'envoler aux quatre coins de l'Univers pour chanter les vertus de Venkanna et lui apporter les richesses du ciel et de la terre. « O merveille! » se dit Venkanna, ô merveille! » Et quand il fait la prosternation finale, il est si plein de reconnaissance qu'il ne peut se relever.

A midi, avant le déjeuner, Soundarappa, l'épicier, qui doit 173 roupies, 4 annas et 2 pies, vient dire qu'il ne peut payer cette fois, mais supplie qu'il lui soit permis d'offrir au shanbhog deux roupies « en marque d'honneur ».

Les Dieux sont favorables.

Il y avait pourtant un démon inlassable, — la fin du mois. Le 27, « encore trois jours », se disait Shanbhog Venkanna pour se réconforter, « mais demain est jour de marché, personne ne sera à la maison. Après-demain,

que les pluies arrivent, — alors, rien à faire! Ce fainéant de Patel (7) n'est jamais chez lui. Toujours à jouer aux cartes dans une maison ou dans une autre. Il avait sept avis signés de l'Officier du taluk (8), et il n'en a pas encore distribué un seul. Toujours la faute du Patel!... Voyons, combien ai-je en caisse? »

Assis en face de sa petite caisse, il prenait sa liasse et commençait des comptes :

— Dû : 770 roupies, 3 pies. Versé, le mois dernier à la trésorerie du taluk, 170 roupies seulement. Que le diable emporte Mère et cette fête qu'elle veut célébrer! Il n'y a pas d'argent! Je lui dis qu'il n'y a pas d'argent. Elle n'écoute rien : « Prends dix roupies dans la caisse, mon fils, et tu les remplaceras sur tes honoraires. » [Comme s'il n'avait pas déjà pris le dernier pie de ses honoraires à venir! Sans quoi, auraient-ils joint les deux bouts?] « Mais non, Mère, je ne peux pas... » « Fils, si tu lésines quand il s'agit des dieux... » « Au diable!... »

Il était furieux. Mais le lendemain il trouvait une nouvelle paire de dhottis et quatre convives. Il fallait bien inviter les Brahmanes! Il fallait bien honorer les dieux! Dix roupies manquaient à la caisse. Venkanna essayait de n'y pas penser... Il n'avait qu'à faire rentrer une plus grosse somme ce mois-ci, et il toucherait plus d'honoraires. Le Patel l'y aiderait.

Le 27. Il nota ce jour-là : 6 roupies, 7 annas, 2 pies. Sidda, pincé allant chez sa maîtresse, avait dû lui donner l'argent. Il l'avait sur lui. C'était toujours ça.

Le 28. Marché. Le Patel saoûl. Bhima, du Champ-du-Canal, qui devait 70 roupies, plus 23 pour le champ de sa sœur, a payé un quart de la somme, avec une roupie en « offrande respectueuse ». A promis 10 roupies s'il obtient sans taxe le droit au Canal. Cinq roupies de plus si son voisin n'a pas d'eau du tout... Ça peut se faire. Le soir, en tout, 45 roupies, 6 annas, 11 pies. A la maison, noix de coco et mangues, et le khanda de riz du Sowcar. Pas de danger d'avoir à mendier.

(7) Chef héréditaire de la police du village.
(8) Chef-lieu d'arrondissement.

Le 29. Pluies. Prévu. Toits comme des passoires. De l'eau partout. Pas un paysan à la maison. La fille de Dasanna, le Potier, venue payer ses deux roupies.

Le lendemain — aller chez le Shekdar (9). Réveil à 2 heures du matin. Cauchemars affreux. Mère qui ronfle. Réveille-toi donc, bon Dieu!... Toujours cause de tout!... Bruits de lézards sur le mur, de chats, de chouettes. A l'aube, roulements de chariots. Pas de bain. Pas de rivière. Jour de Chekdar... Enfilé ses habits.

— Tu rentreras au coucher du soleil, fils?

— Si je ne me suis pas fichu à la rivière.

— Fils! ne dis pas de choses pareilles, fils! Pour faire venir le malheur...

— Avec une mère comme j'en ai une, vaudrait autant crever! Me voilà frais, moi! Chaque fois, il faut que je gémisse et m'aplatisse devant le Shekdar. Tu sais pourtant bien qu'il m'a menacé de me faire révoquer. Mais tu n'écoutes rien! Pas moyen de te faire rien entendre! L'argent, l'argent ! Tu ne soupires qu'après l'argent, comme un chien après...

— Mais c'est pour toi, fils...

— Pour moi! La rivière aussi est pour moi.

— Oh! fils!

— Et puis, assez, hein! veuve de malheur!

Commencer ainsi une journée!

Chankour est à six milles. C'est là que réside le Shekdar. Pas un mauvais homme. Quand la rentrée a bien marché, il vous invite à dîner ou vous offre le café. Un peu tâtillon. Dix enfants à marier et à pourvoir. Somme toute, pas bien payé, lui non plus... Si seulement, il pouvait donner une bonne offrande, une petite marque d'honneur! Il est généreux, parfois!

— Salut, Shanbhog de Chandréhalli...

— Votre esclave, Monsieur!

Tous les shanbhogs saluent. Il y en a au moins dix.

— Cela a bien rentré?

— Pas trop mal.

(9) Fonctionnaire des finances ayant sous son contrôle une vingtaine de percepteurs.

— Mais encore!... Parlez plus net!

— Pas loin du chiffre.

— Allez-vous dire les chiffres, ou je vous écorche!... Les chiffres!

Ses yeux s'empourprent. Il bat la table de sa règle et soudain se lève. Il fait peur.

— 178 roupies et...

— Sur combien?

— Sur 250...

— Allez au diable, tas d'abrutis! Ce singe-là m'apporte 110 au lieu de 300 et quelques, et en voilà un autre... Je ferais mieux de donner ma démission, moi, ou de vous faire tous révoquer.

— Mais..., mais... votre esclave...

— C'est les pluies.

— Au diable les pluies! Qu'elles vous emportent, les pluies!

Cela dure ainsi une demi-heure. Quatre d'entre eux s'en vont. Ils ne sont plus que deux, Venkanna et le vieux Shanbhog sourd de Souryapoura. Le vieillard fait son compte.

— Y a du nouveau, glisse Venkanna.

— Quoi?

Le Shekdar se garde d'abaisser sa dignité.

— Une remise de 20 roupies sur une taxe-au-canal, — et on touche 15 roupies tout de suite...

— Où ça?

Un léger sourire sur le visage du Shekdar. Ce Venkanna, un bon garçon, tout de même!

— Au Champ-Creux. Et puis, il se dispute tout le temps avec ses voisins. Alors, ça peut donner...

— Bon, bon!

— Hum?

— Les comptes, les comptes, vite...

Venkanna s'accroupit près du Shanbhog sourd, et achève son compte.

De la trésorerie du taluk, plus de menaces : le Shekdar a parlé pour lui.

★

Shanbhog Venkanna avait vingt-trois ans. Il avait perdu son père à cinq ans; et un oncle de Kanthour, un homme vulgaire, sournois, goulu, aussi peu digne que possible d'être brahmane, avait pris chez lui l'enfant et sa mère, et fait siens les droits paternels. Chandréhalli était un petit village. Vingt-trois maisons, on ne peut pas dire que ce soit un gros village. Mais les gens y étaient braves, courtois, et pas trop durs à payer. Depuis des générations, les ancêtres de Venkanna étaient Shanbhogs de Chandréhalli, et ils avaient rempli cette charge avec une honnêteté peu commune. Ils possédaient aussi quelques arpents de terre; mais, comme tous les membres de la famille s'étaient l'un après l'autre mis à vivre indépendants, la propriété était devenue de plus en plus petite, si bien que le père de Venkanna n'avait de terre, quand il devint shanbhog, guère plus grand qu'un pagne. Mais comme il était complaisant et pas méchant, les gens du village, aussi longtemps qu'il avait vécu, l'avaient toujours aidé à avoir ses deux repas par jour.

Quand l'oncle de Venkanna prit la propriété en même temps que les droits de shanbhog, — ce devait être provisoirement, — il fit une chose dont on se souvient encore à Chandréhalli; il chauffa les mains des employés du Bureau du District et fit transférer à son nom la propriété. Personne ne fit opposition. Personne même ne s'en aperçut. Ce fut seulement quand Venkanna, devenu un grand garçon de dix-huit ans, eut accompli dûment toutes les cérémonies de pots-de-vin pour rentrer en possession de ses droits de shanbhog, — donnant à chacun selon son turban — qu'il découvrit que son champ n'était plus à son nom. Il fit recherches sur recherches, et pleura, et gémit, et s'en fut consulter un avoué.

— C'est trois cents roupies, dit l'avoué qui avait écouté d'une oreille.

— Trois cents roupies, monsieur! Mais je ne les ai pas! Et la terre n'en vaut pas le quart!

— En ce cas, regrets! Et je n'ai pas de temps à perdre. Trois cents roupies, ou au revoir!

Venkanna s'effondra, secoué de sanglots — et finit par sortir en trouvant que le monde entier était un gouffre noir. Ce soir-là, il rentra à la maison en sanglotant encore. Et trois jours après, lui et sa mère s'en allaient à leur maison de Chandréhalli, qui maintenant tombait en ruine, pour recommencer leur vie.

D'abord les villageois le trouvèrent peu sympathique. « Il a l'air d'un canard », dit l'un, quand il le vit déambuler, déjà bedonnant, jambes écartées, d'une drôle de démarche incertaine. Mais Devarayya, qui avait de l'imagination, trouva qu'il ressemblait à un rat d'égout, et tout le monde l'approuva. « Tiens, voilà le rat d'égout! » s'exclaffaient-ils en le voyant. « Le riz de Chandréhalli lui réussit : il engraisse! » ajoutait un autre parmi des éclats de rire à rendre sourd. Mais Venkanna n'y voyait pas malice et restait imperturbable, plein de sa dignité, et amplement conscient de son importance au village. « Si l'Etat de Mysore a un Maharaja, disait-il, moi, Venkanna, je suis le maharaja de Chandréhalli. J'ai mon général en chef, le Patel. J'ai mes quatre ministres, les serviteurs communaux. Et quand je dis : *On fera ceci,* qui donc, je voudrais bien le savoir, messieurs, peut dire le contraire... »

— Il ne te manque plus qu'une Reine, couronnée d'un panier, se gaussait Devarayya.

— Ça viendra, affirmait Venkanna, riant lui-même avac tant de satisfaction que le coin de ses lèvres touchait ses oreilles.

Et il recommençait pour la centième fois :

— Si seulement j'étais né une demi-heure plus tôt, j'aurais une femme, une reine si vous voulez, à l'heure qu'il est. C'est que, messieurs...

— On sait, on sait, s'exclamait Devarayya, tout en s'avançant et tendant l'oreille, pour ne pas perdre un mot de l'histoire; car, une bonne histoire, on peut l'entendre cent fois!

— Je vous le dis, messieurs. Une demi-heure plus tôt,

et je serais déjà marié. C'est que voilà, je suis né sous une terrible étoile.

— Parbleu ! Les rats d'égout, ça ne peut pas naître à toute heure du jour.

— Allons, taisez-vous donc ! C'est que voilà, selon mon horoscope, je ne peux épouser que la plus jeune fille d'une famille. Sinon, tous les frères et sœurs qui viennent après mourraient...

— Tu parles d'une catastrophe.

— Mais pas moins, à cause de ça, avec mon horoscope, il se peut que je trouve la meilleure fiancée qu'on ait jamais vue au village...

— Dodue, et ronde comme toi.

— Hé ! Trève de plaisanteries !...

Et il continuait d'expliquer comment le shekdar de Nanjangoud lui avait offert sa nièce avec mille roupies de dot. Et il avait dû la refuser : elle avait deux petits frères. Et puis l'inspecteur de police Dasappa, — oui, celui qui promettait deux arpents de terre irriguée, une maison et une ceinture d'or d'un demi-ser (10). Mais il y avait un frère et deux sœurs plus jeunes... Quelle malchance ! Mais ça viendrait. L'horoscope annonçait beaucoup de chance.

Et Shanbhog Venkanna attendait, jour après jour, espérant que soudain un vieil homme riche apparaîtrait qui lui offrirait une petite femme avec beaucoup, beaucoup d'argent. Les soirs, quand il se mettait à dire ses prières, il frissonnait dans tous ses os d'entendre un chariot rouler sur les grosses pierres de la rue. Ce devait être l'homme ! Un homme âgé, en turban de filigrane, en veste de velours... Il allait s'arrêter, descendre à sa porte, tomber à ses pieds et le prier d'épouser sa fille. Ah ! bonheur ! Mais le char continuait de cahoter et le bruit se perdait... Non, ce n'était pas l'homme. Rangamma, la mère, demandait dans ses prières, nuit et jour, la bonne belle-fille, la riche belle-fille. Fêtes... enfants... considération. Atteints, tous les buts de la vie !

(10) A peu près un kilo.

★

Il faisait un orage comme on n'en avait jamais vu. Le Cauvery était débordé, et pour rien au monde le passeur n'aurait fait marcher le bac. Les champs étaient des lacs, les rues des rivières, et plus d'un arbre avait été arraché et projeté par la poigne puissante de la tempête. Shanbhog Venkanna passa tout le jour à jouer aux échecs avec Souryappa de la maison d'en face. Comme il se faisait tard, Souryappa rentra chez lui. Venkanna remplaça son dhotti de la journée par le vêtement de soie sacré, et commença de dire les prières du soir. En trois endroits, le toit dégouttait et on avait mis des marmites pour recueillir l'eau. Ploum! ploum! ploum! bourdonnaient les gouttes. La pluie faisait rage sur les tuiles. Les cocotiers craquaient. Et, dans la grange, les rats agiles criaient. Soudain on frappa à la porte. Un paysan, sans doute. « Attendez! on vient. » Rangamma se dirigea sans hâte vers la porte et l'ouvrit. Un homme entre deux âges, en courte veste moderne, en turban de filigrane, apparut, une valise de citadin à la main. Rangamma lâcha la porte et se sauva bien vite à la cuisine. Quelqu'un de très respectable!

— C'est bien, n'est-ce pas, la maison du Shanbhog Venkanna?

— Oui. Donnez-vous la peine d'entrer.

Le visiteur entra, posa sa valise près du mur et s'assit sur la natte que Venkanna venait de dérouler sur le sol.

— Terrible pluie! dit-il s'essuyant le front avec le pan de son dhotti. On m'a dit que la rivière était débordée. Alors j'ai pris un jhatka (11) et j'ai passé le Cauvery au pont de Srirangapathana. Mon cocher est allé mettre le cheval à l'abri.

Venkanna s'assit près du visiteur, le contemplant avec déférence, avec exaltation, avec crainte. Qui était ce monsieur de la ville?... Un jhatka. Venir en jhatka de Mysore à Chandréhalli!... Riche sûrement! Il n'y a que

(11) Voiture de louage.

des gens de la ville pour faire ça. Mais pourquoi venait-il? Peut-être...

— C'est Anekéré Bhatta de Mysore qui m'a donné votre adresse. Je suis le second fils d'Holalkéré Soubbarayya et le frère de l'ingénieur Venkateshiah. Nous sommes un peu parents... de loin, d'ailleurs.

— Ah, oui, oui!... bredouilla Venkanna, haletant.

S'il connaissait l'ingénieur Venkateshiah ? Je crois bien! C'était l'ingénieur du Canal de Chandréhalli... Pas celui de maintenant..., celui d'il y a quelques années...

— Oui, oui, oui. Certainement!... Très honoré.

— Très honoré aussi. Je suis...

— Oui, oui, oui!

— A Kankanhalli. J'ai épousé la troisième fille du sous-amaldar Sankarappa. J'ai quatre fils et quatre filles. Deux de mes filles sont déjà mariées. La troisième va l'être. Nous attendons d'avoir un bon parti pour mon fils aîné qui a dix-huit ans. Il est dans la classe d'entrance, cette année. Quand tout sera arrangé, on fera les deux mariages ensemble...

— Peut-être que la dernière sera prête aussi à ce moment-là, suggéra Venkanna avec un petit rire chevrotant. La dernière, peut-être?

— Non, non. Elle est toute petite encore. Elle n'a que six ans. Mais... J'ai beaucoup entendu parler de vous. Anekéré Bhatta m'a donné aussi votre horoscope. La plus jeune fille de mon frère est à marier.

— Ah, oui, oui!... interrompit Venkanna, incapable de se contenir. Ses lèvres tremblaient. Il se sentait inondé de chaleur.

— Elle ne peut épouser, continua le visiteur, qu'un fils unique, et un garçon dont le père soit mort. Il y a près de six ans que nous avons commencé de lui chercher un mari, et, chaque fois, une chose ou l'autre n'a pas marché et aucun des garçons que nous avions en vue n'a pu lui convenir. Enfin, sans doute c'était pour le mieux... Votre horoscope et celui de Lakshmi vont très bien ensemble : Vingt points sur trente-deux s'accordent, Bhatta disait... Mais nous avons le temps d'en reparler...

— Si le monsieur veut se laver les pieds et se déshabiller pour dîner..., le dîner est prêt, chuchota Rangamma de la porte de la cuisine.

— Je vais vous conduire à la salle de bain, dit Venkanna.

Le visiteur se leva, passa dans la salle de bain. Puis Venkanna courut à la cuisine. Rangamma pleurait de joie. Enfin son fils allait se marier.

— Fils, fils! supplia-t-elle, prosterne-toi devant les dieux et demande leur protection.

Venkanna dépêcha une rapide prosternation. Rangamma alluma les deux lampes sacrées, à cinq mèches. « O Chennakesava! je t'offre un dhotti de Melkoté si le mariage réussit! Seigneur, protecteur de Lakshmi et son bien-aimé, salutations à toi!... »



Au dîner, tout se décida. Venkanna quitterait pour de bon Chandréhalli, et irait habiter Bangalore avec son beau-père. On le ferait étudier, — le beau-père paierait ce qu'il faudrait, — puis après, peut-être... une école technique... de quoi devenir un jour un homme distingué. Rangamma le suivrait à Bangalore. Comme la fiancée était déjà grande, et sur le point de devenir femme, le mariage aurait lieu aussitôt que possible, dans la quinzaine. Il se ferait à Bangalore.

Rangamma et Venkanna n'en croyaient pas leurs oreilles. Il y avait donc encore des miracles! « Une demi-heure plus tôt, pensait Venkanna, et je n'aurais pas eu cette chance! » Après tout, pas si insignifiant que ça, hein, ce Venkanna! Le gendre de Venkateshiah l'ingénieur... Une situation, pour des fils d'avocat à bayer après!... Un coup de maître, Venkanna! Et maintenant, bonne chance!

Il ne dormit pas de la nuit. Il ne vit que palais et automobiles... Le mariage de la fille de l'ingénieur Venkateshiah... Le cortège avec musique européenne... Feux d'artifice... Une gloire!... Le toit continuait de dégoutter, ploum, ploum, ploum! Les gouttes s'évanouissaient dans

les marmites. La tempête faisait rage. Le visiteur, satisfait, ronflait.

Kenchamma, la femme du prêtre Nanjappa, qui avait des visions extraordinaires, en eut une belle cette nuit-là. Un clair ciel bleu. Une immense nacelle de fleurs. Dedans, le couple divin. Le Dieu et la Déesse allaient à la montagne Kailesa. En passant au-dessus de Chandréhalli, ils entendirent quelqu'un qui pleurait. La Déesse dit : « Arrêtons-nous » — « Non, non, continuons notre chemin, dit le Seigneur de Kailesa. Vous avez toujours compassion. » Mais la Déesse protesta et dit : « Si nous ne secourons les vertueux, la terre deviendra sombre, et les mères mangeront leurs propres enfants, et les pères engrosseront leurs filles... Il nous faut aider au règne de la vertu. Dans ce village il y a un homme qui souffre; secourons-le. » Le Dieu dit : « Qu'il en soit ainsi ! » Et ils descendirent sur la terre. Ils prirent — oui, là, justement, près de la place, à côté de la boutique à noix de coco de Chowdayya, — ils prirent la rue des Potiers, comme font les humains, et arrivèrent à la maison de Venkanna. Quand ils furent près de lui : « Fais un vœu », dit la déesse. — « Un bon beau-père et une femme vertueuse », dit-il. — « Qu'il en soit ainsi », dit le couple divin — et ils disparurent. Il y eut une pluie de fleurs, des tambours se mirent à battre. C'est pour cela, pardi ! qu'il a tant plu et tant tonné la nuit dernière.

Le fiancé et sa suite partirent pour Bangalore le treizième jour de la Lune-Claire. Le mariage était fixé au deuxième jour du dernier quartier. Souryappa de la Maison-d'en-face, le prêtre Nanjuppa et leurs familles accompagnaient Venkanna et sa mère. On disait que ce serait un mariage magnifique avec laddu et pheni (12) : « Et des corsages de Dharmavar », ajouta Kenchamma, celle qui avait eu la vision. La deuxième fille de Souryappa de la Maison-d'en-face conclut : « Laddu, pheni, corsages de Dharmavar, et peut-être même saris de Dharmavar. »

Les chars à bœufs s'ébranlèrent. D'abord, Mysore. Là, on prendrait le train pour Bangalore.

(12) Friandises parfumées des jours de fête.

Comme le train approchait de Bangalore, Venkanna prenait l'air renfrogné d'une image sainte. On avait déjà remarqué qu'il parlait de moins en moins et se tenait à part, ruminant ses propres pensées. A Maddour, quand le train s'arrêta pour le coup de quatre heures, Souryappa voulut l'entraîner au buffet, mais Venkanna ne se laissa pas faire. Qu'est-ce qu'Ils diraient s'Ils le voyaient là, pensait-il. Rangamma disait :

— Fils, va boire au moins une tasse de café chaud!

— Laisse-moi donc tranquille! Je ne suis pas à Chandréhalli, avait-il vociféré, en essayant de ne pas gesticuler, de ne pas bouger même les mains.

Seulement, quand le monsieur en costume d'Europe qui voyageait avec eux arrêta sur le quai la voiture du buffet et prit une demi-tasse de café — « Bouillant! » — Venkanna se leva aussi, et de la portière commanda aussi une demi-tasse de café, bouillant.

— Un uppithu, monsieur? un dosé ou un laddu?

— Laddu, dit le monsieur en costume d'Europe.

— Laddu, dit Venkanna.

Et quand Souryappa et les autres revinrent au compartiment, ils furent bien étonnés de voir Venkanna engloutissant un laddu. Parfaitement, il mangeait un laddu en wagon, — et non pas au milieu de cette foule glapissante, là-bas, à la buvette.

— Hé, hé! — Déjà le gendre de l'ingénieur Venkateshiah! s'exclama Souryappa, jovial, tapant sur l'épaule de Venkanna.

— Assez! rugit Venkanna, la bouche pleine, jetant un regard inquiet sur le monsieur en costume d'Europe.

Rangamma se rengorgea : son fils prenait de l'autorité.

De Maddour à Bangalore, il ne dit mot. Il fit semblant de dormir. Mais, les yeux mi-clos, il observait le monsieur en habits d'Europe. Le monsieur lisait un journal. Un jour, Venkanna aussi lirait des journaux en anglais. On allait le faire étudier. Il apprendrait tout en un an, — deux au plus. Et alors, avec l'influence de l'ingénieur Venkateshiah, il deviendrait quelqu'un. Une auto? Oui, sûrement.

On arrivait. Venkanna se tenait à la portière. Les lumières électriques étincelaient dans les ténèbres comme des bijoux. Quelles belles maisons! Rien que des bungalows! Et des jhatkas! Comme au village des chars à bœufs. Et des autos! Comme elles filaient vite! Tout à fait européen, Bangalore. Et c'est là qu'il allait vivre! A Bangalore!...

Comme le train ralentissait, il se leva. Le monsieur en habits d'Europe descendait ses bagages du filet. Venkanna aurait voulu lui dire quelque chose. Mais quoi? « Vous habitez Bangalore sans doute? » Ou bien : « Je vais épouser la fille de l'ingénieur Venkateshiah. » Ou encore : « Vous connaissez sans doute monsieur l'ingénieur Venkateshiah. » Monsieur... il faut prononcer « Monsieur » comme fait le Préfet quand il parle au Shekdar: « Monsieur Chandrasekharayya... » « Monsieur Venkateshiah... Monsieur l'ingénieur... » Ou plutôt il pourrait demander au monsieur ce qu'il lisait dans son journal. Le Maharaja serait-il malade? Sa femme vient-elle d'avoir un enfant? Et cette guerre que les Européens font dans leur pays? Ça continue? Non, rien de cela ne convenait. Si le monsieur allait se moquer de lui! Etre ridicule devant tous ces gens de Chandréhalli? Non, non.

Le train s'arrêtait. Le train s'arrêta. Il y eut un vacarme. La gare, on aurait dit un palais... Quand l'ingénieur Venkateshiah, vêtu de beaux habits d'Europe, l'appela familièrement Venkanna, il ne sut que rire, et rire...

Cette nuit-là, il dormit — devinez un peu — sur un lit élastique, avec des ressorts. Cela grinçait, grinçait...

Venkanna haïssait Chandréhalli. Ah ! pourquoi les dieux ne l'avaient-ils pas choisi plus tôt? Pourquoi toutes ces années tortueuses au village? « Un quart d'heure plus tôt, se disait-il, rien qu'un quart d'heure plus tôt, et je serais encore à coucher sur une natte rêche, déchirée, piquante...

La nuit était pesante. Mais un souffle léger pénétrait, et s'insinuant dans tous les pores de sa peau, allégeait son âme, l'emportant comme au Paradis.

RAJA RAO.

SUR L'IDÉE D'ACADÉMIE[1]

—

Messieurs, ce n'est certes pas comme représentant de l'Académie française que j'ai pris part au congrès de Buenos-Aires. Les missions que donne notre compagnie ne sont pas exceptionnelles, mais elles sont toujours, en vertu de traditions trois fois centenaires, marquées d'une sereine austérité qui eût paru parfois excessive dans la présente conjoncture.

C'est comme homme et comme écrivain que vous m'avez reçu, c'est en homme et en écrivain indépendant que j'ai vécu parmi vous pendant ces journées étonnantes. Je me suis donc trouvé dans une parfaite franchise de mouvement, libre dans mes affections, uniquement soucieux d'observer les hommes et les événements, soulagé de toute dignité extérieure à ma personne. Et c'est ainsi que j'ai pu, pendant les journées les moins heureuses du congrès, fermer l'oreille à des propos dont l'Argentine et les Argentins sont, grâce au ciel, bien innocents, à des propos que ne saurait entendre un membre de l'Académie française, un membre d'une compagnie où la tempérance de langage est une règle absolue.

Mais puisque c'est au membre de l'Académie française que, pour la première fois, vous vous adressez ce soir, monsieur le Président, c'est pour la première fois comme tel que je vous réponds, abandonnant toute modestie personnelle et me souvenant qu'en ce lieu je représente, à votre prière, la plus illustre et la plus ancienne

(1) Texte du discours prononcé par M. Georges Duhamel à l'Académie Argentine le 16 septembre 1936.

de toutes les compagnies intellectuelles qui ont pu briller dans le monde.

L'idée d'académie se trouve en ce moment dans une situation paradoxale. Jamais les académies ne furent plus critiquées, jamais elles ne furent plus écoutées et plus imitées. Les pays nouveaux, les vieux pays en voie de renouvellement eux-mêmes, se hâtent de constituer, d'improviser des académies, ce qui prouve bien que les peuples ne renoncent pas à se former une représentation sensible de l'élite.

A cause de ses privilèges historiques, l'Académie française est encore moins épargnée que les autres. Dans l'ordre spirituel, on lui reproche de n'avoir pas fait place à tous les grands écrivains qui sont l'honneur de la France et le sel de la terre. C'est l'évidence même. L'Eglise ignore beaucoup de saints et l'Académie s'est parfois détournée de certains hommes qui eussent été sa parure au regard de l'histoire. Elle n'a reçu ni Balzac, ni Flaubert, ni Baudelaire, ni Verlaine, pour n'en citer que quelques-uns. Mais il ne faut quand même pas oublier qu'elle a fait accueil à la plupart de nos vraies gloires et que les noms de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Voltaire, de Hugo, de Lamartine, de Vigny, d'Anatole France, de Barrès, de Bergson, d'Henri de Régnier et d'une multitude d'autres brillent dans ses fastes. Elle a parfois commis des erreurs, elle s'est parfois efforcée de les réparer. Elle a méconnu Mallarmé, mais elle a, non sans empressement, ouvert ses portes à Valéry.

On a dit — mais que ne dit-on pas? — qu'elle représentait, dans la littérature, en vertu même de ses fonctions traditionnelles, une puissance de refrénement. Voilà sans doute une accusation bien aventurée. Depuis le fameux et fâcheux procès du *Cid,* l'Académie s'est toujours servie de son pouvoir spirituel avec une modération extrême. Je ne vois pas qu'elle ait jamais empêché le libre jaillissement d'un génie nouveau ni qu'elle ait fait quoi que ce soit pour critiquer ou blâmer les recherches des jeunes écoles. Elle est restée ce qu'elle était et ce qu'elle doit être dans un pays comme la France : la

patiente dépositaire de certaines traditions spirituelles dont la grandeur apparaîtrait à tous les yeux si quelque événement venait à les mettre en péril. Dans l'ordre temporel, l'Académie française peut sourire de toutes les critiques qui lui sont adressées. Ces critiques proviennent, la plupart du temps, de gens mal renseignés qui confondent par exemple l'Académie française et l'Institut. C'est-à-dire la partie et le tout.

L'Institut de France et l'Académie française en particulier administrent de grands biens. Il est toujours aisé de critiquer, de blâmer une gestion dont on ne connaît point les charges. Je peux affirmer ici que j'ai vu l'Académie à l'œuvre. Chaque fois que je lui ai signalé quelque infortune, elle a prêté l'oreille à mes paroles et cela bien avant même que de m'avoir accueilli dans son sein. Chaque fois qu'il m'est arrivé de demander à l'Académie d'accomplir une bonne action, elle n'a pas manqué de l'accomplir. J'en porte ici témoignage. Ce que je dois dire, ce qu'il faut dire, c'est qu'en de telles circonstances l'Académie agit très vite, très largement et très discrètement, avec une sobriété de paperasseries que toutes les autres institutions pourraient lui envier. Je suis heureux de lui rendre ici cet hommage.

Messieurs, l'abbé Bremond me disait un jour : « Venez parmi nous. L'Académie sera ce que nous la ferons. » En peu de mots, l'abbé Bremond portait un jugement très sage. Les hommes de lettres ne doivent pas oublier qu'avant l'institution de l'Académie française d'illustres poètes étaient réduits au rôle de valets de plume ou d'humanistes à gages. En fondant l'Académie, Richelieu a voulu mettre les écrivains sur le même rang que les puissants de son époque, les grands seigneurs et les prélats. En souvenir de cette pensée, tous les gens de plume devraient adresser à la mémoire du Cardinal, chaque jour, une action de grâces.

Je sais que les temps ont changé. Les écrivains d'aujourd'hui disposent d'un grand crédit qu'ils ne doivent à la libéralité de personne. L'Académie n'en garde pas moins son rôle. Aux yeux d'un immense public, ébloui

par les éphémères prestiges de la politique, des sports, du négoce, du cirque ou de l'écran, elle manifeste encore, de manière sociale et humaine, l'éminente dignité des lettres. Pour cette seule raison, nonobstant beaucoup d'autres, elle mériterait le respect de tous les écrivains qui ont quelque souci de leur profession et qui ne sont pas aveuglés par les passions.

Je vous remercie, Messieurs, pour l'accueil que vous faites ici à l'Académie française en ma personne. Croyez-le bien, je n'oublierai ni cette séance, ni le message dont vous voulez bien me charger, ni la bonne grâce et la libéralité du peuple argentin. Quand je serai de retour dans mon pays, je porterai votre salut et vos vœux, non seulement aux membres de l'Académie française, mais encore à tous mes confrères de l'Institut, à cette société d'élite que Paul Valéry me montrait, lors d'une assemblée plénière, en disant, non sans fierté : l'Etat-Major de la France.

GEORGES DUHAMEL.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Louis André : *Les Sources de l'Histoire de France, XVII*[e] *siècle* (1610-1715), tome VIII, *Histoire provinciale et locale. Essai sur les sources étrangères. Additions et corrections,* Auguste Picard. — Boileau : *Œuvres.* Introduction, notices, notes et commentaires, grammaire et lexique par Pierre Clarac, Mellottée. — *L'Œuvre de Pascal.* Introductions, chronologie, texte, notes, variantes établies par Jacques Chevalier, Libr. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade). — Bossuet : *Oraisons funèbres. Panégyriques.* Texte, variantes, notes établis par l'abbé Vélat, Libr. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade). — Revues.

Avec ce tome VIII, consacré à nos provinces (villes et villages compris), contenant aussi un important chapitre sur les documents que les écrivains étrangers apportent, dans leurs mémoires, correspondances, gazettes, pamphlets, relations de voyages, etc... à l'histoire de notre pays, M. Louis André termine la gigantesque bibliographie dont il poursuivait, depuis 1913, la publication sous le titre général : **Les Sources de l'Histoire de France, XVII**[e] **siècle.** Cette bibliographie est maintenant composée d'environ neuf mille analyses, succinctes, mais précises, de livres, de brochures, d'articles figurant dans les revues savantes. Elle représente un effort de recherches et de lectures vraiment digne d'éloges et qui fait honneur à son auteur.

Elle envisage, dans leur ensemble, toutes les institutions de l'ancien régime et elle fournit les moyens de connaître non seulement les aspects et les organismes de chacune d'elles, mais encore d'en pénétrer les éléments distincts ou secrets. On ne peut guère lui reprocher qu'une lacune : elle ne fait aucune mention de l'histoire des mœurs. Celle-ci, nous en convenons, est reliée, par des liens étroits, à l'histoire économique aussi bien qu'à l'histoire des arts et métiers, mais elle

tient une place importante et particulière dans l'histoire générale; or, à travers le temps, elle en a été toujours exclue. Sa bibliographie, si on s'avisait de la dresser, serait d'une grande richesse en imprimés; mais elle resterait incomplète sans l'appoint des documents d'archives et surtout des minutes notariales.

M. Louis André, tirant, dans une brève, mais susbstantielle préface, les conclusions de son patient travail d'érudit, constate que les écrivains d'autrefois n'ont guère apporté, malgré leurs recherches, dans les ouvrages nombreux qu'ils lui consacrèrent, de lumières bien nettes sur l'histoire provinciale du XVIIe siècle. Clercs ou laïques, la plupart d'entre eux se désintéressèrent des questions administratives ou économiques. Au XIXe siècle seulement naquit une école d'historiens qui se livra à des enquêtes plus rigoureuses parmi les dossiers d'archives, mais qui, sollicitée par les faits politiques et militaires, négligea le plus souvent les faits sociaux. Ainsi l'histoire provinciale est-elle restée dépouillée de bon nombre de ses éléments de vie.

Cependant, après avoir examiné les travaux de ces annalistes anciens et modernes, M. Louis André infère que, sous l'ancien régime, « l'activité provinciale ne fut pas comprimée, étouffée, aussi complètement qu'on le soutient, par la royauté ». A son avis, les Etats jouèrent un rôle plus important qu'on ne l'a cru. Ils s'efforcèrent, ajoute-t-il, de maintenir les libertés que le pouvoir central souhaitait amoindrir et d'administrer souvent contre les volontés des intendants. Voire! Cette question du rôle des Etats en matière administrative et économique reste complexe et obscure. Les documents qui la concernent n'ont guère été mis au jour que pour quelques provinces (la Bretagne en particulier). En face des mandataires royaux, disposant des pouvoirs de justice, police et finances, appuyés le plus souvent sur l'autorité militaire du gouverneur et sur l'autorité spirituelle de l'archevêque, les gens des Etats devaient plus souvent prendre attitude de soumission que posture de résistance.

M. Louis André semble accorder considération médiocre à l'histoire locale. Il avoue avoir été contraint d'éliminer, en majeure partie, de sa bibliographie, pour leur faiblesse ou

leur insignifiance, les productions de cette histoire. Nous l'en croyons sans peine et nous le plaignons de s'être donné le souci de les voir une à une. Elles fourmillent, en effet. Elles rendront à demi fol le pauvre homme qui s'avisera de les consulter pour documenter un travail global sur sa province, même pendant une période limitée. Des villes, comme Lyon, ne possèdent pas encore d'historien acceptable. Lorsque Camille Jullian lui-même, savant de grande qualité, s'est mêlé de reconstituer le passé de Bordeaux, il a accompli cette tâche sans beaucoup interroger les papiers des archives départementales.

Cependant n'exagérons pas. Il est toujours possible de rencontrer sur une grande cité, et même sur une cité de moindre importance, des travaux excellents; citons, au hasard, ceux de Brossard de Ruville sur les Andelys, de Babeau sur Troyes, d'Adrien Huguet sur Saint-Valéry, de Vanel sur Caen, etc... Beaucoup de bourgades, d'autre part, ont donné naissance à des érudits patients et modestes qui, disposant de loisirs, les ont employés, avec une conscience et un savoir admirables, à ressusciter la vie politique, économique et sociale de leur lieu natal. De l'ensemble de ces études riches de renseignements, on peut tirer des matériaux utiles à l'histoire de la province.

Dans son ouvrage, M. Louis André englobe les *Livres de raison* dont la bibliographie générale avait été, si nous ne nous abusons, déjà publiée. Il accorde peu d'estime à ces écrits domestiques qui touchent de loin à l'histoire générale. Nous avons eu fréquemment l'occasion d'en consulter. Nous en possédons, à l'état d'originaux, une douzaine. Ou bien ce sont des livres de comptes de ménagères (type rare); ou bien des manuscrits mentionnant des événements de famille, naissances, mariage, morts (sans intérêt si la famille est obscure); ou bien des sortes de mémoires mélangeant les faits intimes aux faits de l'ambiance (quelquefois précieux si l'ambiance est constituée par une grande ville); ou bien enfin de gros registres en parchemin contenant des inventaires de mobiliers, d'argenterie, de bijoux, de vêtements, de terres, de troupeaux, des gages de domestiques, des prix de marchandises, un reflet de l'existence quotidienne et du cadre d'un foyer. M. Louis André signale que ces opuscules se retrouvent

en plus grand nombre dans les provinces du Sud-Ouest de la France (Languedoc notamment — ajoutons Sud-Est et Provence) que dans celles du Nord. Ils fournissent des images des mœurs que l'on ne rencontre à peu près jamais dans les imprimés, surtout dans les imprimés du grand siècle.

M. Louis André a placé à la fin de son excellent travail un index général des noms qui permet de le consulter aisément. Nous n'avons pas besoin de dire quels services rendra ce travail aux lettrés curieux d'approfondir des problèmes historiques touchant le XVII[e] siècle.

Passons, sans transition, à un autre ordre de sujets. Messieurs de l'Université seraient-ils, par aventure, sujets à l'ingratitude? Ils oublient singulièrement, ce semble, la date du 1[er] novembre 1636, date cependant entre toutes marquante pour eux; ce jour-là, en effet, naquit, « en l'enclos du Palais de Justice », Nicolas Boileau-Despréaux. A l'heure où nous écrivons la présente chronique, ils ne manifestent encore aucune velléité de commémorer le tri-centenaire de cette naissance. Ainsi le maître qui, par sa vie et par son œuvre, leur offrit tant d'occasions de rédiger biographies, gloses, commentaires, notes et variantes, ne recevra sans doute pas l'hommage que mérita amplement pourtant son zèle pour les lettres. Désaffection des professeurs pour leur idole ancienne? Point du tout. Indolence peut-être. Une surprenante révolution se serait produite le jour où Boileau serait exilé de l'Université. Nous en sommes loin. La dictature posthume du satirique, telle qu'il la souhaitait, au cours de ses dernières années, quand, environné d'annotateurs (1), il préparait lui-même, pour la postérité, le texte définitif de ses écrits, pèse encore sur la République des lettres.

Sans doute les professeurs se croient-ils dispensés de célébrer le tri-centenaire de Boileau parce qu'ils rendent à la mémoire de ce dernier assez d'honneurs périodiques en réimprimant son œuvre. Les éditions de celle-ci se succèdent, en effet, à un rythme précipité. Les plus récentes, et aussi les plus importantes, ont été colligées par M. Albert Cahen (*Satires*, Paris, E. Droz, 1932, in-18), par Ch.-H. Boudhors (*Œu-*

(1) Brossette, Le Verrier, l'abbé Guétou, etc... après la publication de son édition dite « favorite », parue en 1701.

vres complètes de Boileau, Satires, Paris, Société Les Belles-Lettres, 1934, in-18) et par différents autres exégètes moins doctes. Voici que, ces temps derniers, de nouvelles **Œuvres de Boileau** viennent de paraître par les soins attentionnés de M. Pierre Clarac.

Toutes ces réimpressions semblent faites avec une sorte de passion. Leurs auteurs s'efforcent de donner, de leurs textes, des versions « hyperpurifiées », si l'on peut dire. Ils ajoutent à ces textes des notes si nombreuses que lesdites notes excèdent de beaucoup ces textes en ampleur. Le procédé est-il bon? Nous en doutons fort. L'ouvrage de Ch.-H. Boudhors contenait 130 p. pour les *Satires,* 303 p. de préface, notes et commentaires. Quiconque voudra prendre une connaissance intime des *Satires* consentira-t-il à lire un si grand amas de références et d'éclaircissements? Il est vrai, cependant, que les vers du satirique, avec leurs mille emprunts aux écrivains antiques, leurs allusions à toutes sortes de faits de la littérature et des mœurs, demandent, pour le lecteur non initié à la vie du grand siècle, des explications fréquentes.

L'édition de M. Pierre Clarac offre, comme celles de ses prédécesseurs immédiats, grande abondance de documents de tous ordres. Elle suscite une remarque particulière. Elle contient, en plus des *Satires,* des *Epîtres,* de *l'Art poétique* et du *Lutrin,* des extraits caractéristiques de toute l'œuvre de Boileau. Elle semble destinée à des étudiants. Les étudiants sont-ils donc contraints, à l'heure présente, de connaître la *Dissertation sur la Joconde,* l'*Ode sur la prise de Namur, Le Traité du Sublime,* les *Réflexions sur Longin,* c'est-à-dire des vers et des proses d'où suinte l'ennui? Cela est bien fâcheux. Les proses de Boileau en particulier, alourdies de conjonctions, ne constituent guère des modèles de style.

M. Pierre Clarac a rangé ses textes dans un ordre chronologique après avoir donné un panorama rapide et exact de la vie du poète. Ainsi voit-on s'intercaler entre les douze satires, dont la dernière parut après la mort de son auteur, différentes œuvres qui furent composées ou bien qui furent publiées dans cet ordre. Ce classement nous paraît ingénieux et logique. Il ne semble pas avoir été innové encore. Il permet d'apercevoir, dans sa courbe, la vie intellectuelle de l'écri-

vain. M. Pierre Clarac donne aussi, à leurs dates respectives, des extraits des pamphlets qui répondirent aux attaques du satirique. Avec raison également, il marque la participation de ce dernier à la querelle des anciens et des modernes et par suite de quelles circonstances son amitié pour Antoine Arnauld l'entraîna à combattre le camp jésuitique.

A la suite de son travail, intelligemment construit, M. Pierre Clarac publie de courtes notices sur les auteurs que Boileau attaqua dans ses œuvres. Quelques erreurs, heureusement de peu d'importance (1), se sont glissées dans ces notices.

Les publications de textes continuent à pulluler. La Bibliothèque de la Pléiade dont nous avons loué, dans des chroniques antérieures, la belle tenue typographique, s'est récemment enrichie de deux volumes nouveaux : **L'Œuvre de Pascal,** publiée par M. Jacques Chevalier, et **Les Oraisons funèbres et Panégyriques de Bossuet** , colligés par M. l'abbé Vélat. Imprimés en caractères d'une merveilleuse netteté, sur un papier léger, solide, si fin qu'il permet d'englober plus de mille pages sous un format in-12, protégés par une reliure souple, ces volumes semblent faits pour des lettrés passionnés de certains écrits classiques et qui les veulent avoir à leur disposition dans leur poche le jour, à leur chevet le soir, et à tous les moments de la vie. L'un et l'autre répondent à cette destination, peuvent amplement et durablement satisfaire cet amour. Ils ont été composés par des spécialistes consciencieux.

Avant de publier, en effet, l'*Œuvre de Pascal,* M. Jacques Chevalier avait donné au public une biographie de l'écrivain. Nous n'avons pas tout goûté également de cette biographie où l'on voit, en particulier, son auteur mesurer, avec une minutie un peu puérile, les semaines « d'existence mondaine » de son héros; mais nous reconnaissons qu'elle a préparé M. Jacques Chevalier, par les études qu'elle a nécessitées, à sa tâche d'éditeur.

(1) Notice sur Balthazar de Bonnecorse. Celui-ci a publié un ouvrage intitulé : *La Montre* et non *La Montre d'Amour*. Boileau, à propos de Bonnecorse, écrit à Brossette : « Il semble que [M. de Bonnecorse] tâche dans ce poème [*Lutrigot*] d'attaquer tous les *traités* les plus vifs de mes ouvrages et le plus plaisant de l'affaire est que, sans montrer en quoi ces *traités* pèchent, etc... » Au lieu de « traités », le texte porte « traits ».

M. Jacques Chevalier réunit en son entier, travaux scientifiques, opuscules, lettres, petits traités compris, la prose pascalienne et quelques textes au surplus que suscitèrent certaines de ces proses, les *Provinciales* notamment. Des *Pensées* on trouvera, dans son volume, une version minutieusement revue sur le manuscrit et contenant les rectifications fournies par M. Tourneur, dans quelques numéros du *Mercure de France,* version disposée dans un ordre nouveau, l'ordre arrêté par leur auteur lui-même et qui nous a été transmis par Filleau de La Chaise. En tête de son travail, après une courte préface, rendue obscure par quelque phœbus philosophique, et un Tableau chronologique de la vie et des écrits de Pascal, M. Jacques Chevalier a cru indispensable d'insérer les biographies que Madame et Marguerite Perier consacrèrent à leur frère et oncle comme pour l'entourer d'une légende mystique.

De même que M. Jacques Chevalier s'est fait l'éditeur de Pascal avec une évidente satisfaction, M. l'abbé Vélat s'est fait l'éditeur de Bossuet avec une ardente vénération. Dans son livre, en outre des cinq oraisons funèbres devenues classiques, on trouve celles de Yolande de Monterey, d'Henry de Gornay, du père Bourgoing et de Nicolas Cornet, qui n'eurent pas, du vivant de Bossuet, les honneurs de l'impression et que l'on néglige d'ordinaire. Ces quatre morceaux d'éloquence, dont les textes (au moins pour deux d'entre eux dont les manuscrits n'ont pas survécu) ne sont pas très sûrs, n'ajouteront rien à la renommée de l'orateur. M. l'abbé Vélat a tenu néanmoins à les joindre aux autres, de même qu'il a tenu à nous enrichir de tous les sermons ou panégyriques que le prélat prononça au cours de sa carrière. Dans un appendice fort copieux, fort savant, digne de notre entière approbation, il annote ces proses de telle sorte qu'elles prennent à nos yeux un sens plus fort et plus profond. Nous aurions préféré que cette annotation ne fût pas rejetée loin des textes, car ce rejet en rend la consultation difficile.

M. l'abbé Vélat nous dit dans sa préface que, parlant devant la cour ou ailleurs, Bossuet ne recherchait pas la gloire littéraire, mais poursuivait l'instruction et l'édification des âmes. Cela se voit trop souvent, hélas! La lecture des panégyriques

n'offre plus guère d'intérêt à notre époque. Elle montre que l'évêque de Meaux avait un esprit plus dogmatique que compréhensif. On acquiert cette conviction quand on parcourt notamment le panégyrique du bienheureux saint François de Sales. De cette œuvre, l'angélique évêque d'Annecy ne sort point, ce semble, avec les grâces de l'esprit, les charmes du cœur, la riante et douce simplicité dont le ciel l'avait doué.

Revues. — *Revue d'histoire littéraire de la France, avril-juin* 1936. De M. E. Abboth : *Robineau, dit de Beaunoir, et les petits théâtres du XVIIIe siècle.* De MM. Alfred Cobban et R. S. Elmes : *A disciple of Jean-Jacques Rousseau : The Comte d'Antraigues.* De M. N. Edelman: *La vogue de François Villon en France de* 1828 *à* 1873. Parmi les Mélanges : *An Italian correspondance of Valentin Conrart,* par Harcourt Brown. — *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise, janvier-mars* 1936. De M. L. Bigard: *Le comte Réal;* de M. H. Lemoine: *Un compte de la vicomté de Paris au XIVe siècle;* de M. J. Wilhelm : *Le Labyrinthe de Versailles.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Spire : *Instants,* « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Philippe Chabaneix : *Flèche parmi les ombres,* « Le Balcon ». — Jacques Feschotte : *Lauriers Funèbres à la mémoire de Claude-Achille Debussy et Paul Verlaine,* s. n. d'éditeur. — André Guibert-Lassalle : *Pour la Dame en Vert,* « Collection Nuances ». — Georges Van Melle : *Poésie au Pays de la Mort,* F. Wallens-Pay. — *Quelques Poèmes. Quelques Poètes,* s. n. d'éditeur.

On s'étonne, au nouveau recueil d'André Spire, **Instants,** de retrouver comme un écho encore amer de ses ferveurs anciennes. Ses indignations se sont tempérées de sagesse et de narquoise acceptation; il ne se recueille point et ne médite pas, malgré tout ce qu'il aime et qu'il connaît, au point de renoncer à vivre d'une vie qui se livre ou s'élance au gré des multiformes *instants* dont le fruit ou la fleur à son éblouissement se présente, quand le saisit la mobile vision d'un aspect de la nature ou la grâce ingénue d'une action humaine. Spire ne dédaigne pas l'étude et le livre; il n'ignore pas de quel trésor il s'est enrichi en les fréquentant. Mais il s'éloigne d'un gouffre où il craindrait de s'engloutir; savoir fut pour

lui le prélude de voir. Il regarde autour de lui, en lui, sans se laisser séduire aux charmes assoupis des paroles, même sages ou belles, des anciens, ses conseils et ses amis. C'est sa vie propre qu'il cherche à vivre. Il vit, il veille; il acquiert l'expérience, sans se soucier qu'elle soit ou non conforme à ce qu'ont compris et senti les amis des siècles passés qui ont façonné et poli la sensibilité clairvoyante de ses pensées.

Mais regarde, écoute, respire!
Tout danse, ruisselle autour de toi.
Tes yeux, ta bouche, tes oreilles,
Et les mille mains de tes sens
Tends-les, deviens, fais-toi centre.
Prends, possède cette ronde immense,
Ces va-et-vient, cette féerie
En haut, en bas, tout à l'entour,
Dans l'eau, dans l'air, dans les pierres,
Et les abîmes de toi-même!

Ne reconnaît-on dans cette sorte de frénésie le pathétique des œuvres que signa Spire autrefois, lorsque l'étonnaient les sottes et vaines agitations du troupeau humain, affairé de banalités et de vanités superflues? Mais, à présent, et déjà dans ses *Poèmes de Loire,* le poète a communié avec les êtres les plus humbles, les plus simples et innocents, les herbes, les brises du vent, les eaux tranquilles du ru dormant, les insectes aux troncs pensifs des arbres, les oiseaux et les bêtes du pâturage. Il s'est approché d'eux, les a pénétrés fraternels et a découvert avec joie que, malgré les prestiges futiles auxquels les hommes hébétés attachent tant de prix, chez les uns, chez les autres, les modalités de la vie au fond s'équivalent, et que s'attribuer de l'importance ne suffit pas pour en avoir.

Les poèmes d'André Spire ont toujours été remarquables par l'impromptu, croirait-on, des images suscitées par la surprise des circonstances, toujours justes, quoique souvent de vérité plus intellectuelle que formelle, et par la prodigieuse justesse de son élan rythmique qui jamais ne s'embrouille et jamais ne défaille. Je ne connais guère d'artisan du vers aux cadences libres et insoucieux de l'appareil ou de l'appui de la rime, dont le chant, si brusqué volontairement qu'on

le sente par endroits très choisis, se maintienne avec un tel effet de maîtrise et de sûre continuité. *Instants,* avec ses impressions parfois rapides jusqu'à constituer de petites chansons nées d'un hasard, et d'autres fois avec cette sorte de contemplation intérieure où au miroir d'une âme les ombres et les reflets des choses du dehors s'animent en s'unissant ou en s'opposant tour à tour au gré du poète, *Instants* est un recueil d'admirables poèmes; on ne rend pas, en général, un suffisant hommage au talent exceptionnel de ce grand poète, si personnel, qui se nomme André Spire. Mais il ne s'est jamais mêlé à aucune école, ni à aucune coterie. Il est lui-même, seul, et ne songe pas, n'a jamais songé, à « arriver »; il porte de cette attitude la peine glorieuse.

Dans **Flèche parmi les ombres,** Philippe Chabaneix nous offre enfin ce que je désirais de lui depuis longtemps, un poème assez développé, assez long, pour prouver que la délicatesse de choix exquis qui nous charme dans ses poèmes de deux ou trois strophes ne se perd aucunement à être un peu davantage étendue. Ce poème nouveau compte onze strophes de six octosyllabes aussi soupes, aussi tendres et évocateurs que ceux que le poète a écrits auparavant. Le rythme, les images, leur enlacement et leur prolongement mesuré ne sont pas un instant monotones; au contraire, tout se nuance et s'élance, tout est doué d'une telle vigueur contenue de magie évocatoire, qu'il en émane à la lecture une impression voisine de la grandeur, tant tout cela est parfaitement équilibré et parfumé d'atmosphère juste et pensive.

Les amis de Jacques Feschotte ont contraint sa modestie à publier à petit nombre les trois poèmes votifs qu'il intitule **Lauriers funèbres à la mémoire de Claude-Achille Debussy et Paul Verlaine.** Ce sont pièces commémoratives lues, la première, en mars 1919, devant la maison natale de Verlaine, à Metz, une autre au jardin du Luxembourg en juin 1932, et celle qui évoque Debussy, à Saint-Germain-en-Laye, devant la maison natale du merveilleux musicien. Toutes trois sont ferventes et nobles, du ton le plus simple et le plus pathétique, mais pour « Claude de France », comme disent, paraît-il, les Italiens, Jacques Feschotte s'est amusé à évoquer successivement les ombres des poètes, Verlaine, Mallarmé, dont

il s'était inspiré, et aussi de faire chanter son los par ses grands collaborateurs en vie, Maurice Maeterlinck et Gabriele d'Annunzio. Ce ne sont pas des parodies, mais de subtiles et justes adaptations à l'esprit de chacun d'eux, et les paroles qui leur sont prêtées par le poète chantent dans le sens de leur esprit. L'invention est ingénieuse, et la réussite parfaite.

Toutes les qualités de délicatesse et la finesse d'impressions tendres et mélancoliques, on les entend qui modulent aux petites chansons exquises, aux odelettes gracieuses composées par André Guibert-Lassalle **Pour la Dame en Vert.** André Guibert-Lassalle préside aux « Verlainiens » et a voué à Verlaine un culte passionné. C'est de Verlaine qu'est issue peut-être son inspiration, mais avec un sentiment des nuances et quelque chose de plus réservé encore et de discret qui lui est personnel. Il n'est pas, qu'on l'entende bien, un disciple qui imite ou répète, mais un poète délicieux dont l'atmosphère participe de celle du maître, parce que de sa nature elle en est proche, sans recherches vaines de sujétion consentie :

C'est la bonne rumeur aux bras du jour qui fuit,
La flûte des roseaux berce les libellules,
Le clavecin d'azur du léger crépuscule
Fiance sa gavotte aux trilles de la nuit...

Quelques « modernismes » ne déparent pas ce petit roman sentimental, s'il le situe, à mon gré, avec trop de précision, « au métro, gare Montparnasse » ou encore sur la Marne jolie, « près de Lagny, non loin du pont ». Je préférerai toujours qu'il évoque, comme il dit, son « grand parc de nonchaloir » et ses

Furtifs sentiers de mousses frêles
Où bien des faunes ont rôdé
Avec les Elfes tout brodés
De frondaisons par des nuits belles

et où, sans doute, il a retrouvé avec de doux souvenirs, fréquemment, sous

Un couchant toujours deviné
Ce chemin parcouru souvent
A travers pluie, à travers vent
Le refrain encor fredonné

Sous ces calmes feuilles, parmi
La plainte rousse d'un soir...
. . . .
...Puis sans savoir pourquoi, soudain
Sous le vol d'un oiseau fuyant
Humble et frêle, tel un mendiant
Le Bonheur qui vous tend la main!

Je ne puis guère que signaler brièvement l'angoissante **Poésie au pays de la Mort (Yser, 1914-1918)** par Georges Van Melle, qui est un recueil de poèmes écrits par un soldat belge de la grande guerre dans la tranchée, et qui, entre les autres recueils de cette espèce, dénote une âme selon le cœur de Verhaeren où l'émotion contenue nourrit une pensée profondément méditative sur les destinées humaines et douloureusement humaine. Une nuit de garde sous la fixe et éternelle palpitation des étoiles élève sa contemplation, au moment où il sent la mort s'approcher, vers la pensée de l'Univers et vers Dieu en qui il sent son âme se fondre. Et cela est très haut, très pur, très noble, très beau.

Il ne m'est guère davantage possible d'insister sur ce beau cahier, **Quelques Poèmes. Quelques Poètes,** qui m'arrive d'Haïti. Un poète de France a été élu par les poètes de là-bas pour présider à leur réunion. Je me contente de saluer, à côté de Damoclès Vieux, surpris par la mort depuis qu'a paru ce cahier, et qui chantait dans le Printemps un « mirage éphémère et divin — Aimé des Vierges et des roses », ces noms d'écrivains qui, là-bas, au loin, sont fidèlement attachés au prestige de la langue et de la poésie de France : Luc Grimard, qui en regardant un palmier dont les palmes jaunissent songe :

Et cette arbre, et cette heure, et la mer, et le lieu
Font que mon cœur insatisfait et que tout blesse
A senti la présence invisible de Dieu.

et, encore, auprès de Grimard, Abel Lacroix, mon ami Léon Laleau, trop, selon moi, épris de sensations parisiennes, actuelles, et selon une mode qui passera! mais néanmoins poète toujours sûr et ferme, et enfin Antony Lespès. Il est bon que l'attention soit attirée un peu sur ces poètes de qualité, qui servent, dans les lointaines Antilles, la beauté de notre langue et de notre civilisation.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Mazel : *Les Ides de Mars,* La Maison des Intellectuels. — Tancrède de Visan : *Sous le signe du Lion,* Denoël et Steele. — Marcel Aymé : *Le moulin de la Sourdine,* Gallimard. — Franz Toussaint : *La petite fille à l'accordéon,* Albin Michel. — Maxence van der Meersch: *L'empreinte de Dieu,* Albin Michel. — Noël Félici : *Une pension de famille,* Albin Michel. — Albert Cornu : *Homme cœur insatiable,* E. Fasquelle. — Solange Rosenmark : *Chacun son amour,* Denoël et Steele. — Claire et Line Droze : *La foire aux maris,* Flammarion.

M. Henri Mazel n'est pas seulement le sociologue que connaissent et apprécient les lecteurs du *Mercure;* il est aussi, il est surtout, l'auteur d'un théâtre légendaire en trois volumes que je tiens pour ce que le Symbolisme a produit, pour la scène, de meilleur avec les pièces célèbres de M. Maurice Maeterlinck, à côté des poèmes dramatiques, d'inspiration orientale, de M. A. Ferdinand Herold. Mais j'ai signalé de lui, naguère, ici même, un roman historique : *Le Choix d'un amant,* qui évoque, de façon vive et avec esprit colorée, les dernières années, si peu connues du grand public, de la fin du règne de Louis XVI. Cette fois, avec **Les Ides de Mars,** c'est aux temps césariens qu'il nous reporte. Le roman s'ouvre au moment où le vainqueur des Gaules fait sa rentrée triomphale à Rome. Il a suffi que la fière Tibéria Marcella croisât ses regards avec ceux de Vercingétorix enchaîné, pour qu'elle devînt amoureuse du barbare. Vénus a fait aussitôt sa proie de cette veuve pleine de vertu et de raison, et l'exalte jusqu'au délire. En vain, cependant, se donne-t-elle à César, dans l'espoir qu'il lui accordera la grâce de Vercingétorix : l'inflexible loi romaine voudra qu'il immole le vaincu d'Alésia; et la pauvre femme n'aura plus d'autre pensée que la vengeance. Nous la verrons, véritable furie, dès lors, entreprendre d'armer contre le dictateur tous les républicains dont elle fera ses amants; mais ce ne sera pas impunément qu'elle aura éprouvé l'amour du héros. Elle adorera, à son insu, César, tout en le haïssant, et s'empoisonnera, enfin, quand il tombera percé de coups de poignards au pied de la statue de Pompée... On comprend la passion de Tibéria pour le créateur de la puissance romaine quand on voit l'image que M. Mazel a tracée de lui. Non seulement génial, César est aussi humain dans le portrait qu'a fait de lui notre auteur,

qui, évidemment, l'admire. Il ouvre sur l'avenir des vues d'une perspective surprenante, et qu'il n'est pas interdit de croire que son historien lui a prêtées avec cette imagination généreuse (ne vaut-il pas mieux dire, tout simplement, *poétique?*) qu'il a prodiguée dans *Le chevalier Nazaréen, L'Hérésiarque, Au temps de Marc-Aurèle,* par exemple... Que le meurtre de César ait été inspiré, *hâté* par une femme, rien de moins certain d'autre part. Mais M. Mazel ne manque pas, en dépit de l'hypothèse romanesque qu'il nous propose, de montrer l'intransigeance des sentiments d'un Brutus, honnête esprit, un peu étroit, ni les intrigues de l'envie... Il réserve les droits de l'histoire et nous révèle un bien curieux Marc Antoine. D'autres portraits, d'un relief expressif, se détachent de sa fresque grouillante, et qui n'est jamais conventionnelle. *Les Ides de Mars* sont l'œuvre d'un humaniste que l'on sent à ce point familier avec l'Antiquité qu'il n'a qu'à s'abandonner à son démon pour en écrire, entendez pour la recréer épiquement.

M. Léon Daudet a écrit sur Lyon quelques romans et il a montré sa griffe en évoquant une sente de banlieue qui descend vers la Saône, une échappée de ciel en soie grise entre deux murs de vieille rue moisie, etc... On sent, on touche, on aspire aussitôt certaine vibration très profondément locale... Je ne voudrais pas peiner un doyen de lettres, qui aime sa ville et tâche de la peindre en conscience avec les procédés en honneur au temps de sa jeunesse, mais l'arbitraire des situations et des caractères qu'imagine M. de Visan, le mépris qu'il affiche envers tout ce qui a le tort de vivre et de prospérer dans le présent, n'est pas racheté par de telles évocations dans son roman **Sous le signe du lion.** Cependant, le processus de la préparation, du forçage plutôt, à la vocation apostolique, tel qu'il se pratique dans les écoles du diocèse, est exact, dans ce roman. Exacts, aussi, nombre de détails pris dans l'observation courante. Mais nous couler à l'oreille à chaque page, pour ces détails, d'un air entendu : « Un vrai Lyonnais fait ceci... un vrai Lyonnais ne saurait procéder que comme cela... » ni ne va très avant dans la psychologie des gens, ni ne les campe en vie dans notre écran intérieur... Il faut être juste : l'auteur entrevoit, nous laisse

même entrevoir pourquoi Lyon est ce qu'il est, puissamment travailleur et maussade, puissamment attaché aux siens et puissamment désagréable, malgré sa politesse, à qui l'aborde, inaverti. En passe de devenir capitale du royaume, au temps des guerres d'Italie, la ville n'a jamais pris son parti d'avoir manqué l'hégémonie. Telle l'Allemagne, après sa défaite, haineuse en silence, s'évertuant à reprendre la figure à laquelle elle était sûre d'avoir droit. Il suffit d'entendre dire, là-bas, aux plus délicatement cultivés, avec leur ineffable accent miel-et-fiel : « Paris ! » pour deviner la profondeur de la blessure. Mais ils n'iront pas plus loin dans l'aveu. L'amour dépité se mue chez des natures fortes en rage d'action; le déboire, qui est à la base des progrès de Lyon dans le commerce et l'industrie, ce refoulement heureux à tant d'égards, qui le fera confesser à cette orgueilleuse, donc pudibonde, donc entêtée dans la pudibonderie, nous donnera seul son vrai visage et son âme.

On trouve deux héros antithétiques dans le nouveau roman de M. Marcel Aymé, **Le moulin de la Sourdine** : un notaire sadique et un petit garçon très pur; et c'est celui-ci qui dénoncera le crime commis par celui-là. Passons tant sur l'invraisemblance que sur l'horreur des circonstances dans lesquelles le tabellion viole, écartèle et dissèque, puis photographie sa servante dans la mansarde où elle gîte, au-dessus des panonceaux de son étude... M. Marcel Aymé a moins le goût de l'obscène que l'humeur de choquer; il se veut cynique, innocemment. Et de fait, son impudeur n'est point insistante. S'il dit tout, c'est comme il arrive qu'on marche, vous savez dans quoi, en se promenant par la campagne, au cours d'une matinée radieuse... Ce qui retient, ce qu'on aime, chez lui, c'est précisément la façon dont son récit, assez décousu, vagabonde, et tout le pittoresque qu'il nous découvre, chemin faisant. Ce diable d'homme a une saveur incomparable, en effet. A un sens du burlesque hors de pair, il allie le don poétique le plus rare parce que le plus spontané, le plus dru qui soit dans son jaillissement. Je laisse de côté son odieux notaire, si curieusement raffiné et maître de soi, pourtant, malgré ses *trous*. Mais quelle drôlerie *vraie*, à peine caricaturale, dans son médecin, dans son juge d'instruction, dans

son policier, dans la brute qu'on accuse du crime, dans le père du petit Antoine! Et quelle délicatesse dans les sentiments de cet enfant! Comme il réussit à nous faire éprouver, à travers lui, la douceur et la ferveur de l'imagination puérile! Enfin, sans artifice ni surcharges, M. Marcel Aymé parle ou donne l'impression de parler la langue même du peuple. Il en stylise la verdeur, il en incorpore les richesses avec une maîtrise admirable. C'est cela et ce n'est pas cela. C'est mieux. Je veux dire qu'il *classicise* — qu'on me passe l'expression — ce qui bouillonne encore barbarement dans le parler populaire.

C'est une triste histoire que celle de **La petite fille à l'accordéon** dont M. Franz Toussaint s'est fait le narrateur. Fille de pauvres artistes, Virginie-Laure Pagès a été violée, gamine, par une brute. Elle a gardé de cette odieuse flétrissure une horreur de l'homme qui fait qu'elle passe à travers la vie galante en dissimulant une sombre nostalgie sous son éclat... Qu'elle rencontre l'amour, enfin, il s'éloignera d'elle, et il ne lui restera rien d'autre que de mourir. La « prière d'insérer » qui accompagne le roman de M. Toussaint évoque Shakespeare; et, sans doute, y a-t-il, ici, comme un reflet de la mélancolie profonde du vieux Will, de sa poésie enchanteresse qui sourit à travers des pleurs. L'homme que M. Toussaint fait parler à la première personne dans son récit est décevant. Il fallait qu'il le fût. *Love's labour's lost...* Plus que la joie, dont un bon auteur dramatique du siècle dernier a dit qu'elle fait peur, le malheur effraye. Ce que le héros de M. Toussaint sait de Virginie-Laure le rend craintif auprès d'elle, en dépit de l'attrait qu'elle exerce sur lui... L'émotion se mêle avec art à la fantaisie dans *La petite fille à l'accordéon.*

On retrouve les beaux dons réalistes de M. Maxence van der Meersch dans son dernier roman **L'empreinte de Dieu.** Non qu'il s'agisse, ici, d'une grande fresque sociale comme dans *Invasion 14,* par exemple. Plus simplement, c'est une histoire d'amour, ayant pour cadre les Flandres, que M. Van der Meersch a contée; mais il l'a un peu gâtée, à mon sens, en l'enveloppant de ce symbolisme, d'inspiration romantique, qui me paraît avoir été l'une des caractéristiques de nombre

d'écrivains romanesques, Français du nord ou Belges, au siècle dernier. Domitien, le héros de M. van der Meersch, est le *poète,* en effet; une sorte d'inspiré ou de surhomme dont le génie exerce une influence irrésistible sur les âmes, et qui les marque avec tant de force de son empreinte qu'elles lui obéissent encore par delà le tombeau... Mais les figures de femmes tracées par M. van der Meersch ont de la suavité; ses figures d'hommes, du relief. Enfin, ce peintre de portraits est un évocateur puissant de scènes dramatiques.

La guerre civile espagnole a remis les anarchistes au premier plan de l'actualité, comme on dit. On en croyait l'espèce fossile, et les voilà, en France même, reprendre du poil de la bête. Cette résurrection promet de mauvais jours aux communistes qui ne soupçonnaient pas qu'on pût trouver un terrain d'action politique plus à gauche que celui dont ils ont fait leur fief. Mais M. Noël Félici s'est révélé prophète qui, dans un roman qu'on eût jugé archaïque, il y a un an, **Une pension de famille,** nous a dépeint un milieu d'anarchistes en pleine effervescence, rue Lacépède. Un pauvre diable, débarqué de sa province, se laisse entraîner dans ce milieu par un rabatteur. On l'y ahurit; il y tombe amoureux d'une « camarade », et dans un accès de jalousie et de désespoir s'arme d'un revolver pour commettre un attentat... La peinture du cercle sordide où se déroule ce drame de la conscience ou plutôt de l'inconscience m'a reporté à plus de vingt-cinq ans en arrière. Il est possible qu'elle soit exacte, cependant...

Les choses se gâtent entre Jean (lèvres rases, épaules sportives, fonctions importantes d'ingénieur industriel) et sa maîtresse Suzanne, téléphoniste à la voix d'or, à dater du moment où ils veulent donner à leur liaison une sorte de respectabilité morale, se guinder à l'amour d'élite. Lui, plus âgé, conseille paternellement; elle, n'en fait qu'à sa tête, et tâche « d'arriver » en dehors de lui, en utilisant la voix d'or dans des concerts. Mensonges, querelles, mésentente. Lui, se tue comme un niais; et elle lui voue un veuvage éternel. Tel est le scénario d'**Homme, cœur insatiable**, par M. Albert Cornu. Quand des gens du commun écopent un gros lot, ils n'ont de cesse qu'ils ne se soient gonflés à son volume, et rendus

solennels, factices : la châsse de leur trésor... Ce roman, très jeune, ne laisse pas bien voir quelles qualités dégagera l'auteur quand il aura mûri son métier.

La vie du professeur et chargé de cours en Sorbonne, Philippe Leclerc, fut d'une parfaite harmonie bourgeoise. Il n'y manqua même pas l'aventure, à quarante-cinq ans, le démon de midi, sous les traits d'une frénétique étudiante slave au moment même où le fils Leclerc se donnait à des amours plus normales. Son histoire (**Chacun son amour,** par Mme Solange Rosenmark) est un « documentaire » de notre époque, dit la « prière d'insérer ». Je le trouve un peu froid.

Sur une plage de Bretagne, ils sont une bande de jeunes gens à s'ébattre et une bande de parents à méditer sur les apports de chacun pour tâcher de les assortir par couples, dans **La foire aux maris,** le roman auquel Mmes Claire et Line Droze ont collaboré. Ce jeu bourgeois se termine au mieux des convenances : l'amoureux épouse l'amoureuse; le coureur de dots, la dotée. Feu Gyp ainsi, en sa fleur, versait des torrents d'invraisemblance optimiste sur ces pratiques d'un bon vieux temps et d'une bonne vieille classe. Mmes Claire et Line Droze, pour en traiter à leur tour, déploient autant de bonne humeur qu'elles peuvent.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Fric-Frac, cinq actes de M. E. Bourdet, au Théâtre de la Michodière.

Le destin des sujets de pièces est étrange. Ils se tiennent en équilibre sur l'arête qui sépare le comique du dramatique, et le caprice de l'auteur, son bon plaisir les précipite dans la région du rire et de la satisfaction ou bien dans celle des larmes et des transes. La donnée de **Fric-Frac,** la nouvelle pièce que M. Edouard Bourdet a faite si plaisante, pourrait aisément contenir la matière d'un drame et même d'un drame spécialement poignant. Qu'on en juge! Un bon jeune homme, un peu naïf, un peu inexpérimenté s'éprend d'une voleuse. Naturellement, il ne la connaît pas pour telle et comme il est extrêmement ouvert, comme l'amour en outre le rend encore plus confiant qu'il ne l'est, il raconte à son amie sur les gens parmi lesquels il vit, et notamment sur la maison de

commerce où il est employé, mainte chose qui en peut rendre le dévalisement facile. Que cette maison, une bijouterie en l'espèce, soit effectivement dévalisée, qu'on s'y introduise avec effraction — comme le fait entendre le titre de la comédie : *Fric-Frac* — pensez-vous que notre bon jeune homme ne sera pas inculpé de complicité? Son amour n'aura-t-il pas ruiné sa vie? N'allons-nous pas assister une fois de plus au spectacle émouvant de la bravoure et de l'honnêteté suspectées et faussement condamnées? En vérité, le dernier né des personnages de M. Bourdet s'était engagé dans un mauvais chemin. Où avait-il mis ses pieds? eût-on dit dans l'argot qui se parlait il y a une vingtaine d'années, — quand l'argot avait à mes yeux plus de prestige qu'aujourd'hui. Son imprévoyance pouvait avoir les conséquences les plus redoutables. Mais M. Bourdet ne le voulait point. Son dessein n'était pas d'organiser un drame mais de composer un divertissement, d'amuser ses contemporains dans une heure où ils ont particulièrement besoin de se sentir distraits de leurs préoccupations et de leurs soucis. Il l'a accompli en désarmant son sujet de ses dangers et de son venin et, se tournant résolument vers les conclusions optimistes, il a voulu que tout finisse bien.

On dira peut-être qu'à vouloir que tout finisse bien on risque de tomber dans le conventionnel, car on n'y réussit qu'à la condition de donner aux faits un certain air d'artifice et d'apprêt qui leur fait perdre le contact de la réalité. N'est-ce pas ainsi que Molière, en ce qui le concerne, recourt à des arrangements de pure convention pour fournir à ses comédies une conclusion propre à satisfaire le spectateur moyen? Au moment où Tartuffe a chassé Orgon de chez lui, des moyens purement arbitraires rétablissent la situation; au moment où Arnolphe a ressaisi Agnès et va l'emprisonner pour jamais, un système conventionnel de reconnaissances se déclenche, et les choses rentrent dans un ordre à peu près aimable.

Que deviendrait le héros de M. Bourdet si celui-ci n'en surveillait pas la destinée avec une bienveillance providentielle? Il est surpris au côté de sa dangereuse amie, tandis que celle-ci, secondée par un complice, tente de percer un coffre-fort. Ne serait-il pas bien naturel qu'on le fît arrêter?

Mais il se trouve qu'il est surpris par la fille même du bijoutier, que celle-ci l'aime, et qu'elle veut le sauver — ce que faisant elle sauve tout le monde. Et le bijoutier qui survient en personne met la plus extrême complaisance à fermer les yeux et à admettre les explications fantaisistes qu'on lui veut bien fournir. C'est par de tels stratagèmes qu'une aventure qui pouvait s'achever dans le drame, sinon dans le mélodrame, s'évade dans la gaieté débonnaire.

Ce caractère du dénouement est d'autant plus nécessaire que l'ouvrage tout entier s'est développé dans un ton de comique léger qui rendrait impossible une conclusion de couleur sombre. *Fric-Frac* est une pièce riante et gaie dont l'amusement s'augmente d'une de ces peintures de milieu où les honnêtes gens sont toujours sensibles. Ne voilà-t-il pas qu'on leur offre la vue d'un café que des cambrioleurs patentés fréquentent? Le tableau est d'un agrément extrême, d'une plaisante vivacité et il satisfait chez ceux qui le considèrent la curiosité de mœurs inconnues et celle plus vive encore qu'ils nourrissent pour ce qui est secret et même honteux. Une pareille curiosité se trouve encore comblée chez eux quand ils entendent ces déclassés, ces réfractaires, s'exprimer en leur langage particulier, c'est-à-dire en argot. Un ouvrage comme celui de M. Bourdet où large part est faite à l'argot, réjouit tous ceux que fascine cet idiome et qui ne sont pas à même d'aller l'apprendre aux lieux où on le pratique. L'argot, en effet, est comme une langue étrangère que pour mille raisons l'on ne peut étudier dans son pays. On saisit donc toutes les occasions de s'en instruire par personne interposée et l'on est plein de reconnaissance envers qui vous le montre en vous épargnant le voyage. On fait preuve ensuite d'une science toute fraîche, et l'on arrive parfois à cacher qu'elle est de seconde main.

Aux yeux de ceux qui se comportent de telle manière, *Fric-Frac* va prendre place dans cette charmante série d'œuvres où l'attendent *la Bonne vie* de Galtier-Boissière, *Monsieur Victor* d'Edmond Heuzé et *le Lion Tranquille* de Marmouset (je ne parle point des romans de Carco à qui manque le caractère accidentel des livres que je viens de nommer; le groupe atteste un autre dessein). C'est au temps du *Lion*

Tranquille, par amitié pour l'auteur de cet extraordinaire petit livre, que je me suis mis le plus attentivement à l'argot. J'ai l'impression que c'était non pas hier mais ce matin. Les *Nouvelles Littéraires* s'occupèrent de Marmouset dans un de leurs tout premiers numéros. C'était encore Gilbert-Charles qui les dirigeait. Il y aura de cela quinze ans bientôt. Comme le temps passe — et comme l'argot change vite! De nouvelles images viennent sans cesse enrichir cette langue qui se modifie continuellement et dont les mots ne cessent de prendre des acceptions neuves. C'est à M. Bourdet que je dois de savoir aujourd'hui que *se mouiller* veut dire se compromettre et que *deuil* se réduit à ne signifier qu'inconvénient, ou ennui. L'argot a sa syntaxe qui lui est propre, non pas seulement par défaut de syntaxe, mais par un certain choix des constructions hasardeuses. Par exemple les tricheurs de *Fric-Frac* vont s'exprimer de la sorte que voici : « Faut voir si mes bobs sont pareils avec ceux d'ici », ce qui veut dire : regardons si mes dés sont pareils à ceux de l'établissement où nous sommes. Dans le langage courant, *pareil* régit le datif sans préposition tandis que dans l'argot il se renforce de la préposition *avec.* C'est par là que l'intonation argotique s'introduit dans le discours et je dirais presque que l'argot n'a pas seulement ses intonations qui rendent argotiques jusqu'à des mots qui ne le sont pas, mais qu'il a aussi ses façons de penser, de sorte que l'on ne saurait parler argot si l'on n'organise ses idées d'une certaine façon. C'est merveille de voir comme les interprètes de *Fric-Frac* réussissent à s'exprimer dans cet idiome. On croirait qu'il leur est natal. Devant Victor Boucher, qui n'y comprend rien, Michel Simon qui est si curieusement cocasse échange des répliques imagées avec Arletty qui est si belle et si grave et il arrive à celle-ci d'en lancer avec un parfait naturel qui sont d'un argot flamboyant : « Le chef des gaffes lui a collé deux jours de mitard pour avoir jacté au merlan pendant qu'il y coupait les tifs. »

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Maurice Duval : *La poésie et le principe de transcendance*. Alcan, 1935. — *Religion, superstition et criminalité. Ibid.*, 1935.

M. Maurice Duval reconnaît pour « son maître » Henri Bergson; mais il a conservé de son âge d'étudiant une fidélité à l'enseignement de L. Lévy-Bruhl. Ses deux thèses, méditation de toute une carrière, se placent respectivement sous l'invocation des deux *leaders*. Mais sa vie, professionnellement vouée à la philosophie, est intimement celle d'un poète. Ces divers goûts et ces influences s'entrecroisent en des écrits à la fois brillants et de haute qualité.

Qu'est-ce que **la poésie?** Non pas artifices de style, mais révélation d'une vérité supérieure. Le poète, missionnaire de l'idéal, voit et fait voir au delà du sensible, au delà du concret. Voilà pourquoi le moteur de son inspiration se doit cacher dans un principe de transcendance. L'auteur ne craint pas de prendre ce terme, tour à tour, en des sens multiples. Tantôt il s'agit d'atteindre par-delà le particulier et le subjectif, l'objectif et l'universel (22); tantôt le but est, au contraire, de rejoindre à partir de l'intelligence, la qualité, le concret (237). D'autres fois il ne faut entendre par transcendance qu'un dépassement (117 : nous hausser à un plan supérieur; 120 : transformer l'œuvre en une valeur sociale; 128 : une adaptation nouvelle par modification de l'organisme; 132, etc. : réalisation d'une sorte de conscience transcendantale, en une acception fort différente de la kantienne, etc.). Souvent il y a simple référence à cette « tension » caractéristique, selon Bergson, de la pensée intuitive. Par contre, jamais n'intervient, dans son sens proprement hégélien, cette fameuse *Aufhebung* à laquelle nous avons maintes fois comparé la notion indienne *atîta* (1), variétés remarquables de dépassement, qui aboutissent à du transcendant. Mais la vieille formule *homo additus naturae* n'impliquait-elle pas déjà l'impossibilité d'une explication purement immanente de la poésie?

(1) *Abhi, adhi, ati.* Journal Asiatique, juil.-sept. 1933, p. 181 à 188; — Actes du Congrès international de philosophie scientifique, Sorbonne, 1935 : *Les préfixes verbaux en indo-européen et leur influence sur la logique*, III, 2.

On ferait tort d'ailleurs à l'œuvre en ne la considérant que du biais philosophique. Un sens très aigu de la poésie s'y manifeste à chaque page, et peu de livres montrent sur des exemples aussi heureusement choisis, aussi expertement commentés, le « fait poétique », à propos d'un Baudelaire, d'un Mallarmé, d'un Valéry. N'empêche que l'originalité du livre est de soutenir que le fondement de l'inspiration poétique réside en la seule *pensée,* la même intuition intellectuelle expliquant l'art et la mysticité.

Religion, superstition et criminalité aborde, par des voies métaphysiques, un problème de sociologie. Non que l'auteur ignore les principaux travaux des sociologues; lui-même leur apporte une contribution par ses analyses du *mzaoug* marocain. Mais le nerf de ce second livre, comme celui du premier, est encore le principe de transcendance. Quoi de plus épris de transcendant que l'âme religieuse? Cependant où trouver un plus complet reniement de cette transcendance que dans le geste égoïste et à courte vue du superstitieux, geste qui aboutit si facilement à l'immoralité? On entrevoit par là que les deux ouvrages témoignent d'une symétrie inverse : l'examen critique de la poésie montre la nécessité d'une dialectique de transcendance; l'étude de la société atteste, comme dégénérescence de la religion, la fatalité d'une descente dans l'immanence croissante, contraire au salut : car l'esprit, de par on ne sait quelle pesanteur, risque de se mécaniser, de choir dans la matière, de s'enliser même dans le crime.

Religion, superstition, criminalité ne comportent sans doute, d'un tel point de vue, que des définitions très larges, malaisées à serrer de près. L'auteur estime que religion et superstition dérivent d'une même origine, mais que l'on passe de l'une à l'autre par transition du dynamique (l' « ouvert » des *Deux sources*... bergsoniennes) au statique (le « clos »). Le souffle authentique de la religion s'altérant, il advient que du meilleur, parce qu'il se méconnaît lui-même, jaillit le pire : cette criminalité superstitieuse contre laquelle un Voltaire jadis et ses successeurs n'ont cessé de guerroyer. C'est toute la crise du monde moderne que Maurice Duval envisage ainsi, pour l'analyser et pour y remédier. Si le mal consiste en la

mécanisation de l'esprit, le remède sera une réhabilitation, une exaltation de la conscience, comme opposée à l'instinct. Pages profondes, pages généreuses.

PAUL MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Ferdinand Gonseth : *Les mathématiques et la réalité*, Alcan.

A propos de l'ouvrage collectif *Science et loi*, nous avons signalé (1) l'immense intérêt qui s'attache aux conceptions, si riches et si originales, de Ferdinand Gonseth, professeur à l'Ecole polytechnique de Zurich. Il vient de nous donner, sous le titre **Les mathématiques et la réalité,** un important exposé des démarches de la pensée, où il situe les mathématiques et la logique à leur vraie place, parmi les autres sciences de la nature. Ce n'est pas, semble-t-il, trahir la position qu'il a prise, en proclamant qu'il convient aux savants d'exclure de ces problèmes les rhéteurs : grammairiens et philosophes de profession.

L'auteur part des actes les plus simples de l'existence, par exemple (p. 7), du réflexe qui consiste à remonter sur le trottoir, quand on se voit tout à coup menacé d'être renversé par une auto, ou encore (p. 162) du fait d'affirmer que, « si l'objet A est à droite de l'objet B et à gauche de l'objet C, l'objet A se trouve entre les deux autres ». Jugements sommaires, dira-t-on, quoique pratiquement vérifiés dans toutes les circonstances de la vie (p. 12). Il n'en faut pas plus pour esquisser une marche — continue et sans cesse renouvelée — de l'intuitif vers l'abstrait.

Cette progression est analogue dans ses origines, comparable dans son évolution et semblable dans son aboutissement à toutes les autres constructions théoriques fondamentales des mathématiques et de la physique (p. 244).

Progression conforme aux données de la psychologie expérimentale, et où se mêlent intimement les deux domaines — apparemment si disparates — de la pensée et de l'action (p. 2).

La pensée imite l'action, et l'action réalise la pensée (p. 17). [Il

(1) *Mercure de France*, 15 avril 1935, p. 369.

est essentiel de montrer] comment on passe de la règle observée dans la nature à la règle à observer dans la conduite de nos pensées (p. 315).

Chemin faisant, Gonseth ne manque pas d'insister sur les écueils qui se sont présentés et qui subsistent encore : les suggestions du langage courant, « auxquelles il faut se garder de céder » (p. 3) et aussi (p. 51) le *paradoxe du langage* (comment est-il possible de conférer à certains mots — et en ne se servant que de ces mots eux-mêmes — un sens qu'ils n'ont encore jamais eu (?).

Sans les opposer peut-être suffisamment, l'auteur définit les deux aspects opposés de l'objectivité, aspect psychologique et aspect social :

Un jugement est qualifié d'objectif, quand il n'est pas démenti par le déroulement des circonstances ultérieures (p. 21). L'objectivité revient ...à une unanimité de subjectivité (p. 40).

La méthode expérimentale, ajoute-t-il (p. 71), prolonge simplement le processus par lequel se constitue notre connaissance intuitive de l'univers : « progression trois fois millénaire qui s'est parfois ralentie, mais qui jamais ne s'est démentie et n'a jamais rien renié de son acquis (p. 89)... La science commence où le bon sens finit (p. 67) (2). » Et l'enseignement élémentaire des mathématiques persiste à commettre l'hérésie « de renier l'intuition directe, en se réclamant uniquement de la nécessité logique (p. 314) » !

Le nombre, dans sa signification primitive et dans son rôle intuitif, est une qualité *physique* des groupes d'objets (p. 127). Le continu arithmétique trouve une réalisation dans la notion de longueur quelconque, tandis que le système des nombres entiers trouve une réalisation dans le dénombrement des catégories finies d'objets (p. 87).

A ce propos, nous devons signaler, de par sa généralité même, une thèse qui nous semble extrêmement féconde : c'est que la logique, *qui est d'abord une science naturelle,* est, en fait, la physique de l'objet quelconque.

Il y a, dans notre connaissance, deux stades où la notion d'objet

(2) Phrase que, par une curieuse coïncidence, nous avons déjà trouvée (*Ibid.*, 15 mai 1935, p. 147) sous la plume du savant belge Jean Pelseneer.

est vacillante ou chancelante. Le premier est celui de la prime enfance, le second celui où ont abouti les recherches de la physique moderne sur la nature de la matière (p. 157) ; la notion d'objet se dégrade alors jusqu'à n'être plus qu'un « préjugé macroscopique » (p. 158). La notion d'objet est de la même nature que la notion de droite ou que la notion de nombre. Elle recherche le réel et l'atteint dans une certaine mesure; mais elle ne l'atteint qu'à peu près : c'est un abstrait schématisant (p. 161). L'objet est conçu dans l'espace, et les lois de l'objet exigent, pour être formulées, l'intuition du nombre (p. 175). La physique des qualités immédiatement perçues forme la première assise de la physique de laboratoire, de même que la connaissance intuitive de l'espace (dit physique) est le fondement de la géométrie, et que la physique de l'objet quelconque contient les premiers rudiments de la logique (p. 186).

Un chapitre entier est consacré aux *antinomies* logiques (pp. 244-266); d'autres, aux définitions et aux explications, aux déductions et aux démonstrations : il y a là une saine philosophie de la pédagogie et de la diffusion scientifique. Gonseth ne manque pas d'accorder — comme il sied — une place d'honneur à l'analogie, en opposition avec les assertions d'Emile Meyerson.

L'explication n'est pas sous le signe de l'identité, de l'équivalence totale ou de l'adéquation parfaite : elle est sous le signe de l'analogie, de la concordance en suspens (p. 312). Notre entendement est engagé dans la discipline des analogies, au moins autant que dans le schème causal : l'analogie prend place au rang des catégories préalables de l'entendement (p. 306). Le fondement de toute évidence mathématique est une analogie (p. 323).

Il y a longtemps déjà (3), nous avons montré à Julien Benda qu'à la suite des géométries non-euclidiennes et de la théorie de la relativité, les sciences physiques ont annexé les mathématiques, terre d'élection des « vérités absolues », des « vérités éternelles », des « vérités en soi ». Ce n'est pas un des moindres charmes de cet ouvrage fondamental que de retrouver ces thèses *désormais indiscutables*, qui établissent l'unité totale de la science par l'expérimentalisation des mathématiques et de la logique.

MARCEL BOLL.

(3) « La conversion d'un clerc », *ibid.*, 1er mai 1929, p. 597.

SCIENCE SOCIALE

Camille Savoire : *Regards sur les temples de la franc-maçonnerie,* Editions initiatiques, 63, rue Ramey. — Comte de Fels : *Optimisme maçonnique,* Calmann-Lévy. — Albert Vigneau et Vivienne Orland : *La franc-maçonnerie, danger social,* Baudinière. — Jean Marquès-Rivière : *Comment la franc-maçonnerie fait une révolution,* Baudinière. — Mémento.

Tous ces livres m'obligent à revenir sur une matière que j'ai déjà traitée en février dernier.

Le livre du docteur Camille Savoire, **Regards sur les temples de la franc-maçonnerie,** est très intéressant, car il porte devant le grand public une question jusqu'ici restée dans les ténèbres des loges, et par conséquent il constitue un pas vers la franchise. Car on doit le répéter, il n'y a que certaines gens qui cherchent l'ombre, et tant que la franc-maçonnerie restera dans ses caves, on sera en droit de la tenir pour une société de ces gens-là. Aucun homme un peu soucieux de sa dignité morale ne peut consentir à faire partie d'une société dont le premier article est de s'engager à garder le secret sur tout ce qui se passe chez elle. Le jour où les francs-maçons nous diront ce qui s'y discute et ce qu'on y décide, comme ferait n'importe quel membre de n'importe quelle société savante, philanthropique ou même politique, on pourra leur rendre toute estime, mais pas avant.

M. Camille Savoire n'est peut-être pas choqué par ce côté ténébreux qui nous répugne, mais il l'est, et il faut alors l'en louer grandement, par le caractère de basse politicaillerie antireligieuse qui caractérise les loges de France (car à l'étranger la franc-maçonnerie est toute différente de la nôtre : en Angleterre, vénérables et clergymen font excellent ménage, et en Belgique, M. Lucien Solvay a bien voulu me l'écrire, les francs-maçons sont plus patriotes que certains curés) et c'est pour cela qu'il s'est retiré du Grand Orient de France dont il était un des plus hauts dignitaires, pour fonder un Rite rectifié, ma foi très curieux. Ce Rite rectifié pose divers principes qui ont dû faire frémir les autres trois points restés fidèles au Grand Orient : 1° la foi au grand Architecte de l'Univers (pourquoi ce pauvre petit mot de Dieu, si court, si vague, si beau, leur écorche-t-il la bouche à tous ces bons maçons qui n'ont jamais rien maçonné?);

2° l'invocation rituelle à la gloire du susdit, accompagnée de celles au triomphe de la Science et de la Raison et au règne de la Bonté (parfait! belles majuscules!); 3° la présence, sur l'autel du président des travaux, d'un Livre sacré ouvert à la première page de l'Evangile de saint Jean (encore louable! Mais si c'est réconcilier la F. M. avec le Christianisme, que vont dire les non-chrétiens? Il paraît que les Juifs chez nous, les Musulmans, Bouddhistes et Confucianistes dans nos colonies, remplissent les loges); 4° l'amour de la patrie (très bien!); 5° l'obéissance aux lois (idem); 6° l'observation de la maxime : Aime ton prochain comme toi-même (idem; il y a près de vingt siècles que le christianisme le dit et le répète); 7° l'interdiction absolue de toute discussion concernant la religion, la politique et tous sujets de discorde ou d'inimitié. Et tout ceci est décidément très bien! Mais alors pourquoi se cacher, s'affubler d'oripeaux grotesques et se servir d'un jargon ridicule?

Le défaut impardonnable de la franc-maçonnerie même bien intentionnée est d'être une société dissimulée de camaraderie politique et sociale, donc d'intrigue, d'artifice et de passe-droits. Et sans doute, les relations personnelles jouent un rôle dans toute société humaine, et l'employeur qui cherche un employé regarde d'abord parmi ses parents, amis et connaissances, mais quand la recherche est organisée à la mode sectaire, avec secret, surveillance et sanctions, la chose aboutit à des résultats inacceptables : pourrait-on admettre un examinateur qui recevrait un candidat, un juge qui ferait gagner un plaideur, un directeur qui ferait avancer un subordonné, un inspecteur du travail qui exempterait de procès-verbal un industriel, etc., parce que l'un et l'autre seraient de la même loge? Il faudrait donc que tous ceux qui ont action sur les autres s'interdisent par conscience de faire partie d'une telle société.

Mais, de plus, la franc-maçonnerie a adopté une attitude d'agressivité révolutionnaire qui légitime toutes les mesures prises contre elle par les gouvernements d'ordre car, de nos jours, les divergences politiques et économiques passent au second plan; il ne s'agit plus de lutte entre monarchistes et républicains, ou entre autoritaires et libertaires, mais de lutte

entre civilisés et barbares, entre conservateurs et destructeurs, et la franc-maçonnerie, longtemps secte d'esprit bourgeois s'étant faite secte d'esprit révolutionnaire, tombe sous le coup de toutes les opérations de police un peu rude que nécessitera le salut de la civilisation. L'Italie, l'Allemagne et plusieurs autres Etats, sont allés jusqu'à l'interdire rigoureusement, et on ne voit pas au nom de quoi on les blâmerait si cette confrérie est devenue, comme on le voit en Espagne, une auxiliaire des terroristes. Aucune société ne peut admettre dans son sein des groupes d'incendiaires, de voleurs et de massacreurs.

Quant aux bons francs-maçons qui ne veulent le triomphe que de la Science, de la Raison et de la Bonté, sans même y ajouter l'Architecte suprême, mais en y ajoutant, espérons-le, le Bon sens qui est le plus sage et le plus bienfaisant de tous les dieux, quant à ceux-là, dis-je, il leur sera toujours facile de poursuivre en plein jour leur œuvre de haute bienfaisance (à condition, bien entendu, qu'elle n'en recouvre pas une autre de basse malfaisance) et il ne leur sera pas nécessaire pour cela de se mettre des tabliers sur le ventre et des titres biscornus sur le front. Tous les êtres humains qui ne sont pas des chenapans veulent la bonté, la paix, le progrès, la raison et autres entités, et ceux qui se croient être les seuls à les vouloir sont d'impatientants jobards (les pacifistes en particulier qui se muent si facilement en batailleurs sont des personnages point seulement impatientants mais exaspérants). Et si ces francs-maçons-là, les bons, veulent poursuivre leur action en dehors de toutes les églises chrétiennes, libre à eux! il serait moins sot en somme de se rattacher aux vieux gnostiques Carpocrate, Valentin et Basilide qu'aux plus vieux et plus hypothétiques Hiram et Schlemo; mais même gnostiques, et manichéistes, et tout ce qu'on voudra, qu'ils ne se transforment pas subitement à la moindre occasion en approbateurs de terroristes incendiant, avant tout, églises et couvents, et massacrant, avant tout, prêtres et évêques comme on le voit en Espagne.

Le livre de M. Jean Marquès Rivière, **Comment la Franc-maçonnerie fait une révolution,** explique justement le rôle qu'a joué la franc-maçonnerie espagnole dans les événements

de ces cinq dernières années : c'est elle seule qui a renversé Alphonse XIII (petit malheur d'ailleurs), et qui a fait évoluer la République (grand malheur alors) du régime modéré d'Alcala Zamora et Gil Robles au régime abominable, on ne peut même pas dire d'Azana et de Caballero, mais des bandits anarchistes et communistes qui les ont supplantés en fait et qui au besoin les égorgeraient eux aussi. Il est pénible sans doute à des partisans de la liberté et de la légalité d'approuver les généraux qui se sont levés contre une domination odieuse, mais l'insurrection contre la tyrannie n'est-elle pas un article de la constitution de 1793? D'autant que, comme l'a dit le grand Miguel de Unamuno, c'est ici la lutte de la civilisation contre la barbarie, et alors tout change!

Le livre d'Albert Vigneau et Vivienne Orland : **La franc-maçonnerie, danger social,** ne parle que de notre pays et sera peut-être lu avec d'autant plus d'intérêt. Les auteurs sont au courant du mouvement de sécession de M. Camille Savoire (sur lequel on peut lire également un bon article de Joseph Berteloot : *Où en est le Grand Orient* dans les *Etudes* du 5 mars 1936 : on a si souvent rapproché les jésuites et les francs-maçons!) et ils se tiennent un peu en défiance à son égard. Ce Rite rectifié leur semble pénétré de ce ténébreux esprit maçonnique qu'ils réprouvent, mais il sera bien facile aux néo-maçons de leur prouver le contraire en renonçant au secret qui légitime toutes les craintes, et aussi à l'intolérance antichrétienne qui pourrait bien, hélas, se maintenir, même avec le Livre sacré ouvert à la première page du quatrième Evangile (au fait, que contient-il, en outre, ce Livre sacré?).

Quant au volume du comte de Fels, **Optimisme maçonnique,** c'est une correspondance imaginaire entre deux francs-maçons échangeant leurs impressions au temps où il pleuvait à verse sur le Temple à propos de Stavisky. Et il faut que le Temple ait une bonne toiture pour avoir résisté à cette trombe de scandales, tous les gens compromis dans ces latrines politiciennes étaient d'authentiques frères! Les vomissements soulevés par cette rupture d'égout ont été pour beaucoup dans la victoire des socialistes-communistes aux élections de mai dernier. Beaucoup de gens ont dit : « Tout plutôt que les radicaux-socialistes; avec des socialistes purs

ce ne pourra pas être pis, et ce sera peut-être meilleur. Votons pour eux. » Hélas! autant contracter la lèpre pour se guérir d'un urticaire!

MÉMENTO. — *Annales sociologiques. Sociologie générale,* fascicule 2 : C. Bouglé : *La méthodologie de François Simiand.* Etude sur l'œuvre de ce professeur au Collège de France, qui vient de mourir et qui avait fait partie à l'Ecole normale « de l'équipe d'intellectuels socialistes dont le grand bibliothécaire Lucien Herr était le centre. » Cette simple ligne situe en effet le disparu, qui aurait pu être un bon sociologue s'il n'avait pas été dominé et tourneboulé par la politique. Robert Montague : *L'évolution moderne des pays arabes,* avec plans méthodiques de recherches sur l'Algérie et sur la Syrie. Intéressante étude que je ne puis que signaler. — Le fascicule comprend en outre une très utile Bibliographie de tous les livres français et étrangers parus depuis 1933 sur la sociologie générale. — Thomas Amlie : *Les Etats-Unis sur le chemin de l'Abondance,* Editions Fustier, 8 rue de Choiseul. Ce livre est l'œuvre d'un homme politique américain qui a fondé, là-bas, un parti voulant réaliser la rareté dans l'abondance, ce qui à première vue est un peu contradictoire; au surplus n'est-ce pas parce que les Etats-Unis n'étaient pas seulement sur le chemin mais en plein cœur de l'excessive Abondance que la grande crise de 1929 s'est produite? — Henri Valentino : *Les Américains à Paris, au temps joyeux de la prospérité,* Perrin. Tableautins très amusants, très spirituels même, mais qui relèveraient plutôt de la Chronique des mœurs, de Saint-Alban. — Anonyme : *Pauvres Français! Introduction au recensement des richesses de la France.* Fustier. Un groupe de techniciens qui s'intitule Dynamo a écrit ce livre pour demander que la distribution des pouvoirs d'achat soit indépendante du service rendu; si cela veut dire que le travailleur et le fainéant doivent pouvoir acheter la même chose, ou simplement le bon travailleur et le mauvais, c'est pure insanité. — Maurice Lagarde : *Le franc-or tue les affaires et ruine la France.* Editions des Frondeurs, 12, rue Hautefeuille. L'auteur veut que la loi du 25 juin 1928 soit abrogée et qu'il ne soit pas possible de convertir du papier-monnaie en or. Cela empêchera-t-il l'or de s'évader? Notre encaisse or de la Banque de France qui était de 82 milliards au début de 1935 n'est plus que de 52 environ : 10 milliards sont sortis à la chute du Cabinet Flandin (juin 1935) 1 milliard enlevé est revenu pendant le Cabinet Laval et les vacances du Parlement, mais à partir de la rentrée 9 à 10 milliards sont sortis sous le Cabinet

Sarraut et 12 ou 13 sous le cabinet Blum. — *L'espoir français*, 38, rue de Liège, à qui j'emprunte ces chiffres (n° du 2 octobre) donne dans son n° du 9 octobre d'autres chiffres curieux, ceux des voix obtenues aux dernières élections espagnoles du 16 février, par le Front Populaire (4.356.559) et par le Front antirévolutionnaire (4.570.044), ce qui montre que les vrais représentants du peuple, ce sont les nationaux et non les gouvernementaux lesquels n'ont pris le pouvoir que grâce à une loi électorale frelatée. Mais ceci, combien peu de gens le savent!

HENRI MAZEL.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Edward Westermarck : *Pagan survivals in Mohammedan Civilisation*, London, Macmillan, 8°; trad. franç. par Robert Godet, Payot, 8°.

Cet ouvrage fournit une base excellente pour discuter de nouveau, à propos de certains faits précis, ou de séries limitées de faits, le problème des survivances dans un conglomérat de peuples qui donne l'impression de l'unité par opposition au conglomérat dit chrétien. Pourtant il faut avertir dès le début que ce ne sont pas tous les peuples convertis à l'Islam qui sont étudiés à fond, mais seulement ceux du Maroc espagnol et français, un peu moins ceux de notre Afrique du Nord; moins encore ceux de la Tripolitaine et de l'Egypte; enfin pas du tout les groupements musulmans formidables de l'Inde, de l'Indonésie, des Philippines, de la Chine et de l'ex-empire russe. Ce n'est pas que Westermarck, dont l'érudition universelle s'est manifestée dans son *Histoire du Mariage* et dans d'autres ouvrages, n'aurait pas pu situer le problème sur ces bases larges; mais il a tenu à prendre pour points de départ de ses enquêtes des tribus qu'il connaît, qu'il a explorées personnellement.

Les divers chapitres sont consacrés : 1° aux *djinn* ou esprits; ils appartiennent nettement à la catégorie animiste, en tant que représentations individuelles, autonomes et puissantes, d'un certain nombre de forces dites surnaturelles. Il existe déjà toute une littérature sur les *djinn*, dont le nom provient directement du latin *genii*. On leur trouve des analogues ailleurs dans le monde, même en dehors de l'Islam. Il y a donc un point de principe sur lequel je diffère ici avec Westermarck. Je ne vois pas très bien pourquoi ces

djinn ou *genii* seraient dans l'Islam des « survivances païennes »; ou plutôt, je ne vois pas bien à quoi s'applique le terme de « païen » dans le cas donné. Westermack sait fort bien que ces *genii* ou *keres* païens qui ont passé dans le christianisme d'une part et de l'autre dans l'Islam par intégration des croyances arabes de l'Arabie proprement dite, influencée par la période byzantine et par les colonies chrétiennes dans les villes, puis en Egypte, Tripolitaine et Tunisie par les formes coptes du christianisme, font partie du complexe dit musulman normal, bien que les motazilites et les soufistes aient essayé d'éliminer ces éléments animistes. Si « païen » se rapporte à « islam », les *djinn* ne sont pas païens mais orthodoxes; si c'est par rapport au christianisme primitif et populaire, avec la doctrine des démons, des diables et du Diable, ils sont orthodoxes aussi, tout au moins jusqu'à la fin du moyen âge, donc non-primitifs.

Je veux dire que l'animation de petites forces subordonnées aux dieux, ou au Dieu central et suprême, et hiérarchisées selon divers systèmes, ne peut pas être regardée comme « païenne », ni comme une « survivance » de quoi que ce soit, mais comme un fait actuel et normal évoluant dans un plan propre à côté du plan dogmatique, ou canonique, ou ratiocinateur, ou intellectualiste. Nos enfants eux-mêmes animent les forces actives ou d'inertie. Dans beaucoup d'autres domaines (mariage par rapt, mariage de groupe, etc.), Westermarck combat la théorie de la survivance : ici, je suis ses directives en la rejetant.

De même pour les chapitres suivants consacrés, le deuxième au mauvais œil, le troisième à la malédiction, le quatrième et le cinquième à la sainteté. Ces trois phénomènes magico-religieux ne peuvent être regardés comme des « survivances » que si on se place au point de vue de la raison pure, ou de la dialectique mathématico-philosophique inaugurée, ou du moins systématisée, par Descartes. Mais il n'y a pas une seule religion organisée (chrétienne, musulmane, bouddhiste, taoïste, shintoïste, etc.), qui ait pu éliminer de son programme populaire et agi le mauvais œil, la malédiction (simple contraire de la bénédiction) et la sainteté. Si la sainteté ou *baraka* des musulmans est une survivance, il faut conclure que la *sanc-*

titas des saints chrétiens en est une aussi, ou le *iéros* des chrétiens d'Orient, ou le *karma* des Hindouistes, ou les autres saintetés dont les noms varient selon les peuples, mais dont les caractères sont identiques. Dans l'Inde, tous les Brahmanes possèdent cette *sanctitas* ou *baraka;* et par rapport à leur religion, il n'y a pas de « survivance », à moins de jouer sur les mots. Otez du catholicisme la qualité de la « sainteté », que reste-t-il? Des notions métaphysiques, mais aucun dynamisme utilisable dans la vie courante.

De même, la malédiction peut être primitive; j'admets qu'elle l'est autant que la bénédiction; et j'admets que cataloguer les malédictions est aussi normal que cataloguer les tabous ou interdictions, parce que le nombre des choses licites est incommensurable. Mais, comme dit un héros de Kipling, les Commandements interdisent bien des choses, mais non pas de voler le chien du voisin; puisqu'il n'en est pas question, libre à vous de le voler. Seulement la malédiction en tant que rite négatif ne peut valoir que par son contraste avec le rite positif dit bénédiction.

Westermarck a longuement étudié les malédictions conditionnelles, si bien formulées au Maroc; mais je lui ferai remarquer que toutes les bénédictions sont également conditionnelles, sinon expressément, du moins par sous-entendu, puisque celui qui bénit, en tant que foyer de la puissance divine ou de la *sanctitas* cosmique diffuse, doit se trouver dans un certain état de purification d'abord, puis de contact avec la puissance supérieure. Un prêtre catholique qui n'est pas en état de grâce ne saurait bénir l'eau ni le sel. Je n'insiste pas sur les détails qui viendront aussitôt à l'esprit du lecteur, selon la religion à laquelle il appartient; je veux dire seulement que je ne vois pas comment traiter de « survivances » des conceptions et des pratiques magico-religieuses dont aucune magie ni aucune religion, y compris les sectes les plus affranchies de tout rituel, comme certaines sectes protestantes, ou soufi, ou rationalistes chinoises, ne peuvent faire abstraction. Puis-je dire que mes mains sont une survivance? ou mon cœur? Et les philosophes les plus affranchis, à toutes les époques, ne disent-ils pas que pour la connaissance, les uns disent de l'Infini, les autres disent de l'Absolu,

d'autres encore de la Nature, ou du Cosmos, ou de l'Idéal, ou du Spectaculaire, il faut le cœur pur et l'esprit pur, autrement dit la protection contre le mauvais œil et la malédiction, l'absorption de la bénédiction et de la sainteté?

Il y a trois hommes au moins parmi mes amis, et quelques autres avec, qui m'ont fait l'effet de posséder cette sainteté infuse : Havelock Ellis, Westermarck lui-même et Pierre Kropotkine; notez que je ne dis pas que ce sont des apôtres, mais des sortes d'aimants qui attirent, concentrent, puis diffusent des forces humanitaires universelles. Donc ces forces animées, magico-religieuses, thermo-dynamiques, électro-nerveuses, subsistent en tant que forces immédiates et persistantes; et l'explication qu'on en donne de nos jours n'est par rapport à celle qu'on en donnera dans mille ans pas plus rétrospective, ou survivante, que celle que les ethnographes notent chez les peuples sauvages, ou à demi-sauvages, ou dans la population rurale, ou moyenne, européenne.

Vu mon âge, je suis sciemment esclave aussi des étiquettes imposées jadis; mais je crois que la prochaine génération, qui prend plus facilement contact avec des tribus plus ou moins primitives jadis lointaines, mais maintenant, par l'avion et l'auto, devenues proches, réformera toutes nos sciences de l'Homme et ôtera des casiers scientifiques les petits cartons qui semblaient correspondre à un classement exact des faits réels. Pour ma part, en voyageant dans l'Afrique du Nord, selon ma manière (celle du pauvre bougre sans instruction ni préjugés), je n'ai pas senti des survivances, mais des faits exactement identiques à ceux que j'avais expérimentés en Europe, même dans les villes les plus civilisées, et aux Etats-Unis.

L'erreur du catalogue provient, je crois, de ce qu'on regarde tous les individus d'une même génération comme étant sur le même niveau mental. La théorie de la survivance suppose un système d'évaluations. Mais vous ne pouvez pas évaluer des idées, ou des concepts, en prenant pour base des actes; et réciproquement. Vous ne pouvez pas non plus, du point de vue dynamique, classer les idées en vraies ou fausses, ni les actes en utiles ou nuisibles. De sorte que si vous êtes arrivé au relativisme mondial, vous ne pouvez pas non plus

décréter que la croyance au mauvais œil, ou à la sainteté, est une survivance d'un stade antérieur, car ce peut être aussi l'aboutissement très élaboré d'une série de concepts que vous n'avez pas le droit, en théorie pure, de regarder comme inférieurs, donc antérieurs. L'univers étant un complexe de forces mal définies encore, ou qu'on ne définira jamais, les explications qu'on a données de leurs intéractions se valent; notre théorie de l'atome serait alors autant une « survivance » que la théorie du mauvais œil ou de la sainteté.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue de Paris : abolition du prolétariat par M. de Fels, naguère journaliste, inventeur du quotidien illustré, aujourd'hui homme du monde richissime et économiste politique. — *Revue bleue :* souvenirs d'une Parisienne sur Guillaume Ier roi de Prusse et empereur allemand. — *Arts et Idées :* Stéphane Mallarmé, vu par un jeune écrivain de 1936. — Mémento.

Durant l'autorité consulaire de feu M. Patinot au *Journal des Débats,* au temps que la verve encore gamine de Jules Lemaître chantait :

Les bas-bleus sont bleus.
Les Débats sont roses...

la feuille toujours grave et littéraire de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois publiait en tête de son courrier des théâtres, au lendemain des premières représentations théâtrales, des articulets d'un tour souvent exquis, « parisiens » avec une pointe d'ail au goût marseillais. Leur auteur ne les signait pas, ou des initiales E. F. C'était un grand garçon distingué, mince, fort élégant en sa mise et ses manières, tout à fait le héros des romans mondains de Maupassant. Il fonda un peu plus tard le premier journal quotidien illustré : *La Journée.* C'était une idée heureuse. Les précurseurs obtiennent rarement le succès. Le journalisme perdit M. Edmond Frisch qui devint diplomate : attaché à l'ambassade de France auprès du Vatican. Il dut y rendre des services de qualité, car S. S. Léon XIII le fit comte de Fels. Il se réclame, depuis, d'une noble origine danoise plus ancienne que celle des dernières maisons régnantes d'Europe, ou à peu près. Il est, en tout cas, grand par les richesses, après un promptissime passage dans la « carrière ». On lui demande

audience comme à un personnage. Il en est un et, probablement, même pour son valet de chambre. Du plan, supérieur conventionnellement, où il est parvenu, il considère la chose publique. La **Revue de Paris** ne saurait que s'enorgueillir de sa collaboration. Le numéro du 15 octobre donne (sitôt après la relation d'une visite de M. Maurice Martin du Gard au « Manoir d'Anjou » et sitôt avant des papotages proustiens d'un accent « tapette » exacerbé parce qu'ils s'adressaient à une femme du monde) une étude signée Fels tout court et intitulée comme suit, à la Sieyès :

Le prolétariat et la propriété

Qu'est-ce que l'ouvrier? Un prolétaire.
Que doit-il être? Un propriétaire.

Ce programme posé, son auteur n'hésite pas à se recommander au lecteur :

Voilà plus de dix ans que nous avons commencé l'inventaire de la fortune de la France.

Et il accuse les « apôtres de la religion marxiste » d'avoir « organisé la conspiration du silence » sur ce qu'il appelle : « nos suggestions ». Celles-ci demandent tout à l'Etat et rien à la générosité des possédants, « pour miner par la base les doctrines de haine et de lutte des classes dont s'alimente la propagande socialiste ».

Or, voici les suggestions de M. de Fels :

Nous avions et nous avons toujours en vue dans l'Ile-de-France et plus particulièrement dans la banlieue de Paris, l'aménagement au profit du prolétariat urbain et suburbain d'une étendue considérable de terrains dont l'Etat ne tire aucun profit.

Pour remédier à la grande pitié des mal-lotis, si cruellement et si injustement éprouvés, nous avions préconisé le défrichement des parties de mauvais taillis [*sic*] qui bordent les magnifiques forêts héritées de la Monarchie. Que n'a-t-on, quand nous le proposions, installé tant de malheureux dans ces endroits privilégiés [*sic*] où la splendeur du site le dispute à la sûreté de l'hygiène, au lieu de les livrer aux lotisseurs et de les laisser s'installer au sein de la plus complète anarchie édilitaire dans des taudis construits sur des terrains malsains et arides, alors que sans nuire à notre domaine forestier, il était aisé de coloniser le Mont Valérien, certaines bor-

dures du parc de Versailles, les alentours de Meudon, Le Raincy, Maisons-Laffitte, Achères, etc., etc.

L'étude personnelle que nous avons faite ne laisse aucun doute sur la valeur sociale des terrains et taillis que l'incurie d'un Etat soi-disant démocratique et socialiste laisse improductifs. Loin de songer à mettre à la disposition d'un prolétariat qui aspire à jouir de l'air et de la lumière, ces conditions primordiales de l'hygiène, des biens d'un revenu nul, l'Etat républicain, comme autrefois la Monarchie, ne manque aucune occasion de les arrondir par de nouvelles acquisitions en vue desquelles les contribuables sont encore lésés par l'inscription au budget d'une trentaine de millions dont sont frustrés les prolétaires.

Parler de « sûreté de l'hygiène » à propos d'Achères ou de Maisons-Laffitte est assez aventuré. C'est avec une autorité moins contestable que notre théoricien des réformes sociales déclare :

Les prolétaires sont des gens qui ne possèdent pas. Par conséquent, s'ils devenaient propriétaires, il n'y aurait plus de prolétariat.

« Tout le monde doit être propriétaire », écrit encore M. de Fels. Les justes libéralités qui produiraient ce mirifique résultat ne peuvent être que le fait de l'Etat :

Il n'est qu'un pays au monde où cette réalisation soit possible, c'est la France.

L'Etat français, en effet, est le seul Etat moderne qui possède une fortune et des richesses incalculables dont ne bénéficient que quelques rares fonctionnaires privilégiés parmi lesquels on chercherait en vain un prolétaire.

Cette fortune, ces richesses doivent être distribuées aux prolétaires suivant la méthode que nous comptons indiquer.

Et tout d'abord, pour éviter toute équivoque, établissons nettement qu'il y a deux catégories de propriétaires ou de possédants en France : celle des contribuables d'une part; — tout le monde la connaît; — l'autre dont on ne parle jamais et dont personne ne paraît soupçonner l'importance : c'est le richissime Etat français, enrichi depuis des siècles par ses prélèvements sur la fortune des particuliers.

Ce que M. de Fels, raffineur par alliance et grand propriétaire foncier, passe sous silence, ce sont les monstrueux écarts des biens particuliers entre eux. Il ne préconise de

prélèvements que sur les terres domaniales. Il englobe tous les « propriétaires ou possédants » dans une seule catégorie. Il inventorie la « fortune de l'Etat français » et propose :

Dans cet inventaire nous voyons apparaître, outre des édifices et des terrains sans nombre, 6 millions d'hectares de forêts dont le morcellement permettrait à 30 millions de ménages prolétaires, à raison de 2.000 mètres par fraction, d'édifier leur maison et de cultiver leur jardin.

Mais comme il n'y a pas en France 30 millions de ménages prolétaires, loin de là, mais tout au plus 2 millions, en accordant à chacun de ceux-ci 2.000 mètres de terrain, il suffirait de rogner les lisières des forêts domaniales d'environ quatre à six cent mille hectares pour satisfaire tous les pauvres citoyens aspirant à la propriété immobilière. Pour tenir compte de la situation des centres industriels, il va de soi que certains échanges de biens entre l'Etat et des particuliers pourraient être envisagés.

Ajoutons qu'en cas d'utilisation d'une partie des forêts de l'Etat en vue de la construction de maisons pour les ouvriers, le bois lui-même provenant du déboisage et du défrichement servirait comme matériau de construction pour la maison, ce qui représenterait une économie considérable. La maison de l'ouvrier devrait être, bien entendu, un cadeau fait par l'Etat à l'ouvrier, devenu propriétaire sans bourse délier, d'une habitation entourée d'un jardin produisant des légumes et des fruits et d'une basse-cour avec des poules et une chèvre ou une vache.

Vous vous rendez compte? On donne, au « ménage prolétaire » *2.000 mètres* de terrain *en lisière de forêt* et, là-dessus, le ménage défriche, construit sa maison, aménage verger et potager, basse-cour et étable!

Cela ressemble fort au couplet que l'acteur Saint-Germain faisait applaudir dans *Le procès Vauradieux :* « Comment se faire 20.000 livres de rentes en élevant des lapins », — du temps que M. de Fels collaborait démocratiquement aux *Débats*. Il avait alors un sens des réalités qu'il n'applique guère aujourd'hui à ses conceptions d'économiste.

§

Sous ce titre : « Souvenirs des années 1870 à 1875 », M. le comte Kessler publie dans la **Revue bleue** (17 octobre) quelques extraits des « Mémoires » inédits de sa mère. Ils révèlent

une plume alerte, capable de croquis excellents. Voici, en été 1870, la mémorialiste alors toute jeune, très élégante et jolie, à Ems, près d'une des sources. Son mari l'a quittée un instant pour aller lui chercher un verre d'eau.

Je sentais — écrit-elle — que j'étais en beauté, ainsi qu'en témoignaient autour de moi les yeux brillants et les regards admiratifs du roi [de Prusse]. En quelque endroit que passât le roi et quelle que fût la personne avec qui il s'entretenait ou se promenait, toujours la foule se pressait autour de lui, car il était très aimé. J'étais terriblement embarrassée de me trouver au milieu de cette grande foule, devant le roi, et je me demandais ce qu'allait penser mon mari quand il verrait cette scène. Mais je n'eus guère le temps de me faire des idées à ce propos, car il apparut bientôt, son gobelet à la main. Je le vis s'arrêter brusquement, et, par tact, hésiter à traverser la foule pour venir me rejoindre. Le roi l'avait également aperçu; aussitôt, il glissa quelques mots à son aide de camp, le svelte et beau comte Heinrich Lehndorff, qui nous quitta un instant, se fraya un passage jusqu'à l'endroit où se trouvait mon mari et nous le ramena. Avec une grande amabilité, le roi dit à mon mari : « Vous voyez, j'ai abordé votre épouse sans vous en demander la permission; mais les rois, pas plus que les mendiants, n'ont le loisir de solliciter une lettre d'introduction. » Ce roi qui, la même année, devait ébranler le monde par ses victoires, aimait fort à plaisanter, et nombre de ses bons mots sont demeurés célèbres. Mon mari qui, à l'encontre de ma nature timide, avait beaucoup de présence d'esprit, et, en homme du monde, n'était jamais embarrassé, se déclara très flatté. Le roi, là-dessus, fit route avec nous tout en continuant l'entretien.

Ainsi débutèrent des relations que la guerre de 1870 interrompit. Elles reprirent en 1873, « comme si nous nous fussions quittés la veille », note la comtesse. Celui qui est devenu l'empereur allemand invente pour elle un diminutif : Sottichen. Elle a eu les confidences du vieux souverain sur l'amour qu'il portait à la jeune princesse Elisa Radziwill que, six ans durant, il espéra pouvoir épouser. Mme Kessler conte la mort de cette personne, à un bal de la cour. Très saisissant est ce récit. Ne l'est pas moins celui de l'entrevue suprême de Guillaume Ier avec le feld-maréchal von Roon :

Roon, qui, si je ne fais erreur, souffrait d'une grave pneumonie, était venu à Berlin pour se faire soigner, mais son état devint

bientôt alarmant. Quand l'empereur en fut averti, il se fit conduire au domicile de Roon. Ce fut une entrevue qui les bouleversa tous les deux. L'empereur s'assit au chevet de celui qui se mourait, prit ses mains amaigries dans les siennes et lui adressa des paroles inspirées par une estime et une affection profondes. « Bon et fidèle serviteur, dit-il en le consolant, entre dans la paix de ton Maître. » Quand il se leva pour partir, il s'attarda encore quelques minutes en silence auprès du lit et, bouleversé d'émotion, saisit une dernière fois les mains de Roon. Puis, maîtrisant les sanglots qui lui serraient la gorge, il leva sa main droite vers le ciel et dit : « Adieu! Au revoir *là-haut.* » Il voulut s'éloigner précipitamment pour cacher son trouble, cependant il revint une dernière fois vers le lit pour ajouter : « *Saluez nos vieux compagnons de guerre.* » Et il disparut.

A un bal qu'il vient d'ouvrir avec l'impératrice, il dit à la comtesse Kessler :

L'impératrice n'a-t-elle pas de la poésie dans les pieds? Je n'en ai, moi, qu'un tout petit reste, et c'est dans le cœur qu'il se cache...

C'est un modèle de légèreté d'expression spécifiquement allemande.

§

Arts et Idées (octobre) en est à son numéro 4. Voilà une revue de « jeunes » et qui semblent instruits et passionnés de littérature. Je le signale avec joie, parce que c'est rare. M. Lucien Combelle adresse à M. André Gide une lettre ouverte où il exprime avec déférence sa jalousie d'admirateur français pour les avances de l'écrivain à son nouveau public russe. M. Guy Pillion, lui, traite pertinemment des plus récents écrits du grand, du très admirable André Suarès. M. Ramon Massiez, enfin, rend témoignage de sa jeunesse, de sa curiosité, de sa pétulance d'esprit, dans un article : « Aphorismes critiques à la manière symboliste » d'abord un peu irritant par son décousu, ses hardiesses de jugement, un parti pris d'improvisation, et bientôt très sympathique à raison de l'intelligence sensible dans ce désordre volontaire. Aux « Pédants du vers », aux « Précieuses ridicules de la forme » — les Parnassiens — M. Massiez oppose « Mascarille, avec des pirouettes de gueux, Verlaine ». Il divise ainsi les symbolistes : « les Las et les Mages ».

Et voici comme il s'exprime sur notre Stéphane Mallarmé :

Et Stéphane Mallarmé, un mage? Oui et non! Ce n'est pas une dérobade, mais « *oui et non* ». C'est l'être et le non-être, tout est dans la Création, et même les possibilités. Un Mage? oui! puisqu'il est le Symbole-Princeps des Symbolistes. Et aussi, hélas! le Prince qui se détourne de son Principe. Il va à l'excès, comme le Caudron-Dewoitine à l'envol systématique. Comme le Condor de Leconte de Lisle, il plane dans le crépuscule, sans atteindre rien de céleste, si ce n'est l'obscurité. Il pense son art, à califourchon sur l'imagination. Or le Poète doit penser à côté d'imaginer. Si la Poésie est Ontologie, elle est encore extase!

Pour plaire, il n'aurait pas fallu se complaire dans ces rébus de machines montées. Mieux aurait valu que l'esthéticien ne finît pas par tuer volontairement en lui *la spontanéité de l'être impressionnable* (Remy de Gourmont). Il aura été un mystique de soi-même. Le Mage à rebours pour la musique intérieure.

Je vous disais bien que oui, et je vous disais bien que non.

On l'apparente à Tennyson, à George Meredith. C'est cela même : il est anglo-saxon. Ce n'est pas un reproche, c'est un constat d'huissier : il verrouille trop de portes derrière lui. Et il garde les clés pour avoir l'air de veiller sur le trésor des superbes. D'où son domaine unipersonnel.

Qu'il ait voulu, dans cette retraite, rétablir l'unité de l'Infini, en se supprimant sans doute! Seulement il a supprimé trop de choses auparavant, et les contours des choses. *Le sage qui divague*, disait Jules Laforgue. Dans ce cas, dommage, grand dommage! pour la sagesse et la divagation!

Sa manière : il découvre des hiéroglyphes de cristal, il les assemble, il les sonorise : la musique de la divagation raisonneuse! Son chaos, son inextricabilité, alors.

Un coup de dés n'abolira jamais le hasard. Pourquoi masquer le hasard et jouer aux dés dans le brouillard?

Mon art est une impasse, avoue-t-il à Le Cardonnel.

Poète las que la vie étiole. Je vous disais bien que non.

Mallarmé dépasse le classicisme, donc, il perd l'équilibre. Pourtant, on aime sa chute lente dans le silence larmé d'étoiles de clous d'or, son impénétrabilité hermétique de mage aveugle au regard intérieur, son harmonie pierrée de gemmes précieuses.

Décidément, je vous disais bien que oui.

La page est discutable sans doute. Mais, sa verve jeune entraîne. Et comment ne pas prendre plaisir au commerce

d'un éliacin de Lettres qui, en 1936, cite avec discernement Charles Morice et *La littérature de tout à l'heure?*

MÉMENTO. — *La Grande Revue* (septembre) : M. F. Hemmer : « Visions d'un rapatrié d'Espagne ». — « Jean Dolent l'enchanteur », par Mme Aurel. — « L'art et la vie », poèmes de M. Julien Vocance. — « Heures de grève », par M. R. Chaudron.

La nouvelle revue (15 oct.) : « La Surhominisation de l'homme », par M. G. de Lacaze-Duthiers. — « Le mouvement symboliste », par M. E. Soubeyre.

Æsculape (octobre) : « Les cœurs d'envoûtement », par M. Charbonneau-Lassay. — « L'Hérédo-syphilis de Paul Ier de Russie », par M. Schrumpf-Pierron.

Europe (15 octobre) : « Esquisse d'une famille d'extrême-droite », par M. H. de Montherlant. — Poèmes de MM. P. J. Jouve et P. Eluard. — « Espagne ! Espagne ! », un généreux, un magnifique article de M. Jean-Richard Bloch. — « Eugène Dabit », par M. Henri Hertz.

La Bourgogne d'Or (août-septembre) : « En relisant de vieilles généalogies bourguignonnes », par M. Camille Pitollet.

La Muse française (15 octobre) : « Eve », par M. X. de Magallon, poèmes. — « Senlis », « Les fruits », poèmes de M. M. P. Boyé. — « Philippe Chabaneix », par M. Henri Clouard. — « A. Bertrand et Baudelaire », par M. R. Fernandat.

Mesures (15 octobre) a décerné son prix de traduction à M. Pierre Cerdagne pour sa transcription française de fragments du « Dernier homme » de Thomas Lovell Beddoes imprimés dans ce numéro. On y trouve aussi : « Besoin de grandeur », par M. C. F. Ramuz. — « Dernière épître au tsar Alexis », de l'archiprêtre Avvakoum. — « Marines », poèmes de M. Jules Supervielle.

Les Primaires (octobre) : M. Maurice Weber : « Comment définir la culture nouvelle ». — « L'affolante vérité », par M. Jean Le Guével.

L'Amitié Guérinienne (juillet-septembre) : Compte rendu de la « Journée guérinienne » du 19 juillet 1936 et des inédits d'Eugénie et de Maurice de Guérin.

Le Mois (1er octobre) : « Le moine blanc de Tombouctou » ou l'étonnante existence de l'ex-Révérend Père Auguste Dupuis, dit Yakouba, actuellement « adjoint principal des Affaires étrangères dans le Haut Sénégal ».

Combat (octobre) : « A bas la culture bourgeoise ! » par M. Thierry Maulnier. — « Ecrivains assistés, journalistes muselés », de M. J.-P. Maxence. — « Libérez André Gide ! » s'exclame M. Roger Vincent.

L'Esprit international (octobre) : M. W. d'Ormesson : « Le malaise européen ». — M. Viktor Bruns : « La question de Memel ».

Esprit (1er octobre) : M. E. Mounier : « Manifeste au service du personnalisme ». — « Espagne, signe de contradiction », pour expliquer que la revue attendait de ce pays « un long témoignage » qui n'est pas parvenu.

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : Gl Weygand : « Etat militaire de la France ». — M. Daniel Halévy annonce la fondation d'une société d'études pour établir l'histoire de la IIIe République. — « Le champ Cambeïlh », par M. B. Nabonne.

La Revue Universelle (15 octobre) : « Balzac », par A. Thibaudet.

La Revue hebdomadaire (10 octobre) : Mme Oulié : « Pour un pétrole national ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Hommage à Ernest Raynaud (*Toute l'Edition, Le Figaro, les Nouvelles littéraires*, 17 octobre). — L'artiste et son temps (*le Figaro*, 15 et 13 octobre). — Où l'on voit que l'orthographe et le style sont sans importance... — Plaisir d'écrire (*Vendredi*, 9 octobre). — La question du livre et des hebdomadaires.

J'allais fabriquer quelque écho sur la clôture de l'Exposition du Cinquantenaire du Symbolisme à la Bibliothèque Nationale, quand j'apprends la mort d'Ernest Raynaud.

Les symbolistes s'en vont... On ferme... Je n'ai pas à changer le titre... Mais au lieu de la petite mélancolie de voir se disperser les précieux souvenirs réunis rue de Richelieu par M. Julien Cain et ses collaborateurs H. Moncel et A. Jaulme, c'est la noire détresse de la disparition des hommes mêmes qu'ils commémoraient. La manifestation ouverte dans le deuil d'Henri de Régnier, continuée avec la fin de Gustave Kahn, s'achève avec la fin d'Ernest Raynaud...

Ainsi écrit, dans **Toute l'Edition,** M. Jean Ajalbert qui conclut :

Encore un peu et il n'y aurait plus eu aux murs que des portraits voilés de crêpe...

Parlant du poète du *Signe :*

Il était né à Paris en 1864, la même année que Pierre Quillard, Henri de Régnier et M. Francis Vielé-Griffin, souligne M. André Billy, dans **le Figaro.** Son attitude n'était nullement affectée ni sourcilleuse et ne sentait pas du tout l'homme de letres, mais bien plutôt le grand fonctionnaire rompu à la pratique de l'espèce humaine. Ses fonctions de commissaire de police avaient certainement

contribué à lui donner cette aménité profonde qui était la marque la plus apparente de son caractère.

En littérature, Ernest Raynaud ne voulait pas être dit poète symboliste, souligne M. Henri Mazel dans **les Nouvelles Littéraires,** et préférait être dit poète roman, car il s'était enrôlé dans l'Ecole romane de Jean Moréas.

Symbolisme, Ecole romane avaient leur place dans les propos que chaque mercredi, pendant ces dernières années, les fidèles d'une brasserie de Montparnasse échangeaient autour du rituel café-crème. Le souvenir d'Ernest Raynaud hantera désormais leurs réunions. L'auteur de *La Mêlée symboliste* ne sera plus là pour départager le pétillant Henri Mazel et le fougueux Saint-Alban, pour faire écho aux paroles d'Alfred Poizat, John Charpentier, Jules Perrin, Antoine Orliac, Henri Strentz, Doëtte Angliviel, A. M. Gossez, etc. Il ne faut point médire des rendez-vous de café : on sait que le Café-Français est le berceau du *Mercure :* là se groupèrent les fondateurs dont Ernest Raynaud était le dernier survivant.

§

Si le Symbolisme est passé des brasseries à la Nationale, est-ce un bien? La presse, le public, ne sont plus ni indifférents ni hostiles au Symbolisme, — encore que, pour beaucoup de gens (voire de gens de lettres) le vers-libre soit une découverte, et j'ai surpris une excellente dame patiemment occupée à relever dans les œuvres de Jules Laforgue ce qu'elle tenait pour des fautes de prosodie : « C'est plein de choses curieuses, disait-elle, mais que l'auteur n'a-t-il consulté un *Traité de versification!* » Après tout, c'est un hommage, et bien plus peut-être que l'adhésion ignorante, l'admiration à côté de M. Prud'homme.

L'incompréhension du temps dans lequel il vit n'est pas toujours nuisible à l'artiste, remarque Guermantes, dans *le Figaro,* parce que d'abord il est *toujours* compris d'un petit nombre et que ce petit nombre suffit à le fortifier; et que le climat de la solitude, au surplus, est exaltant en quelque sorte et favorise l'œuvre d'art. Il s'agit moins de rencontrer autour de soi une aristocratie ou une

bourgeoisie mécènes que d'y rencontrer un monde rassuré et dont la satisfaction vous accorde paix et liberté. Mil neuf cent vingt-cinq, bien sûr, pourra paraître plus compréhensif que mil huit cent quatre-vingt-quinze, et plus généreux; mais quelle importance si le déséquilibre devait suivre qui remet en cause toutes les valeurs de l'esprit et ne lui accorde plus la quiétude nécessaire à la création. Oui, les hommes de lettres étaient pauvres à la fin de l'autre siècle, mais avec quelque 235 francs une dizaine d'entre eux fondaient le *Mercure de France*. Les Symbolistes pouvaient se réunir sans déchoir dans des « pensions » très humbles, et ce n'est pas parce qu'il habitait le fond de Montrouge que Moréas ne pouvait y recevoir les muses les plus exigeantes!

Guermantes, comme on voit, va au delà de la question de l'ignorance; si je reviens à la dame qui partageait son temps entre une visite à l'Exposition du Cinquantenaire (« Où donc est la Tour d'Ivoire? » demandait-elle) et l'échenillage appliqué des « fautes de prosodie » des vers-libristes, c'est qu'il faut voir là un exemple de l'ignorance de certaines personnes dites cultivées : du moins elles le sont, à les entendre. Cela s'est-il toujours trouvé, que des messieurs et dames présentent des manuscrits, au demeurant, passables, parfois excellents, mais où l'orthographe, le style sont si fort maltraités?

Le grand malheur, au fond, dit M. Léon-Paul Fargue dans *le Figaro*, provient de ce que bon nombre d'écrivains ont cru que la littérature, la pensée, le style, l'application, et parfois la grammaire et l'orthographe, devaient être adaptés à la vie moderne. Aussitôt ils ont produit des monstres.

La faute n'en est-elle pas, surtout, à des encouragements de ce genre : un « hebdomadaire de la femme » qui emprunte son titre à un roman fameux de Marguerite Audoux, donne dans une circulaire les conditions d'un concours réservé à des romans, des contes vécus, et précise :

L'orthographe et le style sont sans importance.

Vous avez bien lu. Lisons plus avant :

Si le récit en lui-même est original et intéressant, vous pouvez tenter votre chance, nous nous chargerons de la mise au point.

Mais quelle sorte de mise au point? Nous entendons : dans quel style? en quelle langue? Il est permis de s'en inquiéter

lorsqu'on constate qu'à propos de romans et de nouvelles la circulaire dit plus loin :

Les noms des acteurs doivent être, bien entendu, remplacés par des noms d'emprunt.

Acteurs, tout comme pour une pièce de théâtre! Acteurs est là pour personnages, — pour personnes, plutôt, puisque les concurrents sont invités à chercher leur sujet dans la vie de leur grand-mère, dans leurs amours et dans les drames qui marquent leur existence. Au fait, qu'est ceci, qu'on lit plus haut :

Les garanties de véracité ne seront demandées que pour les récits acceptés et au moment de leur publication.

Enfin :

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus mais détruits.

Dommage : avec leurs fautes d'orthographe et de style « sans importance » ils auraient formé une typique Exposition 1936, pour les visiteurs de la Nationale d'ici cinquante ans. S'il y a encore des expositions, une bibliothèque, si radio et télévision — v'lan! dans les yeux, v'lan! dans les « oneilles » ! — n'ont pas tué le plaisir d'écrire.

§

Sur le plaisir d'écrire, M. Louis Guilloux, dans **Vendredi,** disserte agréablement, et l'auteur des *Histoires de brigands* cite à ce sujet une bien émouvante déclaration de Stevenson :

L'art est mon oreiller, disait Stevenson; je me réveille avec la pensée de mon art. Je ne suis pas prêt à la mort parce que je hais la pensée de quitter mon art. J'aime ma femme, je ne sais combien, et ne puis le savoir et ne le saurai jamais tant que je ne l'aurai perdue, mais alors que je puis me concevoir veuf, je refuse le don de la vie si je n'ai pas mon art. Je n'existe que dans mon art. Mon art, c'est moi. Je n'en suis tout simplement que le corps.

On a honte, après cela, de rencontrer chez Théophile Gautier, — « une des gloires les plus surfaites qui soient », dit M. Guilloux — les propos que voici :

...Je traîne un fauteuil, je mets sur la table le papier, les plumes, l'encre, le chevalet de torture, et ça m'ennuie, ça m'a toujours

ennuyé d'écrire, et puis c'est si inutile. Là, j'écris posément comme un écrivain public. Je ne vais pas vite, mais je vais toujours, parce que, voyez-vous, je ne cherche pas le mieux.

Après tout, si les *Emaux et Camées* sont nés de pareille contrainte, de pareil « je m'en fichisme », rien à redire à cela. Pourtant, on préfère l'exclamation de Flaubert :

Oh! quelle polissonne de chose que le style!

Et cet aveu :

J'ai été cinq jours à faire une page.

C'était le plaisir dans la douleur. Et la page était bonne. *Les plus belles pages de Gustave Flaubert,* — que réunit M. Francis Ambrière — cela fait combien de tourments!

Le père de *Madame Bovary,* s'il revenait, ce ne serait pas seulement qu'il aurait quelque mal à reconnaître, irait-il au spectacle, son personnage, ce serait qu'il se mettrait, à bon titre, en colère, devant les libertés avec la grammaire, avec l'orthographe, que nous signalions tout à l'heure. Et quel serait son réflexe devant la crise du livre! — imputable en partie, paraît-il, à la vogue des hebdomadaires. Ce n'était pas comme cela de son temps...

§

Ce n'était pas du temps de Flaubert, n'est-ce pas, qu'on aurait lu ceci :

De quoi nourrit-on présentement l'imagination populaire? Quelles lectures sont offertes au peuple, qui est tout aujourd'hui, qui tient dans ses mains les destinées de la France, et à quels spectacles est-il convié?

Nous l'allons examiner.

Le livre, vous ne l'ignorez pas, agonise à cette heure, et le journal est en train de l'achever. Les libraires ne vendent plus rien; les éditeurs désespérés attendent vainement les commissionnaires de la province et ne voient venir que la faillite... Les kiosques triomphent. Cette victoire du journal sur le livre, je n'en veux pas aujourd'hui chercher les raisons ni montrer les conséquences, j'y viendrai dans un temps prochain, je me borne à l'enregistrer. Donc, les feuilles dites littéraires, non contentes de couvrir d'un coup de filet toute la foule des lecteurs nouvellement éclos, ont pris aux livres les trois quarts des lecteurs anciens. Le débit de ces journaux est

incroyable, inouï, prodigieux, on peut dire qu'ils ont maintenant la France entière « in manu », ils sont les maîtres et seigneurs de la nation, ils l'ont réduite à la lettre en servage intellectuel.

Ainsi disait Alcide Dusolier; c'était en 1864 (1).

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Mort de Félia Litvinne. — Œuvres nouvelles de MM. Albert Wolff, Edmond Marc, Antoine Mariotte, Jean Françaix, Jean Hubeau, Henri Tomasi. — *L'Etoile*, de Chabrier, à l'Orchestre National.

Dans la nuit du 11 au 12 octobre, **Félia Litvinne** s'est éteinte. On la savait malade depuis longtemps. On savait aussi, hélas! mais seulement depuis peu, que cette femme qui, toute sa vie, s'était dévouée aux œuvres charitables, n'avait oublié qu'elle-même et connaissait le dénuement. Dans l'article nécrologique qu'il donna au *Temps*, M. Gustave Samazeuilh le dit fort justement : quand vinrent les heures difficiles, elle les accepta avec courage et dignité. Elle n'avait que le produit de ses leçons pour vivre, et ce maigre revenu fut bien vite tari. Ah! si tous ses admirateurs, si tous ceux que son art magnifique émut naguère avaient su! Quel regret, quel remords nous éprouvons de n'avoir point adouci les souffrances de cette admirable artiste! Elle fut une incomparable Yseult. Elle portait en elle le génie de la musique et les accents qu'elle prêtait à l'héroïne wagnérienne, qui les a entendus ne les oubliera jamais...

Félia Litvinne était née à Saint-Pétersbourg en 1863. Son père était Russe et sa mère Canadienne. Venue à Paris, elle y fut l'élève de Mme Barthe-Banderali et de Victor Maurel, le célèbre baryton que Verdi choisit pour créer Iago, d'*Otello*, et *Falstaff* à la Scala. Elle débuta en 1882 au Théâtre Italien, chanta à la Monnaie, à la Scala, au San Carlo, à l'Opéra de Pétersbourg, puis, près avoir parcouru les principales villes de France et d'Europe, elle tint le rôle d'Yseult en 1899, sous la direction de Lamoureux, créa Brunehild du *Crépuscule des Dieux*, au cours des représentations organisées par M. Alfred

(1) Nous devons la citation à M. Hector Talvart, qui en a fait état dans la conférence qu'il a donnée le 2 octobre dernier au poste radiophonique de *Bordeaux-Lafayette*. Faut-il rappeler qu'Alcide Dusolier, essayiste et pamphlétaire, a été le premier à faire connaître Eugène Le Roy, le romancier de *Jacquou le Croquant*?

Cortot en 1902 au Château-d'Eau. A l'Opéra-Comique, elle chanta *Alceste* (1904); à Monte-Carlo, elle créa *Déjanire* et l'*Ancêtre;* Messager l'appela à l'Opéra, où elle fut applaudie dans les grands rôles wagnériens, particulièrement dans Yseult, et si bien que son nom demeure, pour tous ceux qui l'ont entendue, lié à celui de l'amante de Tristan. Elle possédait tous les dons les plus rares et les utilisait avec une incomparable science, une sobriété et une simplicité qui donnaient encore plus de prix à l'ampleur et à la suavité de sa voix. Elle animait ses rôles d'une flamme merveilleuse, et il y a peu d'artistes qui aient su aussi bien qu'elle exprimer réellement tout ce que la musique suggère, toute la poésie et toute l'émotion d'une situation dramatique. Hélas, cette magnifique artiste s'est éteinte dans la gêne. Elle avait voué sa vie aux grandes œuvres, et, généreusement, elle s'était dépensée. Notre temps est cruel à ceux qui, parfaitement désintéressés, croient qu'il suffit de se donner, de se prodiguer pour acquérir des droits à la reconnaissance de la foule...

§

Les Concerts Poulet et Siohan ont fort galamment commencé la saison en inscrivant à leur premier programme une œuvre de M. **Albert Wolff,** président-chef d'orchestre des Concerts Pasdeloup. Geste courtois, et cette marque de sympathie confraternelle porta en elle-même sa récompense : *La Randonnée de l'âme défunte* a retrouvé salle Pleyel l'accueil que ce poème symphonique reçut quelques mois plus tôt salle Favart, quand son auteur la présenta pour la première fois au public. La discrétion de M. Albert Wolff, sa rare modestie, l'ont empêché de prendre le rang qui depuis longtemps aurait dû lui être donné parmi les compositeurs. Le public le tient à raison pour un de nos meilleurs chefs d'orchestre. Mais combien peu de gens, même parmi les amateurs de musique, savent que celui qui donne le meilleur de son temps aux ouvrages des autres est aussi l'auteur de partitions comme l'*Oiseau bleu?* Il a fallu que la radiodiffusion nous la révèle l'an dernier pour que nous l'entendions. Je la regarde, pour ma part, comme l'une des plus originales et des plus intéressantes qui aient été écrites depuis longtemps. Nul, assure-t-on, n'est pro-

phète en son pays... Du temps qu'il conduisait l'orchestre de l'Opéra-Comique, M. Albert Wolff eut la coquetterie de ne vouloir pas être prophète rue Favart. Je souhaite qu'un jour prochain nous ayons le plaisir de voir en même temps que la joie de réentendre son *Oiseau bleu.*

Le programe du même concert offrait deux œuvres nouvelles de M. **Edmond Marc** : la première est un « mimodrame-berceuse » inspiré par *La petite fille aux allumettes,* le délicieux conte d'Andersen. La musique répond exactement au titre : c'est une berceuse, un conte volontairement naïf, mais point sans charme, bien au contraire, une fois accepté le parti pris de l'auteur. La seconde légende inspiratrice de M. Edmond Marc est une *Histoire extraordinaire* d'Edgar Poe, *Metzengerstein,* et le musicien a voulu traduire les visions de la forêt en feu, du Démon de la Tempête, avec une sobriété et une discrétion qui affaiblissent peut-être la légende, mais qui témoignent assurément d'un goût certain et d'une volonté de se concentrer extrêmement louables.

Aux Concerts Pasdeloup, M. Albert Wolff après avoir dirigé fort brillamment la première suite de la *Diane de Poitiers* de M. Jacques Ibert, a passé la baguette à son confrère M. Philippe Gaubert, qui conduisit son beau *Poème romanesque* pour violoncelle et orchestre, l'instrument principal étant tenu avec la plus parfaite virtuosité et la sensibilité la plus vive par M. G. Marchesini. Avant le *Psaume XLVII* de M. Florent Schmitt, où Mlle Bernadette Delprat montra les splendides qualités de son soprano, la première audition d'un important ouvrage de M. **Antoine Mariotte** nous fut donnée. C'est une suite d'orchestre en cinq parties, et qui a pour titre *Impressions urbaines.* Je me souvenais avoir entendu cette suite dans sa version primitive, pour le piano, et j'en avais gardé une impression très forte. M. Mariotte est de ces musiciens dont on peut être sûr qu'ils n'écrivent que s'ils ont quelque chose à dire, quelque chose que d'autres n'ont pas dit avant eux. L'audition des *Impressions Urbaines,* sous leur forme orchestrale, a confirmé en le renforçant mon jugement d'autrefois. L'auteur a voulu suggérer, au moyen de cinq tableaux sonores, les impressions ressenties devant les spectacles divers que nous donnent les villes modernes. Suggérer, mais

point d'écrire : chaque art a ses limites. La musique, encore qu'on la compare volontiers à la peinture, — comme Horace faisait de la poésie, et avec un abus des mots plus certain — la musique ne permet pas au compositeur de dessiner avec précision un objet, une scène, un portrait. Cependant, on ne peut nier qu'elle donne aux habiles le moyen d'évoquer certaines images, en produisant chez l'auditeur des effets qui, pour varier d'un individu à un autre, conservent chez chacun un caractère général commun. On pourrait dire de toute musique qui prétend être descriptive ce qu'Hamlet dit du nuage où il voit tour à tour une baleine, un chameau ou une belette : chacun y met ce que son imagination lui fait voir. Le langage d'une ligne mélodique et de son soutien harmonique est imprécis, mais cette imprécision même convient à la poésie. Et comme il y a une musique agreste et pastorale, idyllique, une musique guerrière, une musique de tendresse et d'amour, il peut y avoir, il y a certainement pour qui sait l'écrire, une musique propre à suggérer des « impressions urbaines ». S'il n'eût pas introduit dans la Sixième symphonie le chant du rossignol et du coucou, Beethoven, par tout ce qu'il a mis en sa musique de poésie champêtre dans la « scène au bord du ruisseau » eût quand même réussi à suggérer des impressions pastorales. Il n'est pas nécessaire de retenir complètement le commentaire, l'argument des *Impressions urbaines* pour éprouver de même ce que M. Mariotte veut nous faire entendre : la musique y suffit, sans le secours de la littérature, ce dont je le loue grandement, car il n'y a que trop de musique qui resterait un vain bruit si l'auditeur n'était en quelque sorte hypnotisé par les mots et les phrases qu'on lui a fait lire avant de lui faire entendre l'ouvrage. Ici donc, l'*argument* n'est pas tout, et il s'en faut. Il n'a qu'une valeur indicative et c'est l'orchestre qui exprime avec une force convaincante ce que le compositeur veut nous dire. Et c'est l'effort de l'homme, c'est le labeur industrieux de la forge, le choc des marteaux écrasant le métal en fusion; et puis c'est la tristesse d'un morne paysage dont la grisaille semble envelopper d'un linceul tout espoir. Et c'est encore la médiocre joie des guinguettes, le court répit entre deux corvées, c'est l'idée de la mort évoquée devant les décombres

amoncelées sous la pioche des démolisseurs, c'est enfin le rêve d'un envol vers d'autres cieux, dans le bourdonnement des gares. L'œuvre est de vastes proportions, mais sans longueurs. Elle se développe puissamment, harmonieusement, dans un bel équilibre, avec des pages lumineuses, des traits sombres, un relief saisissant — une œuvre saine et forte, admirablement orchestrée, et telle enfin qu'on la devait attendre de l'auteur de *Gargantua*, d'*Esther* et de *Salomé*. Mais précisément, cette *Salomé* de M. Mariotte dont tous ceux qui l'applaudirent gardent un souvenir si vif, n'aurons-nous point quelque jour le plaisir de la voir reparaître sur une de nos deux scènes lyriques? M. Mariotte est aujourd'hui administrateur de l'Opéra-Comique. Qu'un scrupule le détourne de monter un de ses propres ouvrages, c'est sans doute excessif; mais l'Opéra se doit de nous rendre la *Salomé* de M. Mariotte.

A l'Orchestre Symphonique de Paris, M. **Jean Françaix** nous conviait à la première audition d'un ballet, *Le Jeu sentimental*. Le titre, en ses deux mots, définit l'argument. Le sujet est immortel et c'est l'embarquement pour le pays du Tendre, le voyage à Cythère, dans un décor de Watteau, avec les personnages dont les propos galants et les soupirs langoureux évoquent le souvenir d'un XVIIIe siècle traduit par Verlaine et Gabriel Fauré. Il est périlleux d'affronter tant de souvenirs illustres. M. Jean Françaix a l'audace de la jeunesse et la fortune a souri à son audace. Son ballet rassemble donc dans le décor prévu l' « assemblée des sentiments » et nous montre l'Insouciant et la Mélancolie, les Enjouées et les Rustiques, disputant de l'amour et dansant, jusqu'à l'heure du crépuscule qui donne essor aux rêves s'envolant bientôt sur un rayon de lune.

Il n'y a pas très longtemps que le public de la salle Pleyel manifestait bruyamment sa surprise devant les audaces de M. Jean Françaix. Cette fois, on l'a applaudi sans que se mêlent aux bravos les sifflets discordants. *Le Jeu sentimental* a paru très sage, bien construit, tout en demeurant juvénile. On a de même applaudi les deux *Tableaux Symphoniques* de M. **Jean Hubeau**, particulièrement le *Cortège*, plein des qualités les meilleures. Et *La Grisi*, de M. **Henri Tomasi**, sur les thèmes de *la Vague* et des *Roses* d'Olivier Métra, a conquis le

public des concerts comme elle avait conquis le public de l'Opéra : elle est irrésistible en vérité, ensorcelante, cette Grisi dont la gloire ne vieillit point et dont on parle aujourd'hui, grâce à M. Henri Tomasi, comme aux soirs où elle dansait *Giselle.*

§

Il serait fort injuste de ne point faire mention de la diffusion de **L'Etoile** par l'Orchestre National, sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht, avec le concours des chœurs Félix Raugel et de Mmes Marie-Thérèse Holley, Yvonne Faroche, Ninon Guérald, de MM. Paul Maquaire, Emile Rousseau, Louis Zucca et Maurice Prigent. L'opéra-bouffe de Chabrier est un chef-d'œuvre. Tout le monde le sait. Tout le monde le dit, mais c'est par ouï-dire qu'on en parle, puisqu'on ne le joue jamais. Que la radio répare les injustices du théâtre, qu'elle permette aux amis de la musique d'étendre leurs connaissances, c'est merveille et il y a lieu d'en féliciter ceux qui prennent semblable initiative. Pourquoi tient-on si bien sous le boisseau l'étincelante partition de Chabrier? Des pages comme le solo de violon de l'ouverture, s'épanouissant au milieu des rythmes bouffes, comme le chœur du début, où flottent de parodiques relents wagnériens et berlioziens, comme les couplets du destin, comme l'adorable duo de Laoula et d'Aloès, comme le réveil de Lazuli : « Il faut le chatouiller pour le mieux éveiller », comme le trio du deuxième acte, ne sont-elles pas parmi les plus délicieuses d'entre toutes celles que compte la musique française? La gaieté n'est point un vice, j'imagine, et le rire au pays de Molière ne doit pas entraîner un préjugé défavorable. Pourtant c'est bien de ce préjugé que *L'Etoile* demeure victime...

RENÉ DUMESNIL.

LINGUISTIQUE

W. von Wartburg : *Evolution et structure de la langue française,* Henri Didier.

Je ne suis nullement hostile à d'agréables commerces avec les linguistes d'Allemagne, et il m'est arrivé cette année même de donner à la *Sprachkunde,* publiée par la Langenscheidtschen Verlagsbuchhandlung, un article sur le *Jargon*

populaire parisien (n° de mars), que j'ai mis ma coquetterie à nourrir d'inédit, mon amabilité à illustrer de germanismes. Seulement, s'il arrive à des Français de lâcher quelques canards touchant leur langue, il arrive aux Ultra-Rhénans de couver des pontes bien chimériques. Le *Langage des écoliers français* par Gottschalk (1931), l'*Evolution du plus récent français* par Elise Richter (1933) sont de doctes loucheries. Ces deux ouvrages sont rédigés en allemand. Et puis, *de minoribus non curat Mercurius.*

Voici, en français, un ouvrage vraiment autorisé, pesé, digéré, l'**Evolution et Structure de la langue française**, dû à une sommité, M. von Wartburg. C'est une lecture recommandable, non colossale (250 pages, mais très drues); la rédaction est excellente, le style a été revu par M. Susini; la clarté est magistrale. Ce n'est pas un manuel d'érudition; on va de cimes en cimes, avec des plongées sur les fonds fertiles. L'étudiant français est convié à y trouver « le moyen de grouper » d'innombrables détails.

Nous lisons aussi que l'auteur évite, « de parti pris, les discussions », veut « présenter, non pas démontrer », a mêlé aux faits « un certain nombre de vues nouvelles et d'idées personnelles ». J'ai sur ma table l'admirable *Bibliographie des dictionnaires patois* de M. von Wartburg; je sais le bonheur de sa collaboration au récent *Dictionnaire étymologique* de M. O. Bloch. Mais il m'arrive ici de repousser des vues du savant.

Entre toutes les pages, celles qui me plaisent le plus, ce sont les sept ou huit qui traitent des survivances du gaulois dans le lexique français. Cette mise en ordre d'une centaine de mots, que la romanisation a pu submerger mais n'a pas noyés, est un chef-d'œuvre d'ingéniosité : il s'agit de démontrer que ce qui a survécu, c'est ce qui était caractéristique d'une civilisation non-romaine. Je suis charmé, puis méfiant. En gros, cela va; et cela console. Mais qui ne sait combien de barques bien gréées naufragent, combien de races autochtones resteront toujours inconnues, combien il se perd de recettes industrielles et d'argot bellevillois! Le bateau à chaudière fut invention française, et Jules Verne écrivait *un steamer;* la marine du siècle a été d'obédience anglaise,

et nous disons *un vapeur*. Finalement, je doute que nous devions, en linguistique, déduire. Induire, oui, plus souvent; et conjecturer.

Autre thèse : l'âme française explique la place du verbe dans la proposition. Le français des temps vraiment féodaux pouvait construire aussi bien *les derniers prendrons nous*, et *beau était et grand*, que *je ne mange mie;* d'où M. von Wartburg infère que cette « position exceptionnelle » du verbe, j'aurais dit cette prérogative, de se placer, toujours (ou très souvent), central entre son sujet et le reste, faisait le verbe « suzerain » et les autres éléments « vassaux » ; car ainsi « la notion verbale domine la phrase, elle en est le point fixe, le pivot, et les autres éléments tournent autour d'elle... C'est que l'homme du moyen âge vit beaucoup plus dans l'action que dans la réflexion ». Mais, au XIV[e] siècle, que Joinville écrive « maintenant les messagers s'agenouillent », et non « s'agenouillent les messagers », cela montre les messagers réfléchissant mûrement avant que de s'agenouiller : « La nouvelle époque, plus adonnée à la réflexion et au calcul... ne sentait plus le même besoin d'accorder au verbe la place centrale. » — Les objections se pressent : nous voilà donc inactifs au prix des alchimistes, nous les usiniers, au prix des symbolistes de cathédrales, nous les sportifs toujours mobilisés? Et si la réflexivité a crû encore depuis le XIV[e] siècle, où le verbe est-il allé valser? Et le suzerain était-il toujours sur un trône, vassaux à droite et à gauche? ne prenait-il pas la tête d'une expédition, la queue d'une procession? Et serait-ce sans « réflexion » que M. von Wartburg a signé ces lignes-ci : « C'est à la réalisation de l'unité intérieure entre le mot et l'objet que Flaubert a sacrifié toute sa vie. Avant lui les meilleurs auteurs s'étaient servis inconsciemment de certaines parties de la langue. Flaubert a su illuminer des rayons de la conscience humaine ce qui était encore resté dans la pénombre. Son rôle vis-à-vis de la langue ressemble à celui qu'a joué Descartes pour la découverte du Moi », — soit toute une enfilade de propositions (un peu dithyrambiques) où le verbe n'est jamais à la fin, et y ferait étrange figure?

Pis encore, je crains que la vision féodale du verbe suze-

rain ne soit une vision salienne, ou ripuaire, ou sicambre, quand je vois l'auteur souligner que le verbe dominait la phrase de la même façon en moyen-haut-allemand. C'est que le caractère phonétique principal du français du nord, la contraction qu'il fit subir au latin, en antithèse avec la langue d'oc, reçoit ici toute son explication du gosier des princes mérovingiens et carolingiens, — comme, au XVIe siècle, tout le mouvement de réformation religieuse en France, Lefèvre d'Etaples étant passé sous silence, se voit rattaché à la révolte du moine de Wittenberg... Les princes d'origine germanique auraient altéré la prononciation du latin par l'effet de leurs habitudes articulatoires, de leur accent tonique très marqué, de leur plus grande distinction des voyelles brèves et longues; et leur influence linguistique aurait été prépondérante. Et puis, « le désir de prononcer correctement est inconnu à une époque de décadence »; mais cette explication seconde me semble contradictoire de la première; car, dans des temps troublés, l'utilité prime la coquetterie, et l'urgence la grammaire; et quant à la décadence, comme c'était celle du latin et non du germanique, s'il y eut manque à bien prononcer le latin, il faudrait surtout accuser ceux des Gallo-Romans qui apprirent le germanique pour plaire aux nouveaux maîtres? Tout considéré, j'écarte l'idée d'une forte action phonétique des Francs : je rappelle que, de nos jours, à Saint-Denis, nous voyons une forte immigration de Bretons perdre leur accent tonique et leurs voyelles spéciales, dès la seconde génération; que les historiens sont très dubitatifs sur le nombre des Francs envahisseurs; que, dès le Ve siècle, dans tout le domaine gallo-roman, le latin vulgaire allongea ses voyelles en « syllabe ouverte », et que l'effet majeur de cette innovation dans les régions du nord est attribué, par des celtisants et des romanistes autorisés, au fond d'une population celte moins romanisée que celle du Midi; je n'oublie pas l'*h* initiale germanique : nous l'avons étouffée, comme le latin avait étouffé la sienne.

D'ailleurs, M. von Wartburg aime à opposer le français et l'allemand, comme deux pôles. J'ai lu des pages d'angliciste où les deux pôles étaient le français et l'anglais;... belles dissertes d'agrégation. Or cette polarisation métaphorique

va-t-elle toujours sans cécité et sans fanatisme? M. von Wartburg commence par dire sagement : on a qualifié le français « statique » (exprimant le stable des choses), l'allemand « dynamique » (représentant l'évolution des faits); mais « de pareilles comparaisons ont toujours une valeur strictement relative ». Très bien; puis il se laisse entraîner : « La phrase française saisit le dehors des choses... Et par là elle correspond à l'esprit français... Elle est claire, mais ne pénètre pas : elle s'interdit d'arracher à la pénombre de l'intérieur des sensations qui ne correspondent pas à l'intellect humain. [Se rappeler le couplet sur Flaubert]... Cette clarté empêche également la phrase française de se changer en musique. » Et alors, citation d'une ode en prose d'un certain Burkhardt : « Notre langue allemande n'est pas une langue lapidaire. Issue de la musique [?]... musique déposée [?] dans le concret et l'intelligible, sa grandeur n'est pas de traduire la pensée en signes infaillibles, non, mais elle enveloppe [?] l'âme de puissances obscures et brillantes... De secrètes [?] ressources y prennent leur essor et s'envolent sans effort dans la région où les mots perdent leur sens [!] La langue allemande a au-dessus d'elle [?] toute la musique allemande... La langue française n'a pas de musique au-dessus d'elle. » — Une oraison jaculatoire ne se commente pas.

Le désir, profondément hégélien, d'expliquer le fait linguistique par le fait historique général, et le fait social par la Raison Pure, excite parfois à des remarques ingénieuses. Je ne sais s'il est certain que l'évincement d'*alius* (autre parmi plusieurs) au profit d'*alter* (autre entre deux) s'explique par une incapacité des temps barbares à comparer ensemble plus de deux objets... Je suis étonné d'apprendre que *je voirai* témoigne de plus d'abstractivité que *je verrai*, — parce que *verrai* lie l'action au sujet, tandis que *voirai*, en ramenant l'action à sa forme infinitive *voir*, la lie à d'autres actions pures... Je suis fort peu satisfait de voir une page de J.-J. Rousseau chiffrée en prétendues mesures rythmiques, avec des nombres de syllabes qu'on m'affirme correspondre à des prises d'instantanés pittoresques... Et quand je vois citer une ballade du si sympathique Villon, la ballade « Je meurs de soif auprès de la fontaine », comme « le cri

d'angoisse d'un homme qui est rebuté, incompris de ses contemporains, parce que tout son être est contraire à cette époque guindée, parce qu'il parle un langage trop simple, trop naturel », il me faut bien crier au contresens pommé : la pièce en question, tour de force puéril, est précisément un jeu de société, composé par le poète à la cour de Charles d'Orléans en 1458; il s'agissait d'associer sur dix syllabes deux images contradictoires, et cela 35 fois de suite; jeu traditionnel, où Villon a imité et plagié d'autres versificateurs; (voir l'édition Thuasne, t. III, pp. 559-565).

Le paragraphe sur le vieil argot, p. 123, est bien mauvais. Si vraiment quelqu'un a dit que l'argot était « une langue décomposée comme une substance chimique », c'était, n'ayant pas de sens, à laisser tomber. Olivier Chéreau, en 1628, n'a pas dit que l'argot était né au XVe siècle, il a présenté cette histoire comme contemporaine; son livret n'est pas « une mystification grossière », c'est une plaisanterie verveuse; il n'y a de grossièreté qu'à s'y tromper; encore me fais-je gloire de l'avoir prouvé; mais M. von Wartburg s'y tromperait, pusqu'il accorde que, « suivant la tendance générale [du XVe siècle!], les gueux et les mendiants [*gueux* signifiait *mendiant*] se sont organisés sur une grande échelle », ce qui est proprement la fantasmagorie de Chéreau. Enfin il est inexact que les argotiers de Chéreau se parent des « beaux noms » de « souteneurs » et de « poteaux », — et pour cause.

M. von Wartburg, prenant M. Bauche pour guide en français populaire, croit qu'on entend couramment dire *Ma femme il est venue!* Il croit d'autre part, p. 162, que le dictionnaire de l'Académie « est devenu pour les Français un ouvrage des plus importants », et que « dans toute famille d'une certaine culture on a l'habitude de le manier et de se régler sur ses prescriptions. » Je ne connais pas une seule famille de cette certaine culture.

Après tout, ai-je eu raison de recommander la lecture de l'*Evolution et Structure?* Certes! On y lit ceci, qui clôt toute discussion, p. 131 : « Vers la fin du XVe siècle, la France avait perdu l'enthousiasme... L'idée de l'art, à laquelle le tempérament national des Français est plutôt réfractaire... »

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une soirée chez Nina de Villars, décrite par un romancier naturaliste. (Documents inédits). — Etrange destinée que celle de Nina de Villars! Elle commença par inspirer les poètes et finit en servant de modèle aux romanciers réalistes et naturalistes. Elle avait du tempérament, et aussi du caractère, rappelez-vous la toile de Manet. Elle a posé, à son insu, pour d'autres portraits, à la plume ceux-là, et qui n'étaient pas flattés. Elle a été sinon calomniée, du moins méconnue, tournée en ridicule. Elle méritait un autre sort. D'être, par exemple, célébrée en prose par Villiers de l'Isle-Adam (mieux qu'il ne l'a fait dans *Chez les Passants*), comme elle l'avait été en vers par Charles Cros, en musique par Cabaner, — pour tout dire par de grands bohèmes qui avaient, au même degré qu'elle, le sens de la fantaisie. Elle fut jugée — et raillée — selon les préjugés courants par des écrivains au regard de qui elle passait pour un phénomène.

Le premier qui la vit ainsi fut Paul Alexis. C'était en 1877. A l'imitation de son maître, il fréquentait un peu partout, en quête de « documents humains ». Le hasard, servi par Catulle Mendès, le présenta à Nina. Le 25 juillet, il écrivait à Zola :

...Pour une drôle de maison, c'est une drôle de maison que le 82, rue des Moines. — Nina de Callias dite de Villars. Mendès m'y a mené souper le 13 juillet, jour de la fête de Nina. Spectacle : aberration mentale en plusieurs scènes, assez réussies, jouées par l'auteur (Nina!) et par un acteur (Fraissier?) et par le petit Forain. Convives : la princesse Ratazzi, Delaage, Villiers de l'Isle-Adam, Tony Révillon, Catulle [Mendès], Dierx, Roujon et autres Parnassiens, dont un vieillard, *Châtillon* (1), et un jeune enthousiaste d'un lyrisme de parole échevelé : Toupier-Baiziers (*sic*) (2), qui a un œil blanc, plus de cinquante ans et un acte en prose qu'on va jouer dans huit jours au Gymnase. A minuit, la pluie ayant rendu le jardin impossible on s'est entassé une cinquantaine dans une petite salle à manger où il y avait place pour dix : souper! A deux heures, un idiot portait un toast idiot à la princesse qui est sourde comme un toupin, mais qui faisait celle qui entend et qui, son binocle à la main, lorgnait l'assistance

(1) Auguste de Châtillon, l'auteur de la *Levrette en paletot*.
(2) Toupier-Béziers.

avec une impertinence souriante, et ma foi! avec grand air! A trois heures, dans le jardin, dans l'aube bleuissante, Catulle assis sur un tabouret bas entre les jupes de sept ou huit personnes, les séduisait toutes et buvait de temps en temps à une bouteille de bière. A quatre heures, un monsieur, inconnu de tous, très gris, introduit par Villiers de l'Isle-Adam qui ne le connaissait pas lui-même, mais qui, dit-on, lui devait de l'argent, et que les femmes présentes accusaient de flirtage trop expressif (de pelotage) était expulsé quasi par force. Entre cinq et six départ général. Etrange maison! Etrange nuit! Etranges bonshommes!

...Jeudi dernier, la scène change, ce n'est plus le 82 de la rue des Moines, c'est l'hôtel d'Aquila, 45, avenue du Bois-de-Boulogne, chez la princesse Ratazzi qui a invité à son tour Nina en lui disant d'amener la fleur de ce qui était chez elle. Nina a dressé une liste sur laquelle Mendès m'a fait mettre. A sept heures et demie grande table de 60 couverts dressée dans le jardin. Un orchestre joue. A peine a-t-on servi le potage que la pluie commence à tomber. Des parapluies s'ouvrent, qu'on tient d'une main, pendant qu'on mange la soupe de l'autre. La pluie redouble, alors on rentre et la table est dressée dans la très belle serre de l'hôtel, et au bout d'une demi-heure on dîne enfin. Un bizarre dîner s'il en fût, grand luxe de vaisselle plate avec des *N* sous une couronne, de service de table, de fleurs; mais dîner très ordinaire et pitoyablement servi; pas même un service de table d'hôte, tout au plus celui d'un buffet de chemin de fer où le train part dans 20 minutes. Les hommes en habit noir, peu de femmes, et vieilles pour la plupart, sauf une, jeune, assez jolie, mais sourde et muette. Un certain décorum, les gens se connaissant fort peu. Mon voisin de table me fait observer que c'est tout à fait le monde du *Demi-monde* de Dumas, ou du 1er acte de *Fernande*, de Sardou. Ce monsieur, je l'ai su plus tard, était Paul Ferrier, l'auteur de *Tabarin*. Le coup d'œil de la serre tapissée de glaces était d'ailleurs féerique. Au dessert, la fille de la princesse (8 ans) qui dînait à une petite table avec trois autres enfants dont une petite négresse est mise par quelques-uns debout au milieu de la table et se promène au milieu des fleurs et des corbeilles de fruits. La princesse : 48 ans, dit-on, fort belle encore, gracieuse, mais bête et incapable probablement d'avoir écrit 10 lignes (Mendès m'a assuré avoir fait pour 12.000 francs une de ses comédies en vers), remariée pour la troisième fois à un petit jeune homme de 25 ans, au nez pointu, grand d'Espagne, et qui a l'air d'un simple invité — tandis que le beau Tony Révillon, lui, donnait des ordres aux domestiques, découpait, avait des airs de major de

table d'hôte. Beaucoup d'étrangers, trois ou quatre gommeux bruyants, dont le nommé Bachaumont, ex-collaborateur de Fervacques. En somme beaucoup moins drôle que chez Nina. Après le dîner, pièce de Dierx, pitoyablement jouée par Nina et le nommé Fraizier ou Fraisier. La princesse récite une longue pièce de vers d'elle, que Mendès m'assure être de Ponsard. A minuit, on s'en va, et la princesse nous invite tous pour le jeudi suivant (demain)... J'oubliais de dire que Mendès, un peu en retard, au moment de passer à table n'avait pas trouvé de place et avait dîné... à un restaurant voisin! Puis il est revenu vers dix heures.

En ce temps-là, Alexis ne manquait ni de spontanéité ni d'esprit; depuis, il perdit l'une et l'autre.

« A mettre tel que je l'ai vu dans un roman ou au théâtre », avait-il noté, entre parenthèses, à la suite de son croquis de la soirée chez Nina, sans qu'on démêle exactement si c'est à Zola qu'il donnait ce conseil — et le « document humain » avec — ou s'il se le donnait à lui-même.
Zola n'eut pas l'occasion de le suivre, quant à Alexis, il se laissa devancer par d'autres.

En 1882, Harry Alis consacrait un chapitre de son roman *Hara-Kiri*, le chapitre XV — *le salon de Flora* — à l'étrange maison de la rue des Moines, aux étranges bonshommes qu'on y rencontrait. Le dit salon et quelques-uns de ses familiers étaient évoqués, en 1884, d'une manière aussi malveillante, dans un autre roman, le *Quartier Pigalle,* par Georges Duval, chroniqueur, librettiste d'opérettes, traducteur de Shakespeare et, de surcroît, romancier de très mince talent. Cela ne découragea pas Alexis qui trouva moyen d'utiliser, en les fondant et en les agrandissant, ses deux esquisses de la soirée chez Nina et de la soirée chez la princesse Ratazzi dans un roman de « mœurs parisiennes », qui s'appelait en manuscrit *Madame Cœuriot,* et qui, imprimé, s'intitula *Madame Meuriot* (1890).

Madame Meuriot ressemblait vaguement à *Madame Bovary* — c'est sans doute à cause de cette ressemblance qu'elle était dédiée « à la mémoire vénérée de Gustave Flaubert » — et contenait une scène, en quelques lignes, si crûment obscène que Zola, qu'aucune audace n'effrayait, mais qui était un grand artiste, l'eût esquivée.

J'ai lu hier à Moore, écrivait Alexis à Zola, le 17 mai 1889, l'épisode une nuit chez *Eva de Pommeuse,* qui termine le 6e chapitre. Il a reconnu au passage Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Toupié-Béziers, Mme Ratazzi, Cabaner, Cros, Frank Lamy, Fordin, Manet et vingt autres qui grouillent là-dedans; et à la fin, mon Moore enthousiasmé, s'est écrié : « C'est mieux que du Guy de Maupassant ! » Puisse-t-il dire vrai !

George Moore avait bien de l'humour et Paul Alexis toutes les candeurs.

Eva de Pommeuse — Nina de Villars — invita Mme Meuriot à une de ses soirées.

L'invitation... sur très beau papier japonais, — au-dessus d'une eau-forte : une divinité japonaise, Eva elle-même : suffisamment ressemblante, tenant une lyre et couronnée de lauriers — portait cette date en grosses lettres : « le deux Juin », et, au-dessous, en petits caractères : Restera chez elle, à l'occasion de sa fête, comme chaque année, 27 *bis,* rue Berzelius, aux Batignolles.

Mme Meuriot s'y étant rendue avec son jeune amant,

passa une nuit délicieuse, inoubliable, remplie d'imprévu, au milieu des étrangetés et des enchantements d'un monde nouveau pour elle, dont elle avait rêvé quelquefois sans jamais y pénétrer.

On lui montra tour à tour Richard d'Aymeringue, « un demi-génie... et par là-dessus descendant direct du dernier grand maître de l'ordre des Chevaliers de Malte [Villiers de l'Isle-Adam], Enrick Volcknar, « le plus grand sculpteur de la Norvège », le vieux Gavin-Truchot, « un peintre dont on ne connaissait pas les tableaux », le petit Hochard, « un gringalet pauvre comme un pilon de l'Hôtel des Ventes, mauvais comme un furoncle, mais dont les pochades musicales ne sont pourtant pas du premier venu », Edouard Thékel « le maître de l'Ecole des Batignolles » [Manet], la princesse Badayoz, « une petite-cousine du dernier souverain » [la princesse Ratazzi], le maigre Kabaner [Cabaner], auteur du *Pâté,* sa dernière composition, le peintre Poldex, « une sorte de colosse gauche et chauve, un vieil enfant naïf, génial, à la fois violent et timide », etc. etc.

C'est « le beau poète » Aigueperse qui faisait à Mme Meuriot ces présentations.

Aigueperse : Catulle Mendès, lequel, quatre ans plus tard, en 1894, faisait paraître la *Maison de la Vieille,* sa contemporaine, dont il avait été, au temps de la folle jeunesse, un des familiers.

AURIANT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Maurice Duvivier. — Une mystification littéraire : Les *Histoires du Notaire Bol.* — Marcel Lecomte : *Les Minutes Insolites* (A l'Enseigne du Paradis Perdu). — Mémento.

La mort de **Maurice Duvivier** n'a pas fait grand bruit. Un bref avis nécrologique l'a discrètement annoncée aux rares Bruxellois demeurés chez eux durant les mois d'été et si, dans les couloirs presque déserts d'un Palais de Justice en vacances, quelques voix confraternelles se plurent à louer la belle humeur, la lucide intelligence et les vertus professionnelles de l'avocat disparu, nulle part on ne célébra comme on l'eût souhaité sa vaste érudition, ses multiples curiosités et son subtil talent d'écrivain.

Féru d'histoire, il en aimait par-dessus tout les coins obscurs et les personnages singuliers. Son intéressant ouvrage sur *Le Masque de Fer,* paru chez Plon, et les notes encore inédites qu'il avait recueillies, un peu partout, sur *Louis XVII et les faux Dauphins* sont là pour l'attester.

Mais ce charmant esprit à qui rien d'humain ne demeurait étranger, chérissait non moins les lettres qu'il taquinait volontiers, « aux heures où, comme une maîtresse, l'histoire l'avait trompé ».

Un beau matin, il en fournit la preuve en publiant dans le plus grand secret et sous un pseudonyme déconcertant, un recueil de contes, *Les histoires du notaire Bol,* paru huit jours avant la guerre et dont, pour cause, il fut alors peu parlé.

Moins acrimonieux que les Goncourt, victimes d'une semblable mésaventure, Maurice Duvivier avait fort philosophiquement pris son parti de cette déconvenue.

Bien mieux, s'abritant derrière un propice anonymat, il jurait ses grands dieux n'avoir rien de commun avec l'auteur de ces pittoresques histoires, d'ailleurs devenues introu-

vables et dont fort peu de personnes avaient gardé le souvenir.

Pour expliquer cette attitude, sans doute ne faut-il pas aller bien loin, car à force de s'être penché sur les secrets de l'histoire et d'en avoir passionnément savouré les surprises, les paradoxes et les détours, Maurice Duvivier qui s'entendait aussi bien à se tromper lui-même qu'à mystifier les autres, avait fini par s'envelopper d'un halo mystérieux, propre à susciter autour de sa personne les curiosités de ses commentateurs futurs.

D'aucuns, qui ne le connaissaient point, le taxèrent d'orgueil, d'autres qui le connaissaient mal, d'originalité voulue, mais pour quiconque avait eu l'honneur de l'approcher d'un peu près, pareilles suppositions n'étaient guère valables.

Car, indifférent à la gloire qu'il tenait pour une des pires monstruosités du destin, il ne se sentait communément attiré que par la plus libre des fantaisies, voire par ce goût de la bohême, si fréquent chez nombre d'érudits et que, pour sa part, il avait hérité de son père, jurisconsulte éminent, orateur célèbre, grand bourgeois de Bruxelles et membre de la fameuse secte des *Agathopèdes,* dont on relit toujours avec plaisir la très joyeuse histoire dans l'ouvrage d'Alfred Dinaux sur les *Sociétés badines.*

N'en déplaise donc à la gente mémoire de Maurice Duvivier, nous tenons pour irréfutablement dévoilé l'auteur des **Histoires du notaire Bol,** et nous pouvons en être d'autant plus heureux que ces histoires, bien que fort ignorées, sont de celles qu'une fois lues, on n'oublie pas.

Ornées de deux portraits-charges, l'un du prétendu tabellion, l'autre de son exécuteur testamentaire, elles s'ouvrent sur une préface balourde, solennelle et stupide à souhait, où Maurice Duvivier, heureux d'en découdre une bonne fois avec l'esprit bourgeois de son pays, accumule, non sans férocité, les moqueries, les critiques et les traits les plus acérés.

Après quoi, tirant sa révérence à la plaisanterie, l'extravagant parodiste, mué en parfait écrivain, nous offre, avec une élégance de grand seigneur, dix-sept contes excellents où se confrontent tour à tour, comme chez un France, un Lemaître ou un Villiers de l'Isle-Adam, le drame, l'anecdote,

la méditation platonicienne, l'histoire, l'anticipation, la fanfaisie et le lyrisme.

Le livre fermé, une question se pose : En infligeant à son remarquable ouvrage un titre absurde, un avant-propos saugrenu et deux portraits caricaturaux, Maurice Divivier n'a-t-il cédé qu'à une plaisanterie gratuite, destinée uniquement à égarer la critique, ou bien, avant de s'abandonner au démon littéraire, s'est-il désespérément ingénié à nous prouver que, quoi qu'il advînt, jamais il n'en serait la dupe?...

A quelque hypothèse que l'on se rallie, il y aurait là matière à une ironique et douloureuse histoire, digne de celles qu'il nous conta si bien et qu'à son défaut l'on pourrait proposer à M. Marcel Lecomte, qui vient précisément de publier une série de récits, **Les minutes insolites,** assez proches, par l'esprit et le talent, de ceux du notaire Bol. Si l'on ne s'était pas souvenu d'une nouvelle, *L'Homme au complet gris-clair,* que M. Lecomte fit paraître il y a quelques années et où se faisaient déjà jour maints dons précieux, jamais personne, du moins chez nous, n'aurait cru possible d'enclore dans une forme aussi dépourvue d'ornements un genre de littérature impliquant d'habitude le panache des *Diaboliques,* les joailleries de certains *Contes cruels,* le pittoresque frelaté de *Monsieur de Bougrelon,* voire la grâce dansante du *Cabinet des fées.*

Sauf un titre qui évoque quelques-unes des plus belles histoires de Villiers de l'Isle-Adam, M. Lecomte ne doit donc rien à ses éblouissants prédécesseurs.

Pour faire vivre ses personnages, il use délibérément d'un langage réticent, net, sans bavures, mais parfois hérissé d'adverbes et qui, pour s'inspirer de Mérimée et de Marcel Schwob dont il possède la savante souplesse, se rapproche encore davantage du « style Code Civil » que Stendhal, un autre maître de M. Lecomte, tenait pour le meilleur de tous.

Constatons, tout d'abord, que la fantaisie de M. Lecomte n'emprunte rien à l'illogisme. Contrairement à celle d'un autre de nos bons écrivains, M. Franz Hellens, elle ne s'évade apparemment jamais du réel. Régie par de strictes lois, elle se complaît moins dans les égarements de l'irrationnel que dans la conjuration de menus événements journaliers, au

milieu desquels elle évolue sans scandale, sous forme de vagues coïncidences, de rencontres inattendues et de simultanéités singulières. Humble servante de la vie quotidienne, elle ne sort donc jamais d'une certaine banalité.

Tantôt, elle emprunte le masque d'un gardien aveugle, promenant avec complaisance ses visiteurs à travers les méandres d'un vieux château, tantôt celui d'un coiffeur de village sciant obstinément du bois à la barbe, pourrait-on dire, d'un client pressé.

Ou bien, délaissant un bourgeois insignifiant qui s'affirma maître de son destin, elle glisse, au cours d'une bagarre, le long d'un bâton de cornouiller, pour rejoindre une jeune fille dans une maison déserte et choyer d'un sourire la lèvre d'un assassin.

A première vue d'ailleurs, M. Lecomte ne semble pas lui accorder grande importance. Reporter pointilleux, il enregistre froidement ses réactions sur les fantoches qu'il lui dédie.

Toutefois, ce reporter n'est pas aussi impassible qu'il le paraît, car, tout en relatant sans visible émotion les menues aventures de ses modèles, il ne manque jamais de souligner d'un clin d'œil telle imperceptible illumination de leur visage et telle subite ivresse de leur esprit. Ce qui l'amène à découvrir en eux une personnalité seconde, fort différente de celle qu'il nous avait proposée tout d'abord, mais dont, à vrai dire il demeure si peu sûr qu'en un tournemain et sans crier gare, il l'abandonne, aussitôt née, au jugement de ses lecteurs.

Comment s'étonner dès lors si, malgré les réticences de leur interprète, les bizarres héros des *Minutes insolites* pénètrent avec nous, et grâce à notre complicité, dans un domaine féerique, moins séduisant, certes, que celui de Charles Perrault et de Mme d'Aulnoy, mais cependant assez riche en sortilèges pour les doter d'emblée, d'un prestige surnaturel.

Libre à nous donc de nous y attarder de compagnie, ne fût-ce que pour renouer connaissance par-dessus la muraille, avec *Le Chat botté, Cendrillon* et *La Barbe-Bleue,* qui eux, du moins, ne rougissent pas de leur merveilleux destin.

Mémento. — Le Docteur Pol Demade vient de mourir à Ostende, à l'âge de 73 ans. Il fut l'un des fondateurs du *Drapeau* et de *Durendal* qui, voici plus de quarante ans, marquèrent le réveil de nos lettres catholiques. En réponse à Maurice Barrès qui venait de publier *L'Ennemi des Lois*, il fit paraître en 1893 un curieux roman, *Une Ame Princesse*, fortement influencé par Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly et Ernest Hello, et qui revendiquait pour le romancier catholique le droit de s'occuper des passions. Suivirent en 1899 *Les Contes inquiets* où, malgré les mêmes influences, on relève cette fois, marqués d'une empreinte bien personnelle, quelques impressionnants récits. Vinrent ensuite *Les Ames qui saignent*, *L'Ombre étoilée*, *Lettres à ma Fille* et *Le Cortège des Ombres*, tous ouvrages frappés au coin de très précieuses qualités de style et de pensée.

Dans les dernières années de sa vie, Pol Demade, qui avait suivi jadis les cliniques de Charcot, s'était surtout occupé de médecine et consacrait la majeure partie de son temps à une revue mensuelle, *Le Journal de la Santé*, dont il était l'unique rédacteur. C'était un esprit original un peu décontenancé par l'oubli qui s'était fait, on ne sait pourquoi, autour de son œuvre et de sa personne et qui mérite mieux que ce bref hommage d'un passant.

— M. Gaston Heux publie *La Symphonie de l'Egorgeoir* où l'on retrouve sa large inspiration traduite, comme de coutume, en alexandrins fastueux.

— De M. D. J. d'Orbaix, signalons une émouvante *Elégie à la Reine Astrid*.

— Préfacé par M. A. Guislain, *Zouzou* de M. Louis Dubrau est, comme l'affirme sa bandelette publicitaire, « un roman délicieux » qui fait songer aux meilleurs Duvernois.

— On peut en dire tout autant de *Mademoiselle Dada* où Madame Jeanne de Calonne de Beaufaict, dont c'est le premier roman, ressuscite avec autant d'émotion que de gentillesse la vie yproise d'avant-guerre.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

Les études anglaises en France. — Henri Peyre : *Shelley et la France*. Barbey, Le Caire. — Joseph Warren Beach : *The Concept of Nature in Nineteenth-Century English Poetry*, Macmillan. — Roger Martin : *Essai sur Thomas Gray*, Presses universitaires. — Madeleine L. Cazamian : *Le Roman et les Idées en Angleterre*, Les Belles Lettres. — Louis Landré : *Leigh Hunt* (1784-1859). Vol. I, *L'auteur*; vol. II, *L'œuvre*, Les Belles Lettres. — C. Looten : *La pensée religieuse de Swift et ses antimonies*, de Brouwer. — *The Albatross Book of English Letters*, Albatross et Tauchnitz.

Le niveau atteint par **les études anglaises en France** est

des plus élevés. Je me souviens d'avoir jadis prononcé le discours de clôture du Congrès des membres de l'enseignement des langues vivantes en Angleterre et j'avais pris pour sujet l'étude par les Français de la littérature anglaise. De bonnes raisons avaient guidé ce choix. Notre ambassadeur, M. Paul Cambon, avait inauguré la session par une de ses admirables allocutions, aussi claires que brèves, où dans une forme incomparable il savait enfermer tant de sens. Il avait discrètement signalé le danger d'une des motions soumises au Congrès par un groupe important, qui voulait que nul ne pût faire partie du personnel enseignant s'il n'était sujet britannique. Plusieurs professeurs anglais de mes amis avaient découvert que ce groupe était en majeure partie composé de leurs collègues d'origine germanique plus ou moins directe et dont la plupart avaient, au moment de la guerre, donné figure britannique à leurs noms trop ostensiblement tudesques. La malice apparut alors cousue de fil blanc. C'était éliminer les Français rarement enclins à se naturaliser en pays étranger, alors qu'une certaine loi Dernburg en vigueur outre-Rhin permet aux Allemands de se faire naturaliser partout où cela leur est utile, sans pour cela perdre leur nationalité d'origine. La perfide manœuvre fut finalement déjouée. En préparant mon discours, j'avais été ébahi de la quantité et de la qualité des ouvrages consacrés par nos érudits français à l'étude de l'Angleterre, de sa littérature, de son art, de ses institutions, de son histoire, de ses mœurs; pour compléter le tableau que je traçai et qui fut inévitablement sommaire, je dressai une bibliographie de ces ouvrages qui, reproduite en un nombre suffisant d'exemplaires, fut distribuée à tous ceux de mes auditeurs qui se soucièrent de l'avoir, parmi lesquels les « germaniques » ne furent point les moins empressés.

Depuis lors, la liste pourrait être considérablement augmentée. Dans l'ensemble, les thèses de doctorat entrent pour une bonne part, et il en est de remarquables. Tout cela peut se classer en trois catégories au moins, chacune comportant ses subdivisions. Au bas de l'échelle se placent les simples compilations, résultat de recherches plus ou moins sagaces offrant une documentation assez sûre pour être utile à

d'autres; c'est là du reste une qualité élémentaire, indispensable à tous ces ouvrages. Sur des échelons plus élevés, se rangent des travaux où la partie documentaire s'augmente de considérations et de jugements personnels, et au sommet nous trouverons des œuvres dont les auteurs joignent à une compétence incontestable, à des connaissances de première main, à une érudition exacte et étendue, l'originalité des créateurs. Je donnerais pour parangons de cette catégorie les travaux de M. Emile Legouis et de M. André Chevrillon, et j'en resterai là d'un classement qui risquerait de ne plus rencontrer tous les suffrages. Quant aux ouvrages examinés dans cette chronique, l'ordre dans lequel ils y paraissent n'a rien à voir avec un classement; il dépend uniquement du hasard qui les a placés sous ma main.

§

Dans **Shelley et la France,** M. Henry Peyre, qui occupe la chaire de littérature française à l'Université égyptienne, esquisse de façon remarquable une comparaison entre le lyrisme français et le lyrisme anglais au XIXe siècle. Les recherches auxquelles il s'est livré, et qui sont étonnamment étendues, l'amènent à émettre le vœu qu'une histoire de l' « Anglicisme » français soit entreprise : « Une telle mise au point du chemin parcouru depuis les humbles débuts du XIXe siècle serait grandement à l'honneur de notre admirable école d'anglicistes actuels. » Certes, mais il conviendrait d'y joindre le XVIIIe siècle, pour lequel l'historien aurait la chance de disposer de l'excellent travail de Miss Stella Lovering intitulé : *L'Activité intellectuelle de l'Angleterre d'après l'Ancien « Mercure de France »*, 1672-1775, qui démontre que l'époque de Voltaire eut aussi une admirable école d'anglicistes.

« Partout où il y aura des poètes, jusqu'à la fin des siècles, Shelley trouvera des fidèles », a écrit le professeur Walter Raleigh, d'Oxford, — et des détracteurs aussi, ajouterons-nous. En tout cas, M. Peyre arrive à cette conclusion que Shelley ne fut pas apprécié en France, qu'il y fut même à peu près inconnu, même par les romantiques; Lamartine, qui par tant de traits lui ressemble, ne l'a jamais nommé,

sinon pour le dénigrer; ce dénigrement est inspiré surtout par l'athéisme de Shelley, qu'il rendait responsable de l'impiété de Byron, de même que, de nos jours, Paul Claudel et T.-S. Eliot, catholiques néophytes attaquent Shelley l'incroyant. Il faut arriver aux symbolistes pour trouver une véritable curiosité à l'égard de Shelley.

Le nom de Shelley..... représente pour cette génération de 1885-1895, avide de doctrines étranges et révolutionnaires, empressée à brandir des noms étrangers, à réhabiliter des méconnus qu'elle ne prenait souvent point la peine de comprendre vraiment, le type du poète maudit, bafoué par ses contemporains qu'il avait dépassés de trop haut, — le type du poète lui-même, inspiré, rêveur, idéaliste, souffrant pour les hommes et pour ses idées, maître sans rival de toutes les puissances de suggestion et de toutes les richesses musicales de sa langue. Mais l'histoire de la fortune d'un écrivain étranger est presque toujours ainsi le récit des déformations, grossières et touchantes, que subit sa figure..... Les écrivains de l'époque symboliste se contentèrent souvent de citer l'exemple de Shelley, de faire quelques vagues allusions à son œuvre; mais ils ne l'imitèrent presque jamais, et, s'ils subirent son influence, ce ne fut qu'indirectement et, pour ainsi dire, impalpablement.

Paul Bourget est le premier, parmi les jeunes de 1880, qui s'éprit du mysticisme et du symbolisme de Shelley. Dans son deuxième volume d'*Etudes et Portraits,* il écrira que Shelley est, « avec Heine et Musset, l'un des trois grands lyriques du siècle », et partout il parle de lui sur « un ton d'effusion fervente et d'adoration quasi-mystique ».

Mais c'est Gabriel Sarrazin qui fut le véritable intermédiaire entre l'œuvre de Shelley et les symbolistes. Passionné des poètes anglais, il s'attacha particulièrement à Shelley qui lui avait donné « le plus grand choc de sa vie intellectuelle », et de qui il dit : « Son vaste génie dépasse son pays et a quelque chose d'universel. » Il raconte la vie de Shelley et étudie son œuvre, et il apporte à ces travaux une intelligence rare. En même temps, il traduit divers poèmes. Ses pages ferventes ne passèrent pas inaperçues. Moréas les apprécia. Dans l'*Ermitage* d'Henri Mazel, Henry Bérenger qui partage le culte de Gabriel Sarrazin pour la poésie anglaise, loue son œuvre d'initiateur :

.....Ces poètes anglais avaient chanté tous les profonds sentiments de l'âge où nous vivons, et dans le rythme de leurs poèmes, on entendait battre le grand cœur agité de notre siècle.....; véritable cathédrale d'art, massive et ouvragée, sonore et crépusculaire, avec ses puissantes nefs et la grâce de ses revêtements, et la folie de ses flèches perçant la brume, la poésie anglaise a, plus que toute autre, transfiguré en harmonie les rêves troublés de nos âmes.

Tandis que ses contemporains persistaient à préférer Edgar Poe, Gabriel Sarrazin resta fidèle aux grands lyriques de l'Angleterre, et surtout à Shelley qui, cinquante ans avant nos symbolistes, n'avait vu en toutes choses « que symbole et que songe », comme le dit Renan à la fin de *la Prière sur l'Acropole.*

A la même époque, 1886-1887, Félix Rabbe pubia sa traduction des œuvres poétiques complètes de Shelley. M. Peyre demande l'indulgence pour ce « travail immense de pionnier ».

Il est trop certain, dit-il, que les contre-sens et les faux-sens, que les prosaïsmes et les impropriétés, ne sont pas absents de ces trois volumes. Mais il y aurait sottise à nier que Rabbe savait assez bien l'anglais, qu'il avait lu et relu les vers de Shelley et qu'il a réussi dans sa tâche toutes les fois qu'il s'agissait de poèmes narratifs, dramatiques ou didactiques, dont le sens, plus palpable, pouvait se rendre avec fidélité en prose française. C'est ainsi que sa traduction est suffisante pour donner à un lecteur français qui ignorait l'anglais une idée juste de *la Reine Mab*, des *Cenci*, d'*Hellas* et même du sens général du *Prométhée.* Pour des effusions mystiques comme *Epipsychidion*, pour des cris d'amour et de ravissement comme les « lyrics » de Shelley, la version de Rabbe n'est, par contre, malgré toute son application, qu'une pénible et lourde dérision des bonds et des coups d'aile de l'original.

Comme pour décourager à l'avance ses traducteurs futurs, Shelley n'a-t-il pas écrit, dans sa *Défense de la Poésie :*

Il serait tout aussi sage de fondre une violette dans un creuset pour découvrir le principe de sa couleur et de son parfum, que de chercher à transposer d'une langue dans une autre les créations d'un poète.

Francis Vielé-Griffin chez qui on ne saurait trouver l'in-

fluence des poètes anglais et de qui le lyrisme a sa source dans les chansons populaires de France, a écrit :

Shelley fut ma première grande admiration littéraire. J'ai traduit de lui, à dix-huit ans, une partie du *Prométhée*. J'estime d'ailleurs Shelley intraduisible en français, bien qu'aujourd'hui, grâce aux élargissements prosodiques que l'on doit aux symbolistes, la tentative serait à reprendre.

Depuis Rabbe, et malgré l'opinion de Vielé-Griffin, que je partage, les traducteurs ont redoublé d'efforts. Il y eut, en 1888, une traduction des *Petits Poèmes de Shelley* par Henri Fauvel, dans la Nouvelle Bibliothèque Populaire qui paraissait alors en brochures de 32 pages à dix centimes. Il y eut des versions fragmentaires de Mme Tola Dorian, de P. Baillère, de Robert E. Hart, et des *Poèmes imités ou traduits de Shelley* par René Berthelot, où la plupart des courts chefs-d'œuvre du poète et quelques longs poèmes sont rendus avec beaucoup de bonheur.

Shelleyen passionné, André Fontainas a traduit *Odes, Poèmes et Fragments lyriques;* sa version recherche « la fidélité dans la littéralité en contraignant le français à se modeler servilement sur la syntaxe anglaise ». Cet admirable effort de fidélité au texte n'est pas toujours récompensé comme il le mérite. L'auteur de ce travail parfait, *La jeunesse de Shelley,* A. Koszul a publié en 1929, dans la « Collection des cent chefs-d'œuvre étrangers », un *Shelley* qui contient, avec une introduction excellente, deux cents pages de traductions dont le choix est le plus représentatif que l'on puisse faire dans l'œuvre du poète. La même année, le professeur Castelain entreprenait la publication d'*Œuvres choisies* de Shelley et il a adopté uniformément le vers blanc pour sa traduction. Tous ces beaux travaux désintéressés ont gagné à Shelley l'admiration de l'élite, et il eut, en outre, la chance de devenir soudain populaire. M. André Maurois lui consacra une « biographie romancée » sous le titre d'*Ariel,* grâce à laquelle des milliers de gens connaissent vaguement la vie sentimentale de Shelley et quelques péripéties de son existence, et continuent à ignorer ses œuvres. C'est à peine s'ils se doutent que Shelley fut un poète. M. Henri Peyre signale

« la désinvolture avec laquelle M. Maurois traite la poésie de celui que nul aujourd'hui ne se rappellerait s'il n'avait été poète. Cette poésie, M. Maurois la laisse délibérément de côté... ».

Cette exclusion absolue de toute considération de l'œuvre fausse la personnalité de Shelley, qui vit surtout par son œuvre. Sa vraie physionomie est complètement défigurée. M. Maurois, d'après le poète Humbert Wolfe, ignore complètement le point de vue anglais sur Shelley. Il transfigure un demi-dieu en demi-vierge. Il fait un pitre gracieux d'un homme qui fut « féroce et formidable ». Et les lecteurs du *Mercure* n'ont pas oublié la virulente *Défense du poète Shelley* que M. Georges Batault publia dans le numéro du 15 janvier 1929, où il reproche à l'auteur d'*Ariel* d'avoir caricaturé le plus grand poète du XIXe siècle « en grotesque lunaire, vaquant à travers la vie, victime de cent mésaventures et capable par surcroît de composer des poèmes ». Ce fut également l'avis d'une bonne partie de la critique anglaise. Pourtant, je me souviens qu'un éminent critique anglais soutint un jour, entre amis, qu'il n'y avait pas d'autre façon de faire aimer les poètes par la foule et que M. Maurois était un « rédacteur publicitaire parfait ». Néanmoins, M. Henri Peyre conclut qu'il est regrettable que M. Maurois n'ait pas

rappelé aux innombrables lecteurs de cet *Ariel* que le poète dont il contait la vie sur un ton amusé est grand parmi les très grands; que, par lui, tout le cours de la poésie anglaise a été changé; que ses poèmes restent aujourd'hui l'une des sources vives où se trempe et se forme la sensibilité poétique de nos voisins anglais.

Après cette énumération, revenons à André Chevrillon, qui reste le plus pénétrant des commentateurs de la poésie anglaise et en qui, nous tous anglicistes, devons saluer un maître sans conteste. Ses *Etudes anglaises,* son *Kipling,* qu'il révéla aux Français, il y a plus de quarante ans, prouvent une connaissance incomparable de l'Angleterre, une érudition impeccable, une compétence acquise directement sur place, par la lecture et par l'expérience. C'est là justement ce qui distingue ses études des travaux universitaires exacts, laborieux, mais souvent lourds et ennuyeux, et parfois dépourvus d'originalité, ou mieux de personnalité.

C'est dans la *Revue de Paris* du 1er et du 15 juin 1898 que M. André Chevrillon publia sa magistrale étude sur « la nature dans la poésie de Shelley ». Nous sommes loin là du « battage publicitaire ». Il ne s'agit pas de lancer un livre à succès en fabriquant, sans souci de son œuvre, un fantoche burlesque pour amuser un public superficiel. Nous sommes ici devant la critique littéraire la plus parfaite, dont M. Henri Peyre écrit :

> La profonde connaissance de l'œuvre entier du poète que révélait l'auteur, la pénétration de son sens critique, son amour pour Shelley, et jusqu'au charme de son style, ont fait de ces pages mémorables une date de la critiques shelleyenne.

Shelley est, en effet, l'un des poètes anglais auquel M. Chevrillon a consacré « les pages les plus personnelles, les plus vibrantes, les plus perspicaces ». Dès 1885, il avait donné, dans la *Revue Moderniste,* de René-Marc Ferry, une traduction de quelques pièces de Shelley, et son magnifique essai de la *Revue de Paris,* réimprimé dans ses *Etudes Anglaises,* est le fruit « épuré et sublimé » de quinze ans d'amoureuse étude. Il faut répéter que si nous avons pu, en France, pénétrer « le mystère de l'âme anglaise », nous le devons pour une large part aux travaux originaux de ce pionnier infatigable qu'est André Chevrillon.

Pour terminer cette revue rapide de quelques-uns des Shelleyens étudiés par M. Henri Peyre, il convient de réserver « une place de choix » à Paul Fort, de qui l'inspiration intense et fraîche rappelle si souvent celle de Shelley. Paul Fort « passa à l'action, et, sur son Théâtre d'Art, en 1891, il osa représenter *les Cenci,* intégralement, en quatorze tableaux ». Et c'est Alfred Vallette qui fit le compte rendu de cette inoubliable représentation dans le *Mercure* de mars 1891.

§

Qu'est-ce qu'un poète entend par « la nature » ? En ce qui concerne Shelley, Chevrillon a donné la réponse; le professeur Joseph Warren Beach, dans un copieux ouvrage qu'il appelle **The Concept of Nature in Nineteenth Century English Poetry,** l'a cherché en ce qui concerne entre autres :

Wordsworth, Shelley, Coleridge, Emerson, Walt Whitman, Matthew Arnold, Tennyson, Browning, Swinburne, Meredith, Thomas Hardy, et les poètes contemporains, ce qu'il appelle le « Victorian Afterglow », avec Robert Bridges, Yeats, A. E., Binyon, etc., et le « Vanishing Point », avec la « Georgian Poetry », Ezra Pound et les Imagistes, Hopkins et T. S. Eliot, et la foule des jeunes poètes contemporains.

Comme dans les travaux du professeur C. A. Moore, on retrouve ici la large place qu'il faut donner à Shelley parmi les grands interprètes de la nature en poésie. Ce beau travail mériterait un examen plus long que nous ne pouvons lui accorder ici; mais nous dirons d'autant plus fermement qu'il révèle une érudition extrêmement étendue, une intelligence large et pénétrante, et une rare netteté de jugement. Un tel ouvrage est le fruit d'un labeur formidable, conçu avec clarté, exécuté avec méthode, et l'on envie à l'auteur d'avoir pu lire et méditer autant de poètes de qui il cite tant de beaux passages. Il inclut même parmi les poètes des « imaginative prose writers », à cause de la formidable influence qu'ils exercèrent; Carlyle, en particulier, qui fut avidement lu par Meredith, Whitman, Emerson et tant d'autres qui connurent par lui « certains éléments de la pensée de Gœthe et des philosophes allemands de l'école transcendantale », et surtout le sentiment de la nature chez les romantiques allemands.

§

Au début de son volumineux **Essai sur Thomas Gray,** M. Roger Martin trace du poète un portrait moral et physique extraordinairement précis et vivant. On pourra lire tout ce gros volume en gardant l'image de cet angoissé, de cet hypocondriaque, de qui ses contemporains ont dit qu'il était « le pire compagnon du monde », un personnage chagrin, préoccupé de ses maux physiques, promenant dans le monde sa froideur défensive et son ennui. Fils et petit-fils d'alcooliques, son cas relève de la psychopathologie, — hérédoalcoolisme, terrain de la névrose grave, diagnostiquerait la science médicale d'aujourd'hui. Cet être insupportable eut cependant des amis, et M. Roger Martin le rend, sinon sympathique, du

moins intéressant d'un bout à l'autre, étudiant l'homme et son œuvre méticuleusement, si bien qu'on les connaît tous deux intimement, et ils en valent la peine. Un détail pour Paul Léautaud : Thomas Gray n'écrivait qu'avec des plumes de corbeau, d'où la finesse et la netteté des manuscrits de l'auteur de l'*Elégie composée dans un cimetière de campagne.*

§

Dans un précédent volume, portant ce même titre : **Le Roman et les Idées en Angleterre,** Mme M.-L. Cazamian avait étudié spécialement l'influence de la Science entre les années 1860 à 1890. Dans le second volume, elle étudie l'influence de l'anti-intellectualisme et de l'esthétisme, pendant la période qui s'étend de 1880 à 1900. Les écrivains qui trouvent place ici sont : Vernon Lee, Lafcadio Hearn, William Morris, Walter Pater, Oscar Wilde, Beardsley, Max Beerbohm, J.-M. Barrie, Ella d'Arcy, Ernest Dowson, Sarah Grand, Maurice Hewlett, Robert Hichens, Le Gallienne, Arthur Machen, Ruskin, George Moore, Arthur Symons, Herbert Spencer, William Sharps, W.-B. Yeats, et beaucoup d'autres. Le travail de Mme Cazamian est exécuté d'après une excellente méthode, avec un soin scrupuleux. Le recul n'est pas grand pour la période dont elle s'occupe, mais elle en indique bien les perspectives. Elle met à leur place des écrivains de qui l'œuvre a laissé une marque nette, entre autres Miss Ella d'Arcy dont l'originalité et la puissance sont incontestables.

§

La vie et l'œuvre de **Leigh Hunt (1784-1859)** sont très enchevêtrées. Dans le travail de près d'un millier de pages qu'il lui consacre, comme contribution à l'histoire du Romantisme anglais, M. Louis Landré a très judicieusement dégagé l'une de l'autre. Son premier tome est une biographie d'après des documents nouveaux; le second traite de l'œuvre sans souci de chronologie, par genres, et il est accompagné d'une bibliographie nouvelle. L'importance de Leigh Hunt ne tient pas seulement à son œuvre, mais à l'activité d'influence qu'il a exercée toute sa vie par son rôle combatif

et par sa critique et ses polémiques dans la presse périodique de son temps. Multiples et diverses, ses œuvres furent amplement discutées, rééditées de son vivant, et il en reste sans doute encore à découvrir sous l'anonymat. La carrière littéraire de ce londonien de souche américaine s'étend depuis le début du siècle jusqu'à 1859, de l'époque de Pitt et de Wordsworth, à celle de Gladstone et de Matthew Arnold. C'est, dit M. Landré,

> une de ces figures un peu indistinctes de l'histoire littéraire, sur qui rejaillit une partie de l'éclat des grands génies avec lesquels elles se trouvent en contact mais qui du même coup souffrent des comparaisons auxquelles elles sont exposées. Il mérite qu'on l'étudie pour lui-même. Un écrivain n'est pas insignifiant quand le gouvernement de son pays s'efforce de le faire taire au moyen de poursuites répétées et d'un emprisonnement ; quand, pendant plus de dix ans, deux des plus importantes revues britanniques, flanquées d'un groupe de publications moins illustres lancent contre lui assaut sur assaut ; quand il passe pour être le chef d'un soi-disant groupement littéraire qui compte parmi ses membres Shelley, Keats, Lamb et Hazlitt.

Grâce à de longues et patientes recherches, M. Louis Landré a pu rassembler un ensemble de documentation nouvelle qui lui permet de fixer beaucoup de points restés obscurs jusqu'ici, ou inconnus, de la vie et de l'œuvre de Leigh Hunt.

§

Après avoir étudié tour à tour, avec sagacité, Tennyson, Shakespeare et Chaucer, le chanoine C. Looten s'en prend maintenant à **La Pensée religieuse de Swift et ses Antinomies.** C'est un aspect sous lequel l'auteur de *Gulliver* a rarement été étudié. A son époque, l'Eglise d'Angleterre se débattait dans des discussions intestines. Déisme, libre-pensée, et jusqu'à un athéisme à peine dissimulé provoquaient une crise sérieuse. Quelle y fut l'attitude du doyen de Saint-Patrick ? Extérieurement, dans ses prédications et ses controverses, Swift se pose en défenseur de l'Eglise établie, dont il restreint le dogme et la morale et qu'il place sous l'autorité de l'Etat. D'autre part, il est indéniable que *le Conte du Tonneau* et *les Voyages de Gulliver* expriment

un scepticisme nettement pessimiste. C'est cette contradiction que le chanoine C. Looten s'efforce d'expliquer, dans ce travail où il fait preuve à la fois d'impartialité et d'une sûre érudition.

§

Près de deux cents auteurs, hommes et femmes, ont collaboré au volume 300 de l'*Albatross Modern Continental Library.* C'est une sélection d'**English Letters** due à Lord Birkenhead, qui fut chancelier d'Angleterre. Têtes couronnées, hommes d'Etat, savants, littérateurs, comédiens, peintres, militaires, marins, sont là avec une ou plusieurs lettres, beaucoup trop nombreux depuis l'an 800 jusqu'à nos jours, pour qu'on en tente l'énumération. Cependant, je signale aux érudits futurs une lettre d'Arnold Bennett où le célèbre écrivain déclare qu'il a quatre maîtres : Tourguenieff, Maupassant, Goncourt et George Moore. Le plus simple est de bien noter ce volume 300; je l'ai longuement feuilleté; chaque page est un enchantement; je le mets dans ma poche et je le lirai en voyage.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

José Maria Peman : *Noche de levante en calma* (Rivadeneyra). — Ernestina de Champourcin : *La casa de en frente* (Signo, Madrid). — Timoteo Rojo Orcajo : *El Pajarillo en la enramada o algo inedito y desconocido de Lope* (Tip. Catolica, Madrid). — Rafael Laffon : *Identidad* (Pen Coleccion). — *A.B.C.* — Mémento.

M. José Maria Peman aurait-il voulu refaire *Simoun?* Je ne le crois pas, le poète du *Divin Impatient* et des *Cortés de Cadix,* ainsi que de *Cisneros,* n'a point besoin de modèle. D'ailleurs, il ne prendrait pas, croyons-nous, M. Lenormand pour maître... Les personnages de ces quatre actes, créés avec un grand succès au Téatro Fontalba à Madrid, vivent dans les salines de San Fernando, près de Cadix. Et c'est au moment où le vent du levant est calme, lourd écrasement des choses sous l'air irrespirable. Un señorito vient inviter la fille de la maison à aller à la fête. La mère refuse et il n'en faut pas davantage pour que le ménage commence à se quereller. Sous

l'atmosphère trop lourde, les nerfs sont à vif. Le mari supporte d'abord mal qu'on lui apprenne l'infidélité de sa femme avec un faiseur de coplas (chansons). Il veut cependant contrôler la vérité ou l'exagération de la calomnie et, se rendant près de son rival, fait une scène où l'auteur nous laisse entendre que la chaleur a la plus grande responsabilité.

Entre temps passent des chanteuses et les plus espagnols des madrigaux les accueillent. Ici, le poète se surpassera lui-même. La rencontre de l'idée de la dévastation, apportée dans les âmes par un coup de calme (le contraire du simoun), ne pouvait, à tout prendre, venir que dans un cerveau de poète. Mais ce qui appartient en propre à M. Peman, c'est le sel non des salines, mais des propos dits aux trois chanteuses. Car la pièce est en vers et en beaux vers traditionnels espagnols. Leur souffle traduit le calme déprimant dans lequel l'action, peu à peu, se débat. **Noche de levante en calma** finit infailliblement par un meurtre en pleine nuit. Le mari jaloux tue le prétendu amant de sa femme, lequel lui avoue, en mourant, mourir pour une femme qu'il a toujours respectée, alors que... maintenant il se rend compte qu'il l'aimait. C'est une très belle scène, très espagnole. Mais il y a un autre drame, greffé sur le premier. Le temps de calme exaspérant continuant, le mari assassin cherche à se sauver par la complicité du señorito qui était venu, au début de l'action, inviter sa fille à la fête. Le « Monsieur » consent, mais non sans vouloir être payé par l'amour de la jeune fille. Scène assez déchirante, qui montre ce qu'un coup de passion peut avoir de différent d'un chantage vulgaire. On filmerait assez bien l'aventure : la jeune fille a prévu cette offre intempestive et a prévenu ses amies que si, à une heure donnée, elle n'était pas rentrée, elle les chargeait de dénoncer le séducteur qui se trouve avoir jadis, fait acte de contrebandier. Réversibilité des passions : le señorito ne pense plus qu'à son devoir et sauve la fille avec le père.

Il ne faut pas retenir le côté anecdotique de cette pièce. Il n'est qu'un prétexte et ce serait desservir l'auteur que de ne parler que du drame. La poésie des personnages, l'innocence et la piété, la jalousie et la colère lui ont dicté de jolis éclats de poète et des strophes résistantes. L'introduction de vers

libres parmi des strophes régulières est d'un effet très dramatique et fort nerveux.

Tout au contraire, sans violences, le roman d'Ernestina de Champourcin, *La Maison d'en face* ou **La Casa de en Frente,** nous transporte dans une zone de calme où le vent n'est point nécessaire. Il s'agit d'une intimiste analyse de sensible et de sentimentale qui réfléchit sur son propre cas et se croit véritablement précoce. Son enfance est un peu complaisamment traduite, et, par contre, la correspondance amoureuse avec son novio est une suite d'heureux morceaux, non seulement racés, mais raciaux, si j'ose dire du point de vue de l'amour à l'espagnole. On aime aussi chez Ernestina de Champourcin l'évocation du couvent et de la vie familiale, occasions de nous montrer comment un jeune esprit surprend des secrets de la vie et s'imagine à leur lueur les âmes. Le style est mouvementé plus que l'action et nuancé à souhait. C'est un roman d'une jeune femme qui a su éviter l'autobiographie. Le cas n'est pas si fréquent qu'il faille le passer sous silence.

Revenons à Lope de Vega, dont nous sommes écartés depuis deux chroniques et dont le centenaire exige que nous signalions peu à peu tout ce qui arrive entre nos mains, de digne et de probant sur le maître merveilleusement fécond.

Sous le titre charmant de **El Pajarillo en la enramada, o algo inedito y desconocido de Lope,** soit : « un roitelet sur un rameau, ou quelque chose d'inédit et d'inconnu », voici la plus cursive et charmante étude sur les sources historiques de *El Isidro* de Lope, par don Timoteo Rojo Arcajo, présentée sous forme d'une conférence. On sait que le Chapitre de la cathédrale de Madrid voulut participer, voici peu, à l'hommage de la capitale en l'honneur de Lope. D. Manuel Canete avait remarqué dans son étude sur le drame religieux espagnol avant et après Lope, l'influence poétique énorme de la foi catholique sur « l'unité de notre théâtre et même de tout notre art espagnol ». La dévotion particulière que Lope avait vouée à Isidro le laboureur canonisé et devenu patron de Madrid, capitale de ce peuple de laboureurs que sont encore les habitants des deux Castilles, lui inspira plusieurs pièces : *L'enfance de saint Isidro, La jeunesse de saint Isidro* et le fameux *Saint Isidro laboureur de Madrid.* Et M. Rojo Orcajo

étudie les sources populaires et religieuses de Lope. Il s'agit, entre autres documents, d'une pièce essentielle : la déposition, devant le Tribunal de l'Inquisition, de Lope lui-même, lors du procès de canonisation de saint Isidro. Il faut lire cette déposition. Elle éclaire d'un jour nouveau les dernières dénégations de ceux qui croient que les écrivains de cette grande époque n'avaient pas sincèrement ressenti ce qu'ils écrivaient. D'après les dépositions de Lope, on voit non pas le point extrême de sa culture religieuse, mais l'aveu de son sentiment religieux. La concordance parfaite qu'il y avait entre la foi et l'œuvre explique en même temps son ton unique, son lyrisme inspiré, abondant, et son caractère presque apostolique. C'est quand ces poètes ne parlaient pas religion qu'ils étaient hommes de lettres, comme nous dirions aujourd'hui. Il faut savoir gré à M. Rojo Orçajo d'avoir remis cette vérité oubliée, en évidence. C'est une claire explication de Lope de Vega.

Et maintenant, je vais effleurer le blasphème : les poètes espagnols n'ont pas cessé d'avoir la Foi, même quand ils ne croient plus.

Je veux dire que les poètes contemporains espagnols qui traitent du modernisme en sont aussi convaincus que leurs ancêtres poètes quand ils traitaient des sujets religieux. Témoin cette **Identidad** de Rafael Laffon. Ces poèmes sont précédés d'une sorte de déclaration poétique, qui fixe fort clairement la position du poète. Il avoue « sa proposition d'arriver au fond lointain-divin de la phrase impure, par le chemin de l'enchantement et de la gratuité de son articulation. Mieux : par ces allitérations gratuites, si ineffables et si sonores, que forme le génie de la langue. » Il ne faut point ici rechercher une alchimie de rythme, encore moins une reconstitution des formes classiques de la poésie. Les amours de l'auteur et son penchant naturel l'inclinent vers l'image. Une image neuve, c'est-à-dire une sorte de pont, appuyé d'un côté sur ce que l'émotion peut avoir d'éternel chez l'homme, de l'autre sur ce que les jeux humains ont de plus inédit à notre époque. Il associe ainsi les heures à un foot-ball d'astres, appelle la lune « quadrangulaire » et pend la guitare « aux murs hygrométriques ». Ainsi mises bout à bout, ces images ont quelque

chose de barbare, alors que, replacées dans le mouvement général du poème, elles ne provoquent à nos yeux que l'étonnement de bigarrures sur une construction assez solide de sentiments. L'effort de liberté du poète aboutit ainsi à une personnalité d'expression qui donne une strophe comme celle-ci :

> Pain blanc donné dans la nuit,
> De noctambule, si blanc.
> (Minuit). Tu viens à travers
> La plus grave blessure du jour.

Par contre, je renonce à traduire les jeux de consonances dans un même vers, que le poète accumule un peu comme s'il faisait tailler une pierre précieuse par le frottement de ses pareilles.

Cette *Identidad,* qui ne comprend que des pièces allant de 1928 à 1934, nous promettrait un poète qui trotte l'amble avec Alberti, si M. Rafael Laffon ne nous annonçait qu'il veut aller « jusqu'à ce que les syllabes perdent toute signification à l'oreille et deviennent si mystérieuses, si vides de sens, si arbitraires et si lyriques qu'elles donneront la formule du sortilège ». Nous avons à suivre les réalisations nouvelles annonçées par un tel programme poétique.

Sans quitter le domaine poétique, signalons le centenaire de Becquer, le grand romantique espagnol, le Musset du siècle dernier qui aimait aller rêver lui aussi près d'un saule, sur les bords du Guadalquivir. Séville aujourd'hui le réclame parce qu'il éleva les chants du peuple à la hauteur d'un genre poétique. A ce propos, trois articles respectivement signés de José Andrés Vasquez, Ramirez Tomé et Santiago Montoto situent Gustave-Adolphe Becquer à Séville et à Madrid où il fut malheureux, et montrent ce qu'il dut à l'influence de son père. **(A. B. C.)**

Ne quittons pas ce journal sans signaler les articles qu'y publie petit à petit M. Luis-Astrana Marin sur les traductions de Shakespeare.

Mémento. — Le Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Cordoue donne dans son n° 28 une étude sur le cheval, avec de nombreuses et très intéressantes citations de poèmes espagnols sur ce sujet.

Le n° 17 contient des détails curieux sur la vie cordouanne voici cent ans, et un essai géographique sur l'Andalousie qui comprend des vues neuves sur le paysage de cette région et ses rapports avec la poésie. On y trouvera également une analyse du « patatu », ou danse de Obejo, par A. Carbonell qui dévoile bien des motifs esthétiques de ce pas.

La revue *Religion y Cultura* donne (n° 101) des pages passionnantes sur les « autos » de Calderon, par le Dr. Eugenio Gonzalez.

La même revue (n° 102) publie sous la plume du P. Félix Garcia un appel qui eût pu faire le thème d'une encyclique sur la rénovation indispensable du monde, sous peine de mort. Qu'on ne vienne pas nous parler de vieillesse d'esprit, de couardise et de manque d'originalité dans le catholicisme espagnol. Il est curieux, rassurant et émouvant que la revue des R. P. Augustins de l'Escorial imprime des aveux de ce genre : « L'explosion communiste a été la conséquence fatale de plus de deux siècles de maladresse, de concessions monstrueuses. » Ou encore ceci : « Peu importait que la justice, fondement de la société et de l'ordre, servît seulement pour justifier des injustices et pour maintenir un ordre factice. » L'article entier est à lire, car il est marqué du sceau de la charité chrétienne et de la vérité objective, telle que peuvent la connaître et la pratiquer des âmes à qui le monde importe peu.

Le même numéro se recommande aux philosophes par l'examen des bases critériologiques de la pensée lulienne par le P. Enrique de Vega.

Folkloriste, M. Almela y Vives donne l'origine de la « mona » de Pâques en Espagne, qui remonterait étymologiquement au munus latin, ou au muna arabe qui signifie provision de vivres. *Valencia Atraccion* (n° 116) contient en outre une étude sur Fuente Encarroz et le sarcophage du premier amiral de l'escadre aragonaise qui conquit la Sardaigne et y mourut en 1343.

La même revue signale un trésor laissé à l'air libre dans un ermitage sans porte, à Villahermosa, et qui comprend des retables de la plus grande valeur. On serait tenté d'incriminer nos amis espagnols de tant d'abandon pour des primitifs incomparables, si trop de vieilles églises abandonnées dans certain pays, contigu à l'Espagne, ne montraient un égal dédain des chefs-d'œuvre légués par nos ancêtres. M. Almela y Vives nous parle, dans le même numéro, de la Valencia du Cid.

La revue Aragon retrace l'histoire du monastère de Cogullada, près de Saragosse, et de son animateur, le Révérend-Père Esteban Babin, qui fit tellement pour la connaissance de la France en

Espagne et pour la connaissance de l'Espagne en France. Il est tout à fait regrettable qu'un centre authentique d'amitiés franco-espagnoles et surtout un vrai centre bénédictin de vie intellectuelle et historique, comme l'était Cogullada, ait disparu. La revue *Aragon* ne saurait trop regretter qu'ait échappé à la terre *baturra* la si utile bibliothèque aragonaise qu'avait réunie le Révérend-Père Babin.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

John Gunther : *Les pilotes de l'Europe,* traduit de l'anglais par Denise Van Moppès. Grasset, éditeur, Paris, 1936. — A. Robinet de Cléry : *La politique douanière de l'Allemagne depuis l'avènement de Caprivi jusqu'à nos jours,* Librairie Marcel Rivière. — André Tardieu : *Alerte aux Français,* Flammarion. — Henry Bidou : *Histoire de la Grande Guerre;* Gallimard. — Henri Pozzi : *Les Coupables;* Editions européennes. — Vaucher et Siriex : *L'Opinion britannique, la Société des Nations et la guerre italo-éthiopienne;* Hartmann. — Mémento.

Une notable partie de l'ouvrage de M. John Gunther, qu'on vient de traduire en français sous le titre **Les Pilotes de l'Europe,** est consacrée à un portrait « psychologique » de Staline et de son entourage. Les événements sanglants qui ont eu lieu récemment au pays des Soviets et dont l'enjeu, semble-t-il, était justement la personne de Staline, redonne un regain d'actualité à cette figure somme toute assez énigmatique, mais qui, justement en vertu de cette particularité, attire vers elle les regards du monde entier.

Ce qui sépare Staline de Hitler et de Mussolini, remarque M. John Gunther, c'est tout d'abord qu'il n'est pas seulement le chef sans rival d'un Etat national, mais *la tête d'un mouvement, l'Internationale communiste, qui a des racines dans tous les pays* (1). Mais, de plus, Staline représente une seconde génération de dictateurs, étant le successeur de Lénine, ce qui le différencie aussi des « pilotes » (pour employer le mot de notre auteur) italiens et allemands.

On croit généralement que Staline a été choisi par Lénine pour lui succéder, ou que tout au moins ce dernier n'avait jamais rien eu contre l'élévation de Staline. Eh bien, à ce qu'il paraît, on est dans l'erreur. En réalité, Staline était l'homme auquel Lénine ne voulait pas laisser son héritage. Lénine s'est exprimé très clairement sur cette question.

(1) C'est nous qui soulignons.

Le camarade Staline est trop rude, disait Lénine en 1924. Je propose aux camarades de trouver un moyen de le relever du poste de secrétaire général du parti et d'y appeler un autre homme qui, en tous points, sauf en valeur, différerait de Staline, c'est-à-dire quelqu'un de plus patient, de plus loyal, de plus poli et de plus soucieux des camarades, de moins capricieux aussi...

Cette opposition de Lénine contre l'élévation de Staline n'explique-t-elle pas suffisamment cette méfiance ouverte à l'égard de l'homme d'acier et les « protestations » des vieux compagnons de Lénine, tels que Zinovief, Kaménef et autres, qui ont payé de leur sang leur opposition? Mais les peuples sont oublieux et ingrats. En 1935, on ne se souvenait plus des recommandations de Lénine et Staline était porté aux nues par ses « sujets » en termes presque aussi dithyrambiques que ceux qui célébraient Lénine lui-même. Dans la presse soviétique, vous pouvez le voir qualifié tout au long de « grand », de « bien-aimé », de « hardi », de « sage », d' « inspirateur » et même de « génie ». Quatre villes ont été baptisées de son nom : Stalingrad, Stalinabad, Stalinogorosk, Stalinsk. Dans des discours, des représentants de ce peuple ordinairement peu expansif, s'adressent à lui en l'appelant « notre meilleur ouvrier agricole collectif », « notre travailleur de choc, notre meilleur des meilleurs », « notre chéri », « L'étoile qui nous guide ». Des manifestations se terminent aux cris de : « Vive notre chef aimé, notre cher Staline, notre camarade, notre ami! »

Mais quelles sont les sources de cette popularité, de cette puissance? « Audace, Persévérance, Vigueur... » nous dit M. John Gunther. Staline n'est pas un névropathe tendu comme Hitler, et son pouvoir physique n'est pas en relation directe avec son émotion, comme c'est le cas pour Mussolini. Staline est à peu près aussi émotif qu'une masse de basalte. S'il a des nerfs, ce sont des veines dans un roc. C'est un constructeur lent; son intelligence est lente aussi, et prudente, mais il voit loin et nul n'est plus candide que lui, lorsque la candeur peut le servir. Enfin, il a le courage de reconnaître ses erreurs, ce que bien peu de dictateurs osent se permettre. Il supprima le testament politique de Lénine qui l'évinçait, par ruse et habileté et aussi par la

cruauté, car il est extrêmement cruel. Bref, c'est un Oriental. Du reste, il le reconnaît lui-même. « Salut, dit-il à un Japonais, le premier reporter qu'il eût jamais reçu; moi aussi, je suis un Asiatique. »

Voilà donc le grand secret de la prodigieuse popularité et puissance de Staline; c'est un « Asiate » qui a la même mentalité et qui use des mêmes procédés dans la vie que la grande majorité du peuple dont il est le chef. La provenance semi-asiatique de Lénine lui avait permi de se faire suivre par le peuple russe; l'orientalisme du caractère de Staline lui permet de galvaniser ce même peuple autour de sa personne.

A côté de Staline, tous les autres dirigeants de l'Union soviétique ne sont que de simples comparses. Celui qu'on connaît le mieux à l'étranger, parce qu'il pérore tout le temps dans des assemblées et congrès internationaux, c'est Litvinof. En Occident, on s'imagine qu'il est vraiment quelque chose dans son pays et on le prend en considération. En réalité, il est moins que rien. Au pays des Soviets, on le considère comme un simple technicien, comme un homme dont la connaissance des affaires étrangères, l'adresse, l'expérience de négociateur, font un spécialiste indispensable. Il n'est pas membre du Politburo et il n'appartient au Comité Central du parti communiste que depuis le 18e Congrès, février 1934.

Litvinof est marié à la célèbre Ivy, nièce de Sir Sidney Low. Elle est la première « femme du monde » soviétique et préside aux réceptions que donne son époux en sa qualité de ministre des Affaires étrangères. Le fait que sa femme est Anglaise n'est pas un avantage pour Litvinof. Ivy provoqua un petit scandale, quelques années de cela, en publiant dans un journal berlinois une chronique où elle décrivait avec admiration certains aspects séduisants de Berlin, ses larges rues propres, ses jolies devantures, etc. La presse bolchevique de Moscou s'en avisa et reprocha avec véhémence à Litvinof d'abriter dans sa maison une bourgeoise. Evidemment, être bourgeois est, au pays des Soviets, le péché le moins pardonnable. Et ce n'est pas une situation « confortable », comme disent les compatriotes d'Ivy, car elle peut facilement mener au poteau. NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

M. R. de Cléry a résidé de longues années à Berlin. Il fut en mission auprès de la Délégation du Comité des Garanties, puis auprès de l'Office des paiements de réparations dirigé par M. Parker Gilbert. Il connaît à fond l'Allemagne contemporaine et il sait que, plus que partout ailleurs, la politique douanière a été liée, chez nos voisins de l'Est, au développement de la vie nationale dans son ensemble. Ce n'est pas un hasard si, à l'aube du siècle, Fichte a publié un essai qui préconisait le protectionnisme le plus outrancier comme corollaire d'une sorte de socialisme d'Etat. Le système économique de Fichte aboutissait, en effet, à la suppression absolue de tous les échanges internationaux, à la fermeture complète des frontières douanières dans l'Etat idéal conçu par lui et arrivant à se suffire entièrement par ses propres moyens. L'influence du système en question fut très grande sur les économistes comme sur les hommes politiques. Il est d'autre part curieux de constater qu'avant d'avoir un Reichstag, l'Allemagne, dans ses limites territoriales présentes, eut un Parlement douanier. C'est l'union douanière, écrit M. Theodor Plaut, dans un ouvrage cité par M. de Cléry, qui a rendu possible l'unité de l'Empire allemand. On comprend l'importance que, dans de pareilles conditions, les problèmes douaniers prennent pour l'Allemagne, au cours du XIX[e] et du XX[e] siècle.

La politique douanière de l'Allemagne, œuvre de M. Robinet de Cléry, embrasse une période de trente-cinq années, période extrêmement complexe, puisqu'elle s'étend de l'avènement de Caprivi en 1890 jusqu'au vote de la loi douanière du 17 août 1925.

L'ascension de l'Allemagne vers la prospérité matérielle qui fait l'objet de la première partie de l'étude, est brusquement arrêtée au mois d'août 1914, dès le début de la guerre mondiale. Celle-ci remet en question les résultats acquis dans l'ordre économique, elle imprime à la politique douanière une direction différente de celle qu'elle avait prise précédemment. Des années de misère et de disette succèdent aux années d'abondance. La défaite économique inéluctable précède

même la débâcle militaire. C'est là ce qu'expose la deuxième partie du livre de M. Robinet de Cléry.

Dans la troisième partie, qui va du 11 novembre 1918 au 17 août 1925, l'auteur examine les répercussions que le Traité de Versailles a eues sur la politique douanière allemande, ainsi que le rôle de l'inflation et des réparations. En 1925, l'Allemagne recouvre, à partir du 10 janvier, sa liberté en matière de politique douanière. Le 17 août, elle vote une nouvelle loi tarifaire modifiant assez sensiblement le tarif de 1902, loi sur la base de laquelle il va être possible de négocier avec les pays étrangers de nouveaux accords commerciaux, dont le premier en date sera le traité italo-allemand du 31 octobre 1925. Il a semblé à l'auteur que cette année marquait une coupure assez nette pour lui permettre d'interrompre une étude qu'il aura sans doute l'occasion de poursuivre. Il va sans dire que l'histoire de la politique douanière allemande ne s'est pas arrêtée là. Mais le tarif douanier de 1925 est resté debout et aucun symptôme n'indique que la refonte de ce tarif, annoncée pour un avenir prochain il y a neuf ans, fasse aujourd'hui partie des préoccupations immédiates des dirigeants de l'Allemagne.

Quelques semaines après la mise en vigueur de la loi douanière, les accords de Locarno étaient signés; quelques mois après, ils étaient ratifiés. Rien de tout cela ne modifia d'abord le protectionnisme de l'Allemagne dans le domaine commercial. Elle n'en fit pas moins à l'Autriche-Hongrie et à l'Italie, ses alliées dans la Triplice, des concessions commerciales importantes que motivaient sans doute les nécessités politiques, plus que des circonstances d'ordre économique. D'ailleurs le Reich républicain comprit, au bout de quelques années, que des relations économiques suivies et facilitées par des arrangements commerciaux appropriés sont, dans une certaine mesure, une garantie de paix entre les nations. De 1926 à 1929, les efforts de M. J. Curtius, ministre de l'économie nationale, furent dirigés dans ce sens. Il s'agissait, par tout un système d'arrangements douaniers, supportant la comparaison avec ceux de l'ère Caprivi et de l'ère Bulow, de compléter ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans la législation douanière du 17 août 1925. Celle-ci fut d'ailleurs plusieurs fois

amendée par la suite. Sans entrer dans les détails, M. de Cléry signale que les modifications intervenues depuis 1925 ont plutôt constitué une aggravation des droits protecteurs. Même un gouvernement dirigé par les socialistes, comme celui de Hermann Müller, a prêté l'oreille à ceux qui lui exposaient la détresse agricole des provinces de l'Est. Plus tard, le cabinet de concentration bourgeoise du chancelier Brüning et les cabinets Papen et Schleicher ont estimé qu'il fallait suivre la même politique.

Certes, une série de conventions avec l'Italie, la Suisse, la France, ont assuré des échanges multiples. Une guerre douanière avec l'Espagne, en 1926, s'est rapidement terminée. Vis-à-vis de la Pologne, les difficultés ont paru, pendant plusieurs années, insurmontables, mais elles ont fini par être tranchées. En ce qui concerne la France, l'accord commercial du 17 août 1927, plusieurs fois remis au point depuis, constitue une base satisfaisante pour les relations commerciales; il semble avoir fait ses preuves.

Dans la conclusion de son livre, M. Robinet de Cléry souligne la contradiction qui existe entre les tentatives des conférences économiques réitérées et les relèvements fréquents des droits de douane dans les divers pays. La France a évité de tomber dans une contradiction trop flagrante en renonçant au tarif douanier de 1927, dit tarif Bokanowski, au moment même où se poursuivaient les efforts de la Conférence mondiale à Genève. Comme l'Allemagne, nous nous sommes contentés d'une solution provisoire au mois de mars 1928.

Un économiste allemand, M. Grotkopp, a qualifié le tarif douanier français et le tarif douanier allemand de tarifs d'attente. Pour M. de Cléry, la politique douanière du Reich, à la veille de la crise économique actuelle, était dans l'expectative et hésitait à s'engager. Malgré le protectionnisme accentué et malgré des mesures d'exception dues à la crise, le Reich n'a pas donné chez lui aux droits protecteurs un caractère aussi rigoureux qu'aux Etats-Unis d'Amérique, par exemple.

LOUIS CARIO.

§

La substantielle brochure que M. André Tardieu a fait paraître sous le titre **Alerte aux Français** complète très heureusement son précédent ouvrage, *Le souverain captif*, en indiquant les nécessaires réformes politiques sur lesquelles cet ouvrage se taisait.

Elles sont au nombre de neuf : 1° Force constitutionnelle donnée à la Déclaration des Droits de l'homme; 2° Force juridique également : droit de se pourvoir en justice contre toutes lois au nom de cette Déclaration; 3° Suppression du privilège de juridiction des fonctionnaires; 4° Droit de vote de la femme; 5° et des enfants mineurs (exercé par les parents); 6° Revision des circonscriptions électorales; 7° Représentation proportionnelle; 8° Vote obligatoire; 9° Référendum avant et après le vote des lois.

Il est certain que ces neuf réformes assainiraient, assoupliraient et affermiraient notre régime en nous donnant la République honnête, sensée et libérale que nous attendons depuis cinquante ans et plus. Mais le moyen de les réaliser? Nous avons joué de malheur en 1871 en élisant une Assemblée nationale qui, quoique composée de très honnêtes gens (les fripouilles n'y ont été en nombre qu'en 1877, avec l'arrivée des 363, les futurs panamistes), a été tout à fait au-dessous de sa tâche constitutionnelle; la vésanie royaliste lui a tourneboulé la cervelle, et par elle le pays a été rivé à la pire machinerie parlementaire, qui s'oppose férocement à toute amélioration de notre régime.

Sur ces améliorations même, il n'y a qu'une voix parmi les gens de bon sens. Ce que demande M. Tardieu, c'est ce que j'ai demandé dans mes *Leviers de commande*, ce que Maurice Hauriou, Joseph Barthélemy et tous les autres maîtres du droit constitutionnel ont proposé dans leurs traités de droit public; mais les gens sensés ne sont pas au pouvoir, alors qu'y sont installés et retranchés des gens tout autres. Un philosophe pessimiste me disait naguère que sur 10 partisans de notre actuel gouvernement, il y avait à son avis 1 scélérat, 2 fanatiques, 3 toqués et 4 ignorants, ajoutant que, si l'un de ces 10 ne rentrait dans aucune de ces quatre catégories, il serait le

pire! Je ne prends pas à mon compte cette statistique, mais je crains que le scélérat à part, elle se rapproche de la vérité; et alors, s'il en était ainsi, comme l'avenir serait sombre!

HENRI MAZEL.

§

M. Henri Bidou, auquel tant de bonnes publications ont conquis la faveur du public, vient de publier une excellente **Histoire de la Grande Guerre.** Le sujet était immense. M. Bidou a su le résumer clairement dans les 697 pages de son volume. S'il y a fait une place importante aux plans d'opération, il n'a cependant pas négligé l'exposé des grandes péripéties des combats. Il est précis et détaillé dans la mesure où la tâche de résumer tant d'événements en un volume le permettait. De plus, 50 cartes en couleurs aident à comprendre les positions des adversaires et leurs mouvements. Il est souvent de mode aujourd'hui de dédaigner l'histoire bataille. Pourtant, les événements qu'elle raconte sont en général ceux qui décident du sort des peuples. Il est nécessaire de les connaître, si tristes puissent-ils être. Le livre de M. Bidou, fruit d'un immense labeur, comble une lacune de la librairie française.

Le livre de M. Pozzi sur **Les Coupables** a fait grand bruit. L'auteur annonçait l'avoir écrit sur des *Documents inédits sur les responsabilités de la guerre et les dessous de la paix.* Sa conclusion était que le gouvernement russe était seul responsable de ce que la guerre avait éclaté et avait en particulier trompé le gouvernement français. Naturellement nos communistes et nos germanophiles ont accueilli avec faveur cette thèse, mais la thèse de M. Pozzi ne résiste cependant pas à l'examen pour deux raisons. La première est que, s'il rapporte correctement que Poincaré à St-Pétersbourg, quand il y prit connaissance du traité serbo-bulgare du 13 mars et de la convention militaire de juillet suivant, dit à Sazonoff : « Ne comptez pas sur notre appui militaire dans les Balkans, même si vous étiez attaqués par l'Autriche; nous remplirons nos devoirs d'alliés, mais nous ne les dépasserons pas, » la suite des déclarations de Poincaré et de son collègue Millerand prouve qu'ils considéraient une

attaque de l'Allemagne contre la Russie, même si elle était précédée d'une guerre austro-russe, comme tombant sous le *casus fœderis*. On a même soutenu (et avec des arguments qui ne sont pas sans valeur) qu'à partir du 4 novembre 1912, sous l'influence des succès des Balkaniques, une politique de soutien actif avait remplacé chez Poincaré celle plus prudente qu'il avait défendue précédemment. En tout cas, à partir de ce moment, lui et ses collaborateurs n'ont cessé de donner aux Russes l'assurance de notre appui si les Allemands intervenaient contre eux.

La partie sensationnelle de l'ouvrage de M. Pozzi est constituée par quatre documents nouveaux. Ce sont trois lettres du ministre serbe à Pétersbourg Spalajkovic, des 22 et 24 juillet 1914 et une quatrième du ministre serbe Patchou à M. Vesnitch. Ce sont des faux, œuvre d'un renégat serbe; naturellement, il y a des obscurités sur leur origine, mais cela ne leur donne pas de valeur probante. La bonne foi de M. Pozzi a été surprise. Cette seconde raison ruine sa thèse.

Le public français a souvent des idées inexactes sur la politique et les sentiments des peuples voisins. Aussi ne saurait-on louer trop l'initiative des patriotes éminents qui ont fondé le Centre d'études de politique étrangère (13, rue du Four). Leur deuxième publication est une remarquable brochure de MM. Vaucher et Siriex sur **l'opinion britannique, la Société des Nations et la guerre italo-éthiopienne.** Ils y montrent « la force et l'étendue du mouvement qui entraînait le peuple anglais » à défendre l'existence de la Société des Nations.

Mais, disent-ils, les démarches de notre diplomatie, les sympathies italiennes manifestées dans une partie de la presse française et surtout l'explosion d'anglophobie qui l'accompagnait ont causé Outre-Manche un profond ressentiment.

En particulier, un incident nous fit beaucoup de tort : nos hésitations à répondre quand le 24 septembre le gouvernement britannique, « inquiet de la position où se trouvait sa flotte en Méditerranée, nous demanda d'étendre à la menace d'agression la solidarité entre Etats résistant à l'agression définie par l'article 16... Peut-être une acceptation don-

née dès septembre eût permis d'obtenir des Anglais (qui se sentaient alors en danger) des avantages précieux pour l'avenir ». Mais nous hésitâmes jusqu'au 26 octobre et la réponse affirmative qui fut alors donnée fut maladroitement révoquée par M. Delbos dès qu'il devint ministre : il rompit ainsi une solidarité qui nous était si précieuse. Naturellement Mussolini ne nous en sut aucun gré : les dictateurs ne respectent que la force; l'alliance des peuples pacifiques est le seul moyen de les tenir en respect.

Mémento. — N. D. Houghton : *Situation actuelle de la Société des Nations;* Dotation Carnegie, 173, boul. Saint-Germain. (« L'institution de la Société des Nations a marqué un progrès... Seule une faillite totale de la conscience internationale pourrait entraîner son effondrement complet. » — Suivi de : *Les Etats-Unis et l'organisation mondiale en 1935.*)

Mestre, Le Fur et Scelle : *Les Sanctions internationales;* Hartmann. (Opinions de ces trois juristes : Commentaire des textes, lacunes et remèdes possibles, rôle et risque des sanctions.)

12e *Rapport annuel de la Cour permanente de justice internationale;* Leyde, A. W. Sijthoff. (Travaux de la Cour de juin 1935 à juin 1936 et textes relatifs à son organisation et à son fonctionnement.)

A. Dansette : *L'Affaire Wilson et la chute du président Grévy;* Perrin. (Récit très vivant, mais peu bienveillant.)

Jean Hennessy : *Ni à droite, ni à gauche, en avant!* Figuière. (Articles de journaux et discours de l'ambassadeur de France pendant les dernières années.)

Mario Bergamo : *Un Italien révolté;* Mignolet et Storz. (Expression de l'indignation d'un proscrit contre l'injustice d'avoir appliqué les sanctions pour la première fois à la patrie qu'il aime toujours ardemment.)

Paul Darcy : *Qui gouverne l'Allemagne?* Baudinière. (Le pangermanisme avant et depuis la guerre, sa lutte pour annexer l'Autriche; récit attachant, fort détaillé et riche de précisions.)

ÉMILE LALOY.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Une pseudo-réédition de « L'Eve Future ». — Les bibliographes sont unanimes à indiquer que *L'Eve Future,* dont l'éditeur de Brunhoff avait publié l'édition originale en mai 1886, connut une nouvelle édition chez Charpentier en 1891.

Un heureux hasard m'ayant mis simultanément entre les mains un exemplaire de 1886 et un exemplaire de 1891, j'ai pu aisément me convaincre qu'il s'agissait là d'une assertion erronée. Bien loin de constituer une « nouvelle édition » de *L'Eve Future,* les volumes de 1891 sont tout au plus une *réimpression* du fameux livre de Villiers de l'Isle-Adam, et peut-être même ne faut-il voir en eux qu'un « rhabillage » pur et simple de l'édition originale. C'est un point de bibliographie sans doute assez mince, mais non dépourvu d'intérêt.

Il a suffi d'une circonstance fortuite pour me mettre la puce à l'oreille, si j'ose dire. Ayant à faire pour *Toute l'Edition* un article sur le cinquantenaire de *L'Eve Future,* j'entrepris de relever les caractéristiques de chacune des éditions du livre. L'originale comporte III-379 pages, et je m'avisai que les mêmes chiffres s'appliquaient à l'édition de 1891. Coïncidence surprenante, car il est rare que deux impressions du même texte fournissent exactement le même nombre de pages quand ce texte change d'éditeur. Les exigences particulières à chaque collection, les habitudes typographiques personnelles à chaque atelier d'imprimerie, les goûts différents des chefs de fabrication, tout concourt à produire des volumes entre lesquels la confusion n'est pas possible. Etonné, j'ouvris donc *L'Eve future* — de Brunhoff et *L'Eve Future* — Charpentier, et tout de suite l'identité parfaite des deux exemplaires apparut, chaque page de l'édition 1891 étant la réplique fidèle de la page de 1886 qui porte le même numéro.

Que si cette constatation ne suffisait pas pour établir que l'une et l'autre éditions ont été tirées sur les mêmes clichés, — on pourrait penser que Georges Charpentier a voulu prendre strictement l'édition Brunhoff pour modèle — un relevé attentif des coquilles ou lettres manquantes, et l'absolue correspondance des fautes dans les deux exemplaires, ne permettraient plus le moindre doute. Je me bornerai ici à quelques exemples. En 1891 comme en 1886, on lit :

P. 58, 2e ligne : *out sentiment d'un autre destin. Adieu!* (Le premier *t* de *tout* fait défaut).

P. 174, dernière ligne : *anda comment il se portait depuis la veille* (manque *dem* dans le verbe *demanda*).

P. 182, 4e ligne : *Le temps d'en apercevoir le nombre et la gravité*, virgule, alors que, la phrase étant finie, il faudrait un point.

P. 237, dernière ligne : *Le plus froid, le plus intense, le plus prlongé*... (manque l'*o* de *prolongé*).

P. 282, dernière ligne : *Si cette sublime incarnation de bea* (manque *uté* dans le mot *beauté*).

Comme il n'est pas à croire que les typographes aient poussé l'esprit d'imitation jusqu'aux coquilles incluses, il faut bien conclure que la pseudo « nouvelle édition » de 1891, comme on disait plus haut, est une simple réimpression de l'édition originale. C'est la preuve que la librairie Charpentier avait acquis en 1891, non seulement le droit de publication de *L'Eve Future,* mais jusqu'aux clichés qui avaient servi à la maison de Brunhoff pour le volume de 1886. On peut même supposer que Georges Charpentier hérita en outre des invendus, car le médiocre succès du roman de Villiers de l'Isle-Adam, à l'époque où il vit le jour, n'est pas pour faire envisager le complet épuisement du tirage. Pour en avoir le cœur net, je me suis adressé à la librairie Eugène Fasquelle. M. Eugène Fasquelle, associé de Georges Charpentier dès 1884, puis seul propriétaire de la firme à partir de 1895, pouvait en effet se trouver en mesure de me renseigner en recourant à ses archives. Malheureusement, Georges Charpentier a emporté en s'en allant les dites archives, et à sa mort, en 1905, M. Fasquelle a vainement tenté de les récupérer (1). Les héritiers du disparu, s'ils les ont conservées, sont désormais les seuls capables d'éclaircir ce modeste problème. J'ajoute qu'à mon sentiment le rachat des exemplaires originaux invendus est fort probable. Le volume de 1891 qui est à la Bibliothèque Nationale — sous la cote 8° Y2 44.457 — semble bien être imprimé sur le même papier que le volume de 1886; mais un chimiste-papetier aurait seul qualité pour donner du poids à cette hypothèse.

Quoi qu'il en soit, *L'Eve Future* de 1891 n'est pas sans présenter quelques différences superficielles avec *L'Eve Future* de 1886, et d'abord dans sa couverture, comme on pense bien.

(1) Je dois ces renseignements à la vive obligeance de M. Jacques Madeleine.

Il est une autre différence, celle-là bien connue : c'est que l'édition Charpentier ne comporte pas la dédicace : *Aux rêveurs — Aux railleurs*. Les amis de Villiers avaient durement jugé cette omission à l'époque. Mais elle se comprend moins encore après ce que nous venons de dire, puisque l'éditeur de la rue de Grenelle se trouvait devant un texte cliché d'avance. A moins justement que ce ne soit le remaniement des pages de titre qui ait imposé la suppression de la dédicace? En tout état de cause, il est bon de donner ci-dessous le détail de ce remaniement.

1° *Faux-titre.*

Le faux-titre de 1891 n'est pas typographiquement le même que celui de 1886. L'exemplaire de Brunhoff porte :

L'EVE FUTURE

l'article et les deux initiales étant composés dans un corps supérieur à celui des autres lettres. Dans l'exemplaire Charpentier, le faux-titre est au contraire composé dans un corps uniforme.

2° *Verso du faux-titre.*

Le verso du faux-titre, dans l'exemplaire de Brunhoff, est consacré aux « Œuvres du même auteur ». Il est blanc dans l'exemplaire Charpentier.

3° *Page de titre.*

Exemplaire de Brunhoff :

COMTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM | L'EVE FUTURE | *Transitoriis quœre* | *œterna* | (ensuite le chiffre de la maison : un M et un B entrelacés avec la devise *Cum Tempore*) | PARIS | M. DE BRUNHOFF, EDITEUR | Ancienne maison Monnier, de Brunhoff et Cie | 16, rue des Vosges, 16 | 1886 | Tous droits réservés.

Exemplaire Charpentier :

COMTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM | L'EVE FUTURE | *Transitoriis quœre æterna* | PARIS | BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER | 11, rue de Grenelle, 11 | 1891.

4° *Verso de la page de titre.*

Le verso de la page de titre est blanc dans l'exemplaire de Brunhoff. Il mentionne les « Œuvres du même auteur » dans l'exemplaire Charpentier, et, *à quelques variantes près*

que nous allons signaler, le texte en est le même que celui de 1886. Preuve supplémentaire que le volume 1891 n'est qu'un rhabillage de son aîné.

Dans l'un et l'autre en effet, ce sont les mêmes ouvrages qui sont annoncés comme « en librairie » et comme « sous presse » ce qui, pour ces derniers au moins, ne va pas sans surprendre. Mêmes accidents typographiques, et mêmes coquilles : *L'Illusionnisme* est écrit dans les deux cas avec un seul *n*. Une ligne pourtant a été refaite, puisque le *TribOulat Bonhomet*, fautif, de 1886, est redevenu *Tribulat Bonhomet*, correctement, en 1891. Le bas de la page également a été refait. Dans l'exemplaire de Brunhoff, ce bas de page était ainsi composé :

Pour paraître fin mois :
CHEZ M. DE BRUNHOFF, ÉDITEUR
L'AMOUR SUPREME
PAR
DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
Paris. — Impr. G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.

Dans l'exemplaire Charpentier, aucune modification, de texte ou de typographie, aux quatre premières lignes de cette annonce. Mais les deux dernières lignes sont devenues :

LE COMTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
Paris. — Imp. Ferdinand Imbert, 7, rue des Canettes.

Que Charpentier ait laissé subsister une pareille formule, alors qu'en 1891 *L'Amour Suprême* avait déjà cinq ans d'existence (2), c'est là le fait d'une négligence proprement incroyable, tant à l'égard de l'auteur qu'à l'égard du public. Le retrait de la dédicace, que nous signalions plus haut, participe de la même désinvolture.

5° Avis au lecteur.

L'avis au lecteur occupe, dans les deux exemplaires, trois pages numérotées de I à III. Identité absolue entre 1886 à 1891.

(2) Le livre avait paru, non pas « fin mois », — c'est-à-dire fin mai 1886, — comme annonçait de Brunhoff, mais en juillet de la même année.

6° Verso de la page numérotée III.

Blanche dans les deux cas.

7° Dédicace.

Dans l'exemplaire de Brunhoff, une double page portant seulement, sur le recto, la dédicace de Villiers :

Aux rêveurs, *Aux railleurs,*

et le verso blanc.

Cette double page est absente de l'exemplaire Charpentier.

Ensuite, de la page 1 à la page 378, l'identité des deux exemplaires est parfaite. La page 379 et dernière ne comporte qu'une seule différence : au bas, au lieu de :

Paris. — Impr. G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1

on lit :

Paris. — Impr. Ferdinand Imbert, 7, rue des Canettes.

§

Il restait à savoir si, depuis tantôt cinquante ans, la maison Charpentier n'avait pas, ces exemplaires de « rhabillage » ou de réimpression épuisés, procédé à une *réédition* authentique. Il n'en est rien. Les clichés de l'édition originale servent toujours aux réimpressions, d'ailleurs rares, et dont on n'a pu, rue de Grenelle, me préciser ni le nombre ni l'importance. De très légères différences séparent la dernière réimpression — qui date de 1928 — et sans doute les réimpressions antérieures, des exemplaires de 1891. Le faux-titre et son verso n'ont pas changé, la page de titre non plus, à cela près que la mention : *Eugène Fasquelle, éditeur,* est venue s'insérer entre l'indication *Bibliothèque Charpentier* et l'adresse. Mais la ridicule page des « Œuvres du même auteur » n'a pas été maintenue, grâce au ciel, par le successeur de Georges Charpentier. M. Fasquelle achèverait de mériter la reconnaissance des amis de Villiers si, dans le prochain tirage, il faisait rétablir la dédicace... Enfin plus de nom d'imprimeur au bas de la page 379; c'est à la page 380 qu'on peut lire : *Imprimé par Philippe Renouard,* 19, *rue des Saints-Pères, Paris.*

§

Ainsi donc il faudra désormais rayer des bibliographies la pseudo-réédition de 1891. La première réédition authentique est par conséquent celle du *Mercure de France* (Tome I des *Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam,* in-18, 475 pp., 1914), la seconde celle de M. Henri Jonquières (in-8, 359 pp., 1925). Je n'ai, bien entendu, traité que de l'aspect bibliographique de la question, et les fervents de Villiers pourraient peut-être rechercher si la veuve du grand écrivain prit une part dans la cession de *L'Eve Future* à Charpentier, ou si cette cession était déjà conclue en principe du vivant même de l'auteur. Ici la parole est aux biographes et je décline toute compétence, le soin de Flaubert et de Mallarmé suffisant à absorber mes loisirs. Mais M. Marcel Longuet, ou M. Max Daireaux, ne pourraient-ils nous éclairer?

FRANCIS AMBRIÈRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Eugène Cavaignac : *Le problème hittite;* Leroux. 25 »

Claude Dervenn: *Le Morbihan.* Avec des illust. (Coll. *Gens et pays de chez nous*); J. de Gigord. 12 »

Roland Lebel : *Les voyageurs français du Maroc. L'exotisme marocain dans la littérature de voyage;* Larose. 25 »

Claude Farrère : *Méditerranée.* Avec 2 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Esotérisme et Sciences psychiques

Edmond Demaitre : *Fakirs et Yogis des Indes;* Hachette. 12 »

Martin Lamm : *Swedenborg,* traduit du suédois par E. Soderlindh. Préface de Paul Valéry; Stock. 25 »

Ethnographie, Folklore

Jeanne Cuisinier : *Danses magiques de Kélanton;* Institut d'Ethnologie. 37,50

Felipe Guaman Poma de Ayala : *Nueva Coronica y Buen Gobierno* (*Codex péruvien illustré*); Institut d'ethnologie. 250 »

Histoire

Julien Guillemard : *La vie prodigieuse de Guillaume le Conquérant.* Illust. de A. Copieux; Maugard, Rouen. » »

Louis Villat : *La Révolution et l'Empire, 1789-1815.* Tome II : *Napoléon 1799-1815.* Avant-propos de S. Charléty. (Coll. Clio); Presses universitaires. 50 »

Pierre de Lacretelle : *Secrets et malheurs de la Reine Hortense;* Hachette. 15 »

Littérature

Pierre Barrière : *La vie intellectuelle en Périgord 1550-1800;* Edit. Delmas, Bordeaux. 55 »

Charles Baudelaire : *Poésies choisies, Petits poèmes en prose.* Introduction par Alphonse Séché (Coll. *Les Classiques français*); Nelson. » »

J. de Bellay : *La défense et illustration de la langue française. Poésies choisies.* Introduction de Alphonse Séché. (Coll. *Les Classiques français*); Nelson. » »

Raoul Dubois : *Sur mon terrain.* Illust. de Luc Lepetit; Edit. de Jeux, Croix, Nord. » »

Franc-Nohain : *Bien vivre.* Avec 10 h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,95

Nathalie Georgevitch: *Raguse étape royale;* Jouve. 12 »

Georges Girard : *Madame de Maintenon, celle qui n'a jamais aimé;* Albin Michel. 10 »

Jacques de Lacretelle : *L'écrivain public;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Madaule : *Le drame de Paul Claudel;* Desclée De Brouwer. 18 »

Henri Massis : *Notre ami Psichari;* Flammarion. 12 »

R. Niklaus : *Jean Moréas poète lyrique;* Presses universitaires. 25 »

Littérature enfantine

Lisa Tetzner : *Hans et son lièvre enchanté,* histoire d'un voyage autour du monde, traduit de l'allemand par Pierre Kados; Edit. sociales internationales. 6 »

Mœurs

Urbain Gohier : *Mon jubilé,* après cinquante ans de journalisme, 1884-1934; chez l'auteur, 11, boulevard du Palais, Paris (Par lettre). 5 »

Musique

Charles Koechlin : *La musique et le peuple;* Edit. sociales internationales. 2 »

Pédagogie

Louis Verniers : *Le milieu local au service de l'enseignement de l'histoire et de l'éducation esthétique;* Lamertin, Bruxelles. » »

Philosophie

Gaston Bachelard : *La dialectique de la durée;* Boivin. 15 »

Poésie

Gisèle Barbotin : *Toute vie a son charme.* Avec une préface de L. L. Touraine; Revue du Centre.

Raymond Benoît-Lévy: *Dame Muse un soir...;* Edit. Jeffrey. 15 »

Marceline Breton : *Reflets;* Revue du Languedoc, Lamalou-les-Bains (Hérault). 12 »

Pierre-Louis Picard : *Au travers d'une eau glauque;* Poetica. » »

Lucien Roche : *Fables enfantines.* Préface d'André Dumas; illust. de Get; Bibl. de la poésie enfantine, 19, boul. Saint-Marcel, Paris. » »

René Van der Elst: *Mystère du sol;* Terres latines, Bruxelles. » »

Politique

Georges Izard : *Où va le Communisme;* Grasset. » »

Jean Abel Miquel : *La sécurité collective... ou la guerre;* Edit. Métropolis, 109, rue de Courcelles, Paris. 12 »

Raymond Millet : *La révolution de 193... Le Communisme ou quoi?* Grasset. » »

Questions médicales

Docteur Georges Laffitte : *Le médecin, sa formation, son rôle dans la société moderne.* Préface de M. le docteur Charles Fiessinger; Edit. Delmas, Bordeaux. 20 »

Questions religieuses

Divers : *Douleur et stigmatisation;* Desclée De Brouwer. » »

Roman

Marcel Barbotte : *Les montagnes bleues;* Fasquelle. 12 »
Francis Carco : *Les hommes en cage;* Albin Michel. » »
Jacques Decrest : *Les Enquêtes de M. Gilles : L'oiseau-poignard;* Nouv. Revue franç. 13,50
A. Den Doolaard : *Orient-Express,* version française de l'original hollandais, par L. Baillon de Wailly; Albin Michel. 20 »
Gustave Flaubert: *Madame Bovary.* — *L'Education sentimentale.* — *Trois contes.* — Avec introduction, notes et variantes par Ed. Maynial; Garnier. 4 vol. Chacun. 9 »
N. Frenkel : *La grande aventure;* Edit. La Bourdonnais. » »
René Garmy : *Il était une mine;* Edit. Sociales internationales. 15 »
Antoine Giacometti : *Le III*[e] *Jour;* Desclée De Brouwer. 12 »
René Guillot : *Bar El Gua poste du sud,* roman du sable; Edit. du Moghreb, Casablanca. 12 »
Robert Honnert : *Madame Etienne Mettras;* Nouv. Revue franç. 15 »
Stephen Hudson : *Une histoire vraie : Richard Kurt,* traduit de l'anglais par Emmanuel Boudot-Lamotte; Nouv. Revue franç. 15 »
Marcel Jouhandeau : *Le Saladier;* Nouv. Revue franç. 18 »
Madeleine Ley : *Olivia;* Nouv. Revue franç. 15 »
Diche Marrou : *Bernard et quelques femmes;* Denoël et Steele. 15 »
Charles Mauban : *Le beau navire;* Nouv. Revue franç. 15 »
Hélène de Montagnac : *Pieds nus;* Nouv. Revue franç. 15 »
Raymond Offner : *Amour exotique;* reportage romain; Edit. de Paris. 12 »
Mohammed Ould Cheik : *Myriem dans les palmes;* Edit. Plaza, Oran. 12 »
Paul Vialar : *J'avais un camarade;* Emile-Paul. 15 »
Noël Vindry : *M. Allou juge d'instruction. VII : A travers les murailles;* Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

Actes du Congrès international de philosophie scientifique, Sorbonne, Paris, 1935 : I: *Philosophie scientifique et empirisme logique.* II: *Unité de la Science.* III: *Langage et pseudo-problèmes.* IV: *Induction et probabilités.* V: *Logique et expérience.* VI: *Philosophie des mathématiques.* VII: *Logique.* VIII: *Histoire de la logique et de la philosophie scientifique;* Hermann. 12 » 12 » 10 » 10 » 12 » 12 » 10 » 12 »

Sociologie

Jean Delahaye : *Lorient, quartier réservé!* L'Union temporaire, 24, quai d'Auteuil, Paris. 2 »

Théâtre

Henri Fluchère : *Tout-Homme;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Varia

R.-J. Dumont : *Le feu chez moi,* guide pratique de la sécurité avant, pendant, après l'incendie à l'usage de MM. les Maires, les Conseillers municipaux, les Directeurs d'Hôpitaux, de Maisons de santé, de Sanatoria et de Maisons d'hospitalisation, les Directeurs d'Etablissements scolaires, les Architectes, les Assureurs-Conseils, les Chefs d'entreprise et les Chefs de famille. Illustration et mise en pages par J. G. Séruzier; chez l'auteur, 10, rue du Temple, Enghien-les-Bains (S.-et-O.). 65 »
Achille Malric et Paul Mégnin: *Le dressage pratique et utile du chien de défense et du chien de garde,* revu et augmenté par Paul Mégnin; L'Eleveur. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Traditionnisme et folklore. — Le « Départ », de Rude, à l'Arc de Triomphe. — Une protestation de M. Pierre Borel. — Mort du mélodrame. — A la Bibliothèque nationale. — M. Lloyd George homme d'imagination. — Sur l'origine du mot « orgueil ». — Leconte de Lisle et Alphonse Daudet. — Astrologie. — Errata. — Le Sottisier universel. — Prix Moréas. — Publications du « Mercure de France ».

§

Traditionnisme et folklore. — M. Gaston Picard demande dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1936, p. 159, ce que je pense de la proposition des assistants aux *Assises du Régionalisme Nivernais* « de l'abandon du mot folklore et du retour au mot traditionnisme ». Je ne sais si *folklore* est plus difficile à prononcer que métropolitain, trichloraldéhyde, Saint-Vaast-la-Hougue (devenu Sinvalaou) ou Zuydpeene (Nord). Mais je sais que populairement le mot se prononce dès maintenant *foklore,* comme *bicyclette* se prononce *bécane.*

S'intituler folkloriste fait encore sourire; mais il y a un siècle les ruraux se moquaient des géologues; quiconque s'intitule naturaliste passe dans nos campagnes pour un peu fou, à moins qu'il ne « naturalise » des peaux de bêtes pour les vendre. Journaliste, d'abord honni, est mieux admis; il y a fallu cent ans.

Mais la proposition nivernaise se fonde sûrement sur autre chose qu'une difficulté de prononciation ou la crainte d'un néologisme. Le fait qu'elle provient d'Assises régionalistes, et non d'un milieu savant, prouve l'intrusion d'un élément sentimental et politique. Cette attitude se justifie; ici, je n'ai pas à la discuter, mais seulement à exposer les difficultés de notre vocabulaire et de notre terminologie.

Les termes employés pour désigner des faits et des phénomènes folkloriques sont empruntés au langage courant et présentent par suite plusieurs sens, ou au moins deux. C'est le cas pour *mœurs, us* et *usages, coutumes, traditions. Mœurs* reste bon au sens étymologique de *mores* opposé à *gesta;* comment appeler l'étude des mœurs autrement que *morale?* mais ce terme à son tour a dévié sémantiquement, de telle sorte qu'il a fallu lui opposer *éthique,* et que Lévy-Bruhl, dans un ouvrage à tous points de vue excellent, a dû distinguer *la Morale et la Science des Mœurs,* laquelle n'a en commun avec l'éthique que le domaine des échelles de valeurs.

Us est vieilli; *usages* l'a remplacé. Mais ici aussi s'est produite une déviation : vers le Droit. Dans les recueils départementaux des Usages admis en dehors et à côté du Code, on ne trouve pas de

folklore, sauf exceptionnellement; ces usages sont des droits de passage, ou d'emploi, des privilèges, ou des dérogations locales à tel ou tel code français général; un usager n'est pas un folkloriste.

Ce sont le plus souvent des résidus d'anciens codes coutumiers, ou de petits droits coutumiers, que des circonstances locales ont empêché de disparaître à cause de leur utilité manifeste. Avant le Code Napoléon, on parlait couramment de la *Coutume* de tel ou tel pays, des *Coutumes* de telle ou telle région; dans un grand nombre d'articles de revues savantes et d'ouvrages, ce pluriel apparaît qui ferait croire qu'il s'agit de folklore, alors qu'il ne s'agit que de droit et de législation; pourrait-on dire *coutumiste?*

Tradition, avec ses dérivés, est plus dangereux encore, car à bien examiner les choses, tout n'est que tradition, soit orale, soit écrite, le sens exact étant celui de *transmission*. Pendant toute une période du XIXe siècle, on a tenté d'accréditer le terme en ajoutant « populaire » ou « orale ». Mais l'impossibilité de former des dérivations correctes et nettes était si manifeste que même Sébillot, Carnoy, Gaidoz et tous les autres chefs de file de cette période ont recouru, d'abord timidement, puis volontiers, au mot anglais *folklore* qui du moins, importé en France avec un sens précis, ne suscitait aucune susceptibilité politique.

De temps en temps, dans les provinces, on voit revenir le terme avec ce résultat : 1° que le folklore retombe ainsi dans l'ornière historique dont il eut tant de peine à se dégager; 2° que notre science est de nouveau annexée au mouvement dit régionaliste; 3° et même au mouvement, si l'on peut dire, réactionnaire, qui a pour but le maintien des choses comme elles sont, sinon même un retour en arrière social plus ou moins accusé.

Superstition est un autre terme qui implique une évaluation par rapport à quelque chose qui par définition serait supérieur et définitivement organisé. Il s'applique à ce qui subsiste des périodes de civilisation antérieures, non pas considérées en bloc, mais pour leur partie religieuse et morale (éthique) seulement. Dès le milieu du dernier siècle quelques chercheurs locaux comprirent l'inconvénient du terme et le remplacèrent par « dévotions populaires », qui n'implique pas une nuance de grossièreté, de dégénérescence, ni de magie interdite par l'Eglise. Régulièrement, on regarde comme superstitieuses toutes les pratiques (avec les concepts sous-jacents) qui ne sont pas inscrites au Rituel romain, lequel ne s'est imposé à toute la chrétienté que depuis le milieu du XIXe siècle. Mais on ne saurait dire de quelqu'un qui étudie ces superstitions qu'il est un superstitionologue... Ici encore les règles normales de la formation des mots français obligent à recourir au mot anglais.

Si seulement nous avions pu trouver un mot grec! Mais *éthologie, ethnologie* et *ethnographie, démologie, démographie, démopsychologie* (proposé en Italie par Giuseppe Pitrè)... et d'autres plus barbares encore ont pris au cours des siècles un sens qui ne correspond pas à la discipline relativement nouvelle dite *folklore.* Non pas qu'elle n'existât pas : car Pausanias et Hérodote furent des folkloristes de premier ordre; et aussi Lucien, Apulée et Plutarque, bons observateurs et bons généralisateurs. En leur temps, le folklore se nommait *ethnographie.*

De là vient que Gaston Paris, Sébillot et quelques autres reprirent le mot; mais en lui ajoutant le qualificatif de « populaire », qui fait double emploi; et en le restreignant au point de ne plus désigner que la civilisation matérielle.

Ce n'est donc ni par mode, ni par snobisme que nous avons adopté *folklore* et ses dérivés. Cet ensemble de phénomènes sociaux, discernables dès les origines mêmes de l'humanité, ne pouvait pas être désigné par un terme spécial emprunté aux langues formatives du français. Que les racines de folk-lore ne soient grecques ni latines n'importe guère; pourquoi distinguons-nous les *sports* des *lusi* latins et des *jeux* français? Et comment osons-nous employer l'hybride horrible auto-mobile? Et cet autre, bi-cyclette?

Si la répugnance des Nivernais provient de ce que *Folk* (équivalent de *Volk* allemand, hollandais, etc.) et *Lore* (équivalent de *Lehre* allemand) sont des radicaux germaniques, il y a deux mots bien français qu'il faudrait éliminer aussi : *trinquer* et *guerre...* surtout celui-ci.

Le jour où les puristes auront assaini notre vocabulaire technologique moderne, nous abandonnerons peut-être *folklore* au profit d'un mot purement latin ou purement grec, ou gréco-latin, à condition qu'il ne fasse pas double emploi avec d'autres partant de *démos* ou d'*ethnos.* Admettra-t-on un jour *traditionologie, populologie, populographie* ou *populosophie?* La chose me paraît difficile. *Sociologie* est trop vaste, de même qu'*Anthropologie.* Si un lecteur peut nous offrir une solution raisonnable, nous lui en serons tous reconnaissants.

A. VAN GENNEP.

§

Le « Départ », de Rude, à l'Arc de Triomphe. — Dans un écho du *Mercure* (1er octobre dernier), notre ami P. Dy a reproduit, d'après un ancien *Joanne,* la description du célèbre groupe de Rude, auquel on donne aujourd'hui couramment le nom de *Marseillaise.*

Tous les anciens guides de Paris, notamment un *Guide-Chaix*

(s. d., mais probablement de 1852) et le *Paris-Guide* de 1867, disent de même : « *Le Départ* (1792) » ; mais celui-ci donne une reproduction (dessin de Deleste, gravé par Guillaume), du célèbre « bas-relief » avec le titre : « le Chant du Départ » ; première erreur. Un guide publié par le Grand-Hôtel en 1875 indique aussi *Le Départ*, mais en insérant dans son texte une petite gravure qu'il intitule : « la Marseillaise ». Le récent *Guide bleu* Hachette (1934), généralement mieux inspiré, laisse le lecteur indécis (p. 52), en lui recommandant spécialement, par un * « l'admirable chef-d'œuvre de Rude, le Départ de 1792 ou *la Marseillaise* ».

Un rédacteur de la *Grande Encyclopédie* admet l'appellation de « Liberté » pour la figure qui domine le groupe ; il ajoute qu'elle est « plus connue sous l'appellation de *la Marseillaise* ».

Il suffit de consulter une publication officielle, l'*Inventaire général des richesses d'art de la France*, faite par le ministère de l'Instruction publique, pour être fixé sur ce petit point d'histoire artistique. Dans la monographie de l'Arc de triomphe de l'Etoile, publiée au tome III des *Monuments civils de Paris*, on lit cette description du « haut-relief » de Rude, qui confirme celle retrouvée par P. Dy :

Le Départ (1792). — Haut relief. — Pierre. — H. 11 m. 60. — L. 6 m. — Figure de 5 m. 85. — Par Rude (François).

Au sommet, une jeune femme symbolisant le génie de la guerre, les ailes largement ouvertes, jette le cri d'alarme tandis que d'un geste puissant elle appelle des volontaires et leur indique avec son épée, vers la gauche, le lieu du combat. Au premier plan, un chef portant cotte de mailles, la cuirasse richement ornée, les grèves décorées de ciselures, agite son casque pour attirer à lui des combattants. A droite, un éphèbe, nu et casqué, se range en pressant la garde de son épée, près du chef qui l'entraîne avec lui. Derrière eux, un homme mûr a tiré son arme et s'apprête à jeter son manteau. Un vieillard, au second plan, donne des conseils au chef qui ne les entend plus. A gauche, un jeune homme, torse nu, tend son arc. Près de lui, un guerrier portant le heaume et la cotte de mailles, sa lance dans la main droite, s'est retourné vers le groupe principal pour sonner de la trompette. Au centre, un jeune cavalier dompte son cheval. Le drapeau national domine la composition vers la gauche.

Ainsi, le fameux bas-relief de Rude, qui est un haut-relief, n'a d'autre titre officiel que : « le Départ (1792) » — c'est celui sous lequel il fut commandé à Rude ; — et la figure qui le domine est le génie de la guerre, qu'on appelait autrefois Bellone. « Mais, comme le dit fort bien P. Dy, le *Départ* n'a jamais été la *Marseillaise* ». — J.-G. P.

§

Une protestation de M. Pierre Borel. — A la suite de mon petit essai sur *Un « collaborateur » de Flaubert*, publié dans les

Notes et documents littéraires du *Mercure* (1er octobre), j'ai reçu la lettre suivante, sur papier à en-tête du Grand Hôtel de Florence :

Monsieur,

On me communique ici votre « travail » sur un collaborateur de Flaubert.

Vous citez des gens qui ont parlé du « bon » Laporte. Mais vous n'indiquez pas « La correspondance de G. de Maupassant à Flaubert » où j'ai, un des premiers, parlé de cet « ami » de Flaubert. Il est vrai qu'on ne peut pas tout savoir...

Regrets. PIERRE BOREL.

Les « gens », comme dit M. Borel, cités dans ma brève communication, s'appellent M. Lucien Descaves, René Descharmes, M. René Dumesnil; ils ont publié, le premier deux importants articles, les deux derniers un long essai sur Edmond Laporte. M. Borel, *quinze ans après eux*, et non « un des premiers », a consacré à Laporte *huit ou dix lignes;* quelle contribution! Encore ces dix lignes sont-elles fondées sur un ragot dont M. Dumesnil a fait bonne et prompte justice (Cf. son *Flaubert*, Desclée De Brouwer, 1932, p. 294, en note).

M. Borel fût-il d'ailleurs un grand historien des lettres et une autorité en matière flaubertienne, j'aurais pu jeter sa protestation au panier, en songeant que le vrai mérite est moins vain, moins assoiffé de publicité que celui dont se targue M. Borel. Néanmoins, évoquant le discrédit que ces procédés de *m'as-tu-lu* ont fini par jeter sur les vrais écrivains, je me résous à une cruauté nécessaire, et je publie le document. En dénonçant la suffisance chaque fois qu'elle se manifeste, on finira peut-être par la réduire. — FRANCIS AMBRIÈRE.

§

Mort du mélodrame. — La revue *La Grive* publie une lettre inédite de Jules Mary, où l'auteur de *Roger la Honte*, mort en 1922, exprimait sa confiance dans l'avenir du mélo :

Jamais, vous m'entendez bien, jamais le public qui aime ces sortes d'histoires, où l'invention doit faire les frais avec un peu plus d'observation qu'on n'en met, jamais, dis-je, ce public n'a été aussi nombreux. Je suis, en ce qui me concerne, avec mes romans, en communication constante avec ce public. J'en parle donc en toute expérience. Et ne me dites pas que ce n'est pas le même public. Ce serait une erreur. C'est le même!...

Jules Mary aurait aujourd'hui une grosse déception s'il pouvait revenir devant le théâtre de ses grands succès : l'Ambigu. Il aurait la tristesse de lire, sur un calicot barrant la charmante façade de cette salle plus que centenaire, ces trois mots : « Immeuble à vendre. » — L. DX.

§

A la Bibliothèque nationale. — La note parue dans les *Echos* du 1er octobre, ayant attendu quelque temps sur le marbre, ne s'est plus trouvée exacte quand elle a paru. Le nombre des revues mises à la disposition du public dans la Salle des Périodiques est beaucoup plus élevé qu'à l'ouverture de la salle, grâce au zèle du Conservateur de la dite salle, M. Porcher.

Puisque je cite un nom propre, combien faut-il louer aussi M. Jaumes et M. Montcal qui ont si consciencieusement organisé l'*Exposition du Cinquantenaire du Symbolisme!* Les visiteurs ont pu voir là une réunion de documents bien précieux ou curieux et qui maintenant sont dispersés à jamais; c'est le sort, hélas! de toutes les expositions de ce genre.

Louons encore le Département des Imprimés pour la refonte en cours du Catalogue sur fiches (auteurs) qui facilitera considérablement les recherches des lecteurs. Et signalons à ceux-ci la *Société des Amis de la Bibliothèque nationale et des grandes Bibliothèques de France* dont devraient vraiment faire partie tous les habitués de nos bibliothèques publiques. — S. A.

§

M. Lloyd George, homme d'imagination. — Le *Figaro* a, dans ses suppléments littéraires des 8 et 15 août 1936, publié d'intéressants souvenirs sur Clemenceau, empruntés aux Mémoires de M. Lloyd George.

Malheureusement l'homme politique anglais suit la mode d'hier : il romance.

> Je me souviens — écrit-il — être revenu avec lui du Trianon Palace de Versailles, après la séance historique au cours de laquelle il avait présenté à M. Brockdorff-Rantzau et aux délégués allemands le projet de traité de paix. Il me ramena en voiture à Paris. *Comme nous passions devant les ruines du château de Saint-Cloud* (1), il me dit qu'il se rappelait l'avoir vu embrasé par l'incendie. Maire de Montmartre, lors du siège de Paris, il avait assisté des hauteurs de sa mairie à la destruction du célèbre édifice.

Beau fond de tableau, pour un metteur en scène d'Hollywood, répondant bien à son esthétique et à son souci de la vérité, ces ruines impériales dont on aurait pu au besoin rallumer l'incendie! Malheureusement Georges Clemenceau aurait été bien embarrassé pour montrer ces ruines au moment du traité de Versailles : le lundi 25 juillet 1892, leur démolition avait été mise en adjudication et avait suivi de peu. — P. DY.

(1) C'est moi qui souligne.

§

Sur l'origine du mot « orgueil ». A la suite de son article *De l'Orgueil*, qui a paru dans le *Mercure* du 15 octobre, M. le docteur Paul Voivenel a reçu de M. Ris, de Moissac, une lettre qu'il nous a communiquée et dont nous détachons les passages essentiels :

Orgueil a eu d'abord un sens concret qui s'est conservé, pendant des siècles et sous des formes diverses, dans le vocabulaire des artisans. Quand les ouvriers carriers ont un bloc à soulever, comment font-ils? Ils introduisent sous la lourde pince qui leur sert de levier une pierre qu'ils nomment l'*orgueil*, et ils obtiennent ainsi le point d'appui qui leur est nécessaire pour se servir du levier. Donc, l'orgueil est une pierre, une *petite pierre*, car ce mot appartient à la série de diminutifs parmi lesquels on peut citer : *filleul*, le petit enfant que le parrain considère comme son *fils* spirituel; *tilleul*, le petit *til* ou *tille* : conférer avec le bois des Tilles, près de Besançon, avec Nansouty (Nant-sous-Til), avec le verbe teiller (qui se prononce *tiller* à la campagne); *chevreuil*, la petite chèvre de nos forêts, — et enfin *bouvreuil, écureuil, cercueil, linceul*, etc.

Dans *orgueil*, supprimons le suffixe diminutif et nous obtenons un thème philologique extrêmement important : *orc* ou *org* : pierre, rocher.

Il ne reste plus maintenant qu'à dresser ce que les Allemands appellent une séquelle, c'est-à-dire une suite de mots ayant entre eux une certaine analogie, et pour le sens et pour la forme. Voici quelques-uns de mes exemples : *Majorque* et *Minorque*, deux noms d'îles espagnoles dans l'archipel des Baléares, — Majorque ou le « grand rocher «; Minorque ou le « petit rocher ».

Dans la mer du Nord, sur les côtes de l'Ecosse, les *Orcades*, rochers nus et presque inhabitables.

Nous avons dans le Tarn-et-Garonne, sur les bords du Tarn, une petite commune qui s'appelle Orgueil... Elle est une véritable station historique, trop peu connue; un instituteur, M. Doumerc, y a recueilli en nombre assez considérable des silex taillés ou polis : des pointes de flèches, des haches, etc. Il devait y avoir en cet endroit une sorte de chantier où l'on travaillait « sur le lapidaire », comme disent les montagnards de Saint-Claude et de Septmoncel, dans le Jura.

...Tous ces faits remontent à une antiquité très lointaine. Ils ont laissé des traces en latin; voulez-vous un vers d'Horace :

Non alia, quam qua Byzantia putuit orca.
(*Satires*, II, 4).

Cette *orgue*, de Byzance, où l'on conservait le thon dans la saumure, était un grand vase en *terre cuite*. Et nous voici en présence d'un premier sens dérivé : il ne s'agit plus du roc naturel, mais d'un objet fabriqué et dur comme le roc. Les Latins avaient encore l'*orcus*, avec lequel ils faisaient peur aux enfants : c'était, dans les premiers temps de Rome, un vase en terre cuite avec un col assez étroit...

...Je conclus. *Orgueil* est un mot bien français par ses origines et dans son histoire. C'est un diminutif de *orc* (roc)... Il désignait la pierre qui sert de point d'appui à la pince dans le travail des carriers. Cette pierre faisait « lever le nez » à la pince. Voilà le premier sens.

Par suite d'une métaphore très simple, ce mot s'est appliqué au défaut de l'homme qui « lève le nez » un peu trop haut. Nous arrivons ainsi à l'orgueil, dont l'Eglise a fait le prince des sept péchés capitaux, et que vous avez analysé magistralement dans votre article en vous plaçant au point de vue purement humain.

§

Leconte de Lisle et Alphonse Daudet. — On sait qu'Alphonse Daudet, dans son roman *Le Petit Chose*, a donné de Leconte de Lisle un portrait aussi transparent que dépourvu de bienveillance. Cette charge injuste et drôle se trouve au début du chapitre VIII, où il est question d'une certaine crémerie très littéraire de la rue Saint-Benoît :

Une fois par semaine, nous avions à dîner avec nous un poète très fameux dont je ne me rappelle plus le nom, mais que ces messieurs appelaient Baghavat, du titre d'un de ses poèmes. Ces jours-là, on buvait du Bordeaux à dix-huit sous; puis, le dessert venu, le grand Baghavat récitait un poème indien. C'était sa spécialité, les poèmes indiens. Il en avait un intitulé *Lakçamana*, un autre *Daçaratha*, un autre *Kalatçala*, un autre *Bhagiratha*, et puis *Çudra*, *Cunocépa*, *Viçvamitra...;* mais le plus beau de tous était encore *Baghavat*. Ah! quand le poète récitait son *Baghavat*, toute la salle du fond croulait. On hurlait, on trépignait, on montait sur les tables. J'avais à ma droite un petit architecte à nez rouge qui sanglotait dès le premier vers, et tout le temps s'essuyait les yeux avec ma serviette...

Moi, par entraînement, je criais plus fort que tout le monde; mais au fond je n'étais pas fou de Baghavat. En somme, ces poèmes indiens se ressemblaient tous. C'était toujours un lotus, un condor, un éléphant et un buffle; quelquefois, pour changer, le lotus s'appelait *lotos*, mais à part cette variante, toutes ces rapsodies se valaient : ni passion, ni vérité, ni fantaisie. Des rimes sur des rimes. Une mystification (1)...

O, dans un exemplaire de l'édition originale des *Poèmes Antiques* (Paris, Marc Duclaix, 1852) que M. Pierre Cornuau a décrit, sous le numéro 120, dans le catalogue de sa vente du 12 mai dernier, je trouve entre autres pièces jointes une lettre inédite de Leconte de Lisle, fort postérieure à l'un et l'autre livres (2), et qui est tout justement la réponse du berger à la bergère. Le poète, pour satisfaire à la question d'un correspondant dont rien malheureusement ne permet de déceler l'identité, fournit en quelque sorte un précieux historique de ses relations avec Alphonse Daudet.

Soyez assuré, *déclare-t-il*, que je n'ai jamais lu de vers à mes amis dans aucune crémerie de la rue Saint-Benoît. Tout cela est de l'invention de Daudet, et même d'une assez piètre invention. On m'avait signalé, dans le temps, ce passage du *Petit Chose* que j'avais négligé de lire, et que je n'aurais probablement jamais lu, si vous ne me l'aviez communiqué. Daudet, que j'ai connu depuis, m'a prodigué autant de louanges qu'il m'adressait autrefois d'injures littéraires; mais les unes et les autres, d'une valeur égale d'ailleurs, me sont également indifférentes. Nous ne sommes pas du même monde intellectuel, et il serait aussi absurde à moi d'exprimer sur ses romans une opinion quelconque, qu'à lui de croire comprendre un seul de mes vers. Nous nous donnons la main, nous nous intéressons poliment à notre santé réciproque, mais nous ne parlons jamais d'art ou de littérature, et tout est pour le mieux...

Le sujet n'est pas si important qu'il mérite de longues recherches;

(1) *Le Petit Chose*, pp. 236-237 de l'édition originale (Hetzel, 1868).
(2) Elle est datée de Paris, 4 août 1891.

mais il serait pourtant curieux de savoir si cette antipathie des deux hommes, d'abord avouée, ensuite dissimulée sous le vernis confraternel, a laissé d'autres traces à l'époque. Feuilleter les journaux et revues du temps pour y relever des allusions éventuelles serait une tâche un peu bien disproportionnée avec les résultats escomptés, et il faut donc s'en remettre au hasard et aux années. Une autre source d'allusions possible demeure la correspondance; mais les lettres de Leconte de Lisle, aussi bien que celles d'Alphonse Daudet, sont dispersées et manquent encore d'un éditeur qui ferait pour elles, toutes proportions gardées, ce que M. Jean Bonnerot a fait et continue de faire pour les lettres de Sainte-Beuve. Retenons donc l'hostilité Daudet-Leconte de Lisle sans en savoir tous les détails. Elle a une signification qui déborde le cas particulier et montre bien comment, à partir du Parnasse, le mouvement poétique et les écrivains de prose, jusqu'alors assez étroitement unis, se sont séparés. Rupture qui devait s'accentuer encore au temps du symbolisme et qui se perpétue de nos jours, en plus d'un sens, — mais il ne faut voir là qu'une indication générale rapide et qui demanderait à être développée avec précautions et nuances. Quant à l'antinomie du Parnasse et de la littérature que je dirai « séculière » par commodité de langage, on en avait depuis longtemps un autre exemple avec l'affaire Catulle Mendès-Paul Arène, ce dernier grand compagnon d'Alphonse Daudet, par un curieux hasard. — FRANCIS AMBRIÈRE.

§

Astrologie. — Avec la fin de l'année, les prophéties, les prédictions vont remplir les journaux. Il est bien plus curieux de se reporter aux prévisions faites pour 1936. Un almanach spécialisé, que nous avons sous les yeux, annonçait pour septembre :

Une tension des Etats balkaniques est à craindre. Un homme politique espagnol est l'objet d'un attentat (*on notera que l'almanach en question n'annonçait rien de la guerre civile*). Un nouvel explosif d'une grande puissance est découvert. Un scandale dans les milieux littéraires européens. Les nuées de guerre qui s'était (*sic*) accumulées au-dessus d'un pays situé à l'Est, sont dispersées, au grand soulagement de l'univers. Grand malaise (*on goûtera cette contradiction*) dans les milieux militaires, surtout en Angleterre.

Des prévisions faites pour octobre, nous retiendrons celle-ci, qui assurément s'est réalisée, du moins pour un certain nombre d'heureux :

Le 21 du mois sera favorable à l'amour, *Vénus* étant en bon aspect le Soleil (*sic*).

Quant à l'avenir, — nous y venons, — il s'annonce très brillant :

Malgré le mauvais aspect de la sombre Saturne avec la guerrière Ura-

nus, la nouvelle Lune du 13 décembre tombant avec le passage à l'Orient de Neptune, l'astre de la démocratie, donne l'essor à la vive lumière de l'esprit et de l'intelligence.

§

Errata. — Deux erreurs se sont glissées dans l'article du 1er novembre intitulé *L'Evolution psychologique de Rimbaud.* La première, page 461, présente comme étant de Rimbaud l'écriture du manuscrit du *Bateau ivre* reproduite par la figure 3, alors qu'au contraire le but des figures 1, 2 et 3 est de montrer : 1° que l'écriture de Rimbaud (fig. 2) diffère de celle de la fig. 3; 2° que cette écriture de la fig. 3 est semblable à celle de Verlaine, donnée par la fig. 1. Donc, p. 461, il faut lire sous la fig. 3 : *Ecriture du manuscrit du « Bateau ivre »*, mais non : *Ecriture de Rimbaud.*

Page 488, ligne 2 du dernier paragraphe, lire « *33 ans* », au lieu de *34*.

§

Le Sottisier universel.

Roland Dorgelès a-t-il écrit des poésies? Sa prose fourmille de sympathiques alexandrins : « de vrais jardins que Pâques fleurissait de lilas », « dont la noble pâleur attirait les regards », « mener paître les étoiles dans les champs bleus du ciel », « les yeux levés il murmura les derniers vers », « rien que des boucheries et des scènes d'abattoir ». Serait-ce la revanche de sa jeunesse? — *L'Ancien Combattant,* 30 août.

De nombreux textes seront joints comme contre-partie au projet d'ajustement de la monnaie qu'on distribuera ce matin même au Palais-Bourbon. (Titre d'article.) — *Le Journal,* 27 septembre.

Le colonel Aranda, chef des insurgés, a prononcé une harangue, demandant aux assiégés de jurer sur l'honneur de mourir avant de se rendre. — *Le Petit Journal,* 8 octobre.

Un passant attardé remarquait, l'autre nuit, vers trois heures, cinq individus, qui tentaient de cambrioler une pharmacie, 2, rue Léon. Ils alertèrent Police-Secours. — *L'Œuvre,* 24 août.

Celui-ci [le gouvernement de Madrid] manque d'officiers; la plupart de ceux qui ne participent pas à l'insurrection restant suspects par leur seule qualité, sont en prison ou ont été passés par les armes. — *Le Temps,* 22 août.

Cette décision est destinée à souligner l'amitié franco-polonaise, qui unit depuis si longtemps les deux pays de culture latine. — *L'Œuvre,* 1er septembre.

Le *Voltaire* de Houdon, qui est à la Bibliothèque nationale... — *Le Temps,* « La sculpture au Salon d'Automne », 16 octobre.

Dans les vespasiennes, les Antinoüs de quartier se donnaient des rendez-vous clandestins et parfumaient leurs joyeusetés avec l'odeur de l'acide urique. — *L'Œuvre,* 15 octobre.

Pour arriver à ses fins, il s'était procuré des moustiques d'Anophélès, insectes qui portent le bacille de la malaria. — *Excelsior,* 18 octobre.

En 1648, Mademoiselle [de Montpensier] est chassée de la cour, étant accusée de pactiser avec l'ennemi et de vouloir se marier secrètement avec le frère de l'empereur des Pays-Bas. — *Le Petit Journal,* feuilleton, 10 août.

A l'heure où paraîtront ces lignes, le franc, notre pauvre franc de quatre sous, sera encore amputé de trente centimes. — *Le Journal de Montélimar,* 3 octobre.

§

Prix Moréas. — Mme Gérard d'Houville et M. Georges Duhamel ont été désignés pour remplacer Henri de Régnier et Ernest Raynaud, les deux poètes dont le jury du prix Moréas est en deuil.

Les ouvrages et communications relatifs au prix doivent être adressés : 31, rue de Liége, Paris VIIIe, pour M. Duhamel; 24, rue Boissière, Paris XVIe, pour Mme Henri de Régnier (Gérard d'Houville).

§

Publications du « Mercure de France ».

JEUX DE VILAINS, roman, par Elvire Pélissier. Volume in-16 double couronne, 15 fr. Il a été tiré 15 exemplaires sur alfa, hors commerce.

L'APÔTRE JUDAS, roman, suivi de LA PUISSANCE DU SOUVENIR et de L'HOMME AU BOUDDHA, par Charles-Henry Hirsch. Volume in-16 double-couronne, 12 fr. Il a été tiré 7 ex. sur vergé de Hollande van Gelder, hors commerce.

SERPENT DE MER ET Cie, par Fernand Fleuret. (La lecture de Prêtre-Jean, pseudo-roi d'Abyssinie. Le Petit Jehan de Saintré. L'Enigme des Quinze Joies de mariage. L'Argot du XVIe. — De la Bestialité. — Le Nécrocosme de Maurice Scève. — L'Abbé de Choisy habillé en femme. — Rétif de la Bretonne. Henry Monnier. Stendhal, etc.). Volume in-16 double-couronne, 15 fr. Il a été tiré 11 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 11, à 40 fr.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

IVIN & Cie, Éditeurs, 5, rue Palatine, PARIS (VIe)

emment parus :

E. SEILLÈRE, Membre de l'Institut

DAVID-HERBERT LAWRENCE

ET LES RÉCENTES IDÉOLOGIES ALLEMANDES

volume (12 × 18,5) de 282 pages, broché .... **15** fr.

P. MESNARD, Agrégé de Philosophie, Docteur ès lettres

'ESSOR DE LA PHILOSOPHIE POLITIQUE AU XVIe SIÈCLE

volume in-8 raisin de 714 pages, broché .... **75** fr.

ESSAI SUR LA MORALE DE DESCARTES

volume in-8 raisin de 234 pages, broché .... **25** fr.

H. GUILLEMIN, Docteur ès lettres

LE « JOCELYN » DE LAMARTINE

volume in-8 raisin de 860 pages, broché .... **75** fr.

BLIOTHÈQUE DE LA REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

G. BACHELARD, Professeur à l'Université de Dijon

LA DIALECTIQUE DE LA DURÉE

volume in-18 jésus, broché .... **15** fr.

A. CRESSON, Agrégé de philosophie, Docteur ès lettres

LA REPRÉSENTATION

volume in-18 jésus, broché .... **18** fr.

COLLECTION CE QU'IL FAUT CONNAITRE

VICTOR FORBIN

: QU'IL FAUT CONNAITRE DU PÉTROLE

volume broché, couverture couleurs .... **8** fr.

COLLECTION LES VIEILLES PROVINCES DE FRANCE

R. CROZET

HISTOIRE DE L'ORLÉANAIS

volume in-8 écu, broché .... **20** fr.

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Tome X

ANDRÉ CHÉNIER

par E. FAGUET de l'Académie française

cédemment :

Tomes VIII et IX

LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIIIe SIÈCLE

que volume in-16, broché .... **15** fr.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

Tome V. 1935-1936

Méditations sur le temps. De l'être et du savoir
De l'existence et de l'être

volume in-8 de 550 pages, broché .... **70** fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20×0,13,5)

La lettre A signifie : Arches;
les lettres PF : pur fil.

—

ŒUVRES DE

LÉON BLOY

I. La Femme pauvre .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Désespéré .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

COLETTE

Douze Dialogues de Bêtes et une Préface de Francis Jammes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

LÉON DEUBEL

Vers de Jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de Georges Duhamel. 25 »

GEORGES DUHAMEL

I. Vie des Martyrs, 1914-1918 ...... 25 »
Le même .... PF 60 »
II. Civilisation .... 25 »
Le même .... PF 60 »
III. La Possession du Monde .... 25 »
Le même .... PF 60 »
IV. Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Confession de Minuit .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Deux Hommes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

ANDRÉ GIDE

I. La Porte étroite .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. L'Immoraliste .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

REMY DE GOURMONT

I. Une Nuit au Luxembourg. Couleurs. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Fantôme. Histoires magiques. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Physique de l'amour. *Essais sur l'Instinct sexuel* .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

IV. Le Songe d'une femme. Choses ciennes 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6
V. Un Cœur virginal.............. 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6
VI. Lilith. Histoire tragique de la I cesse Phénissa. Le Vieux Roi. Thé Théâtre muet 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6

CHARLES GUÉRIN

(*Œuvres complètes*)

I. Le Semeur de Cendres, avec une N et des Notes par Henry Dérieux. 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6
II. L'Homme intérieur. Derniers Vers 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6
III. Le Cœur solitaire. Premiers *(Fleurs de Neige. Joies grises. Le des Crépuscules)* 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angelus de l'aube à l'Angelu soir. Souvenirs d'enfance. La Naiss du Poète. Un jour. La mort du poèt jeune fille nue. Le Poète et l'Oiseau. 2
II. Quatorze Prières. Elégies. Trist Eglogue. Tableau d'Automne. Tal d'Hiver. En Dieu. L'Eglise habillé feuilles 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6
III. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'I mont. Pomme d'Anis. 2
Le même ....A 8
Le même .... PF 6
IV. Le Roman du Lièvre. Des ch Contes. Notes sur les oasis et sur A Le 15 août à Laruns. Deux proses. I sur J.-J. Rousseau et Mme de W aux Charmettes et à Chambéry. P des jardins. Notes diverses....
Le même ....A
Le même .... PF
V. Méditations. L'Auberge des Dou L'Auberge sur la route. L'Auberg Poètes. Quelques Hommes. L'Evol spirituelle de Mme de Noailles. La bis égarée ....
Le même ....A
Le même .... PF

RUDYARD KIPLING

I. Le Livre de la Jungle, traduit par Fabulet et Robert d'Humières.
II. Le Second Livre de la Jungle, tr par Louis Fabulet et Robert mières ....

JULES LAFORGUE

(*Œuvres complètes*)

I. Poésies : Le Sanglot de la Terre

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

omplaintes. L'Imitation de Notre-Dame Lune .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
Poésies : Des Fleurs de bonne volonté. Concile féerique. Derniers Vers. ppendice (Notes et Variantes). 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
Moralités légendaires .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
Lettres I. (1881-1882). Introduction et otes de G. Jean-Aubry........ 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
Lettres II. (1883-1887). Notes de G. an-Aubry .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
En Allemagne : Berlin, la Cour et la lle. Une Vengeance à Berlin. Agenda. troduction et Notes de G. Jean-Aubry. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

LOUIS LE CARDONNEL

oèmes. Chants d'Ombrie et de Tosne (*Carmina Sacra*).......... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
Orphica. Epigrammes. Elégies chrénnes. Méditations et Cantiques (*Carina Sacra*). De l'une à l'autre Aurore. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

MAURICE MAETERLINCK

Trésor des Humbles .... 25 »
Le même .... PF 60 »
La Sagesse et la Destinée .... 25 »
Le même .... PF 60 »

JEAN MORÉAS

remières poésies. Poèmes et Sylves. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
es Stances. Iphigénie .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

LOUIS PERGAUD

Goupil à Margot............ 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

RACHILDE

Meneur de Louves .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

s Médailles d'Argile. La Cité des Eaux. 25 »
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures. 25 »
III. Les Jeux rustiques et divins.. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe.. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Vestigia Flammæ et autres poèmes. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VII. Flamma tenax. Ariane et autres poèmes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

ARTHUR RIMBAUD

Vers et Proses. Revus sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mis en ordre et annotés par PATERNE BERRICHON. Poèmes retrouvés. Préface de PAUL CLAUDEL .... 25 »
Le même .... PF 60 »
(Voy. MARCEL COULON, ISABELLE RIMBAUD)

GEORGES RODENBACH

I. La Jeunesse blanche. Vers d'amour. Le Livre de Jésus. Le Règne du Silence. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Les Vies encloses. Le Miroir du Ciel natal. Plusieurs poèmes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

ALBERT SAMAIN

(*Œuvres complètes*)

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase.... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

CÉCILE SAUVAGE

Tandis que la Terre tourne. L'Ame en Bourgeon. Mélancolie. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et Extraits de Lettres. Préface de JEAN TENANT .... 25 »
Le même ....A 80 »

MARCEL SCHWOB

I. Spicilège .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANC

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

LAURENT TAILHADE

I. Poèmes élégiaques (*Le Jardin des Rêves. Epigrammes. Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en Prose*) ...... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

II. Poèmes aristophanesques (*Au Pays du Mufle. A travers les Groins. Résurrection. Dix-huit Ballades familières pour exaspérer le Mufle. Quelques variations pour déplaire à force gens*).... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

JEAN DE TINAN

I. Penses-tu réussir! *ou les différentes amours de mon ami Raoul de Vallonges.* 25 »
Le même .... PF 60 »

II. Aimienne ou le Détournement de mineure. L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse .... 25 »
Le même .... PF 60 »

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze mois. Les Visages de la Vie................. 25 »

II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille .... 25 »

III. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

IV. Les Blés mouvants. Quelques Chansons de village. Petites Légendes. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

V. La Multiple Splendeur. Les Forces tumultueuses .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

VI. Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

VII. Les Heures claires. Les Heures d'après-midi. Les Heures du soir........ 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

VIII. Toute la Flandre. I : La Guirlande des Dunes. Les Héros .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

IX. Toute la Flandre. II : Les Villes à pignons. Les Plaines .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. du chemin et chansons de la La Chevauchée d'Yeldis ....
Le même ....A
Le même .... PF

II. La Clarté de vie. Chansons à l'C En Arcadie. Trois chansons fran Vision de midi. La Partenza....
Le même ....A
Le même .... PF

III. L'Ours et l'Abbesse Saint-Mar Phocas le Jardinier. Sainte Marg de Cortone. La Rose au Flot. L'A sacré ....
Le même ....A
Le même .... PF

IV. La Lumière de Grèce. Ancaeu Délire de Tantale. Pasiphæ. G Pindare. Sapho. La Légende ail Bellérophon Hippalide ....
Le même .... PF

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(*Œuvres complètes*)

I. L'Eve future ....
Le même ....A

II. Contes cruels ....
Le même ....A
Le même .... PF

III. Tribulat Bonhomet suivi de veaux Contes cruels ....
Le même ....A
Le même .... PF

IV. Axël ....
Le même ....A
Le même .... PF

V. L'Amour suprême. Akëdysséril..
Le même ....A
Le même .... PF

VI. Histoires insolites ....
Le même ....A
Le même .... PF

VII. La Révolte. L'Evasion. Le No Monde ....
Le même ....A
Le même .... PF

VIII. Morgane. Elën ....
Le même ....A
Le même .... PF

IX. Isis ....
Le même ....A
Le même .... PF

X. Premières Poésies ....
Le même ....A
Le même .... PF

XI. Propos d'Au-Delà. Chez les Pa Pages posthumes ....
Le même ....A
Le même .... PF

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 . . . . . . 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16 . . . . 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16 . . . . . . 12 »
Le Notaire du Havre. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16 . . . . . . 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 . . . . . 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 . . . . . . 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16 . . . . . . 12 »
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16 . . . . 5 »
Fables de mon Jardin. Vol. in-16 . . . . . . 12 »
Discours de Réception à l'Académie Française. Réponse de M. Henry Bordeaux. Vol. in-16. 10 »

PHILOSOPHIE

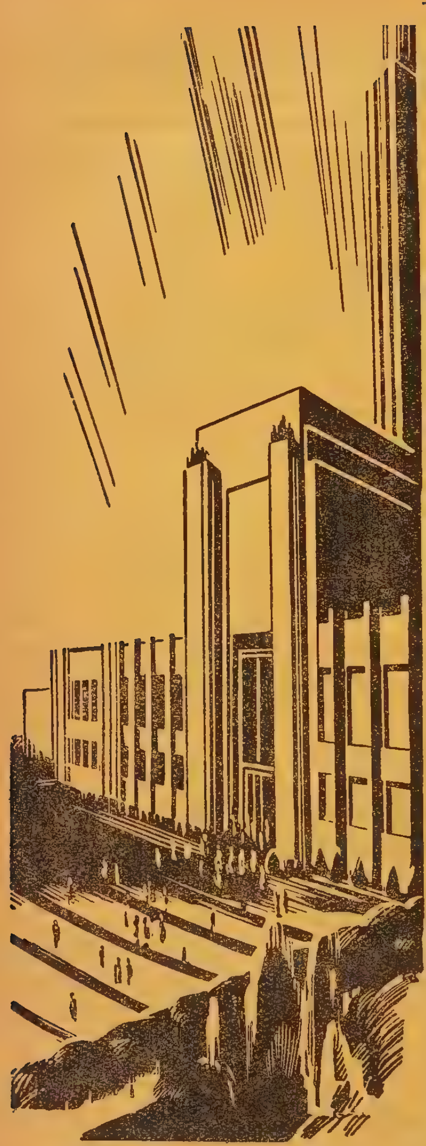
La Possession du Monde. Vol. in-16 . . . . . . 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16 . . . . . . 15 »

POÉSIE

Élégies Vol. in-16 . . . . . . 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16 . . . . . . 12 »
La Journée des Aveux. Comédie en 3 actes, suivie de



EXPOSITION
INTERNATIONALE
DES ARTS ET DES
TECHNIQUES
dans la vie moderne
PARIS - 1937
NOMBREUSES MANIFESTATIONS
ARTISTIQUES, SCIENTIFIQUES,
LITTÉRAIRES ET SPORTIVES
MAI-NOVEMBRE - 1937

ÉDITIONS
DV
MERCURE DE FRANCE
26, rue de Condé — Paris (VI[e]).

OUVRAGE
D'ACTUALITÉ

W. DRABOWITCH

—

Fragilité
de
La Liberté
et
Séduction
des Dictatures

Volume in-16 double-couronne. **12 f**

chassez
...n SOLOGNE
mais en vous renseignant
...ur les facilités spéciales que
P.-O.-MIDI
met à votre disposition

●

...ILLETS SPÉCIAUX
D'ALLER ET RETOUR
DE FIN DE SEMAINE
EN TOUTES CLASSES
AVEC
40 %
DE RÉDUCTION

...livrés au départ de Paris (quai d'Orsay et Austerlitz)
pendant la durée de la chasse
dans les départements
... LOIRET, du LOIR-et-CHER et du CHER

POUR
...a FERTÉ-St-AUBIN
VOUZON
LAMOTTE-BEUVRON
NOUAN-LE-FUZELIER
SALBRIS
THEILLAY
VIERZON-VILLE

validité :
...Vendredi à midi au Dimanche, à 24 h.
...u du Samedi au Lundi, à 24 heures

●

POUR VOTRE CHIEN :
...rix unique : 20 frs, aller et retour

●

...AINS SPÉCIALEMENT MIS EN MARCHE
...NDANT LA PÉRIODE DE LA CHASSE

●

Demandez la notice détaillée
...x gares et agences P.-O.-MIDI de Paris

P.-O.-MIDI

SERVICE D'HIVER

du 4 octobre 1936

◆

Améliorations des relations entre Paris, Tours et la Bretagne

La relation directe de nuit Paris-Brest actuellement assurée par Vendôme (départ de Paris-Orsay à 19 h. 49), le sera désormais via Orléans — départ de Paris-Orsay à 21 h. 30.

Les voyageurs, qui arriveront à Brest à la même heure que précédemment, gagneront ainsi 1 h. 40 sur le trajet.

Par ailleurs, un nouveau train partant de Paris-Orsay à 21 h. 13 et arrivant à Tours à 1 h. 24 desservira, outre les points d'arrêts du train de 19 h. 49 supprimé, les gares de Paris, Pont Saint-Michel, Brétigny et Bonneval.

◆

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ÉMILE MAGNE

Le Plaisant Abbé de Boisrobert, *Fondateur de l'Académie française*, 1592-1662. Documents inédits. Vol. in-18. 12 »

Femmes galantes du XVIIe siècle. Madame de Villedieu (*Hortense des Jardins*, 1632-1692). Documents inédits et portrait. Vol. in-18. . . . . 12 »

Femmes galantes du XVIIe siècle. Madame de Chatillon (*Isabelle-Angélique de Montmorency*). Portrait et Documents inédits. Vol. in-18. . . . . 12 »

L'Esthétique des Villes (*Le Décor de la Rue. Le Mouvement de la Rue. Les Cortèges. Marchés, Bazars, Foires. Les Cimetières. Esthétique de l'Eau. Esthétique du Feu. L'Architectonique de la Cité future*). Vol. in-18. . . . . 12 »

Stockez de la Santé

AUX SPORTS D'HIVER
DANS LES **150** STATIONS
DES **ALPES** ET DU **JURA**

Partez PLM

BILLETS DE WEEK-END
50 % DE RÉDUCTION
BILLETS ALLER ET RETOUR
DE 40 JOURS

Pour vous documenter avant de partir consultez les FICHES PLM — LE BULLETIN METEOROLOGIQUE PLM (dernière heure de la neige).
Demandez l'HORAIRE BLEU SPORTS D'HIVER (tous les trains pratiques)

S'adr. : Gare de Lyon - au PLM 88 r. St-Lazare, 127 Ch. Élysées et Agences de Voyages

BULLETIN FINANCIER

Durant toute la seconde quinzaine d'octobre, la Bourse de Paris a subi d'amples iouvements de sens très différents.

Tout d'abord, les rentes, les valeurs à revenu fixe et généralement les valeurs 'ançaises dont la hausse fut importante au lendemain de la dévaluation du franc, ont oudainement battu en retraite. Dans le même temps, les valeurs étrangères maintenaient, u contraire de fermes dispositions.

Puis l'orientation changea. De nouveau, les rentes prirent la tête du peloton des aleurs négociables à terme et affirmèrent des tendances favorables. Les compartiments trangers devinrent moins actifs, mais conservèrent une allure satisfaisante.

Ces diverses évolutions du marché des valeurs mobilières montrent clairement qu'il 'a pas encore retrouvé son équilibre. L'instabilité continue d'être la règle générale e la Bourse.

Ce n'est pas que le volume des négociations ait fortement diminué. Sans doute, il 'était plus, aux approches de la liquidation de fin de mois, ce qu'il fut dans la preière semaine d'octobre. Les spéculateurs professionnels — très nombreux fin sepembre — se montraient réservés à la fin d'octobre, parce que les uns attendaient la iscussion parlementaire des projets financiers du gouvernement et parce que les utres considéraient les cours de maintes valeurs comme très suffisants, eu égard aux erniers dividendes et aux possibilités bénéficiaires des entreprises.

Malgré tout, les négociations au comptant et à terme ont gardé une ampleur remaruable. Et si le marché s'est constamment montré agité, voire tourmenté, ce fut à la uite de prises de bénéfices, jamais en prévision d'événements fâcheux.

La réduction du taux officiel de l'escompte, l'abaissement du taux d'intérêt des Bons rdinaires du Trésor et des Bons de la Défense Nationale sont venus servir de soutiens nos fonds publics pendant les discussions du Congrès radical de Biarritz. Ultérieuement, la perspective de l'abolition du prélèvement exceptionnel de 10 % appliqué epuis les décrets-lois a ranimé toutes les rentes françaises, notamment la rente de 4 % 925, qui est devenue depuis la dévaluation une rente de 4,40 %, exonérée de tout npôt sur le revenu.

Deux banques ont occupé la vedette : la Banque de Paris parce que la hausse de la ourse a revalorisé son portefeuille-titres ; le Crédit Foncier Egyptien, valeur trangère de premier plan. Nos chemins de fer ont montré finalement de la lourdeur ; s conventions de 1921 doivent être révisées, de façon à décharger l'Etat du déficit nnuel qui est actuellement de quelque 7 milliards.

Depuis le 1er novembre, date de l'application aux charbonnages français de la emaine de 40 heures, les houillères du Nord ont augmenté de 21 francs la tonne de harbons industriels qui, en juillet, avait déjà été relevée de 9 francs. Cette augentation n'a pas stimulé les actions de nos houillères. Elle n'a point favorisé, on le evine, les actions de nos grandes aciéries. Ni les valeurs de gaz, ni les titres popuires du groupe de l'électricité n'ont brillé.

L'attention s'est portée principalement sur les valeurs de matières premières, parce ue leur tenue à New-York et à Londres est demeurée satisfaisante. Les membres u Cartel international du cuivre et les adhérents au Cartel des producteurs de caoutouc peuvent produire plus qu'auparavant. Le Rio, la Rhokana, Cambodge, la inancière des Caoutchoucs ont marqué une avance sensible.

Les Pétroles se sont montrés agités en raison des bruits les plus contradictoires ui ont circulé au sujet des dividendes de la Mexican Eagle, de la Royal Dutch et de Shell Transport.

Les mines d'or sud-africaines ont conservé de bonnes dispositions et la De Beers rdinaire a fait des bonds qui, en un mois, l'ont portée à des niveaux fort élevés.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 6 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 63 fr | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1936.